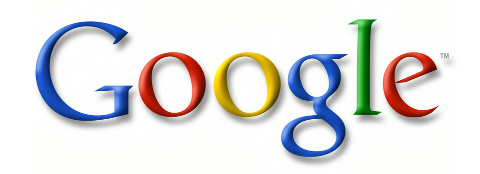
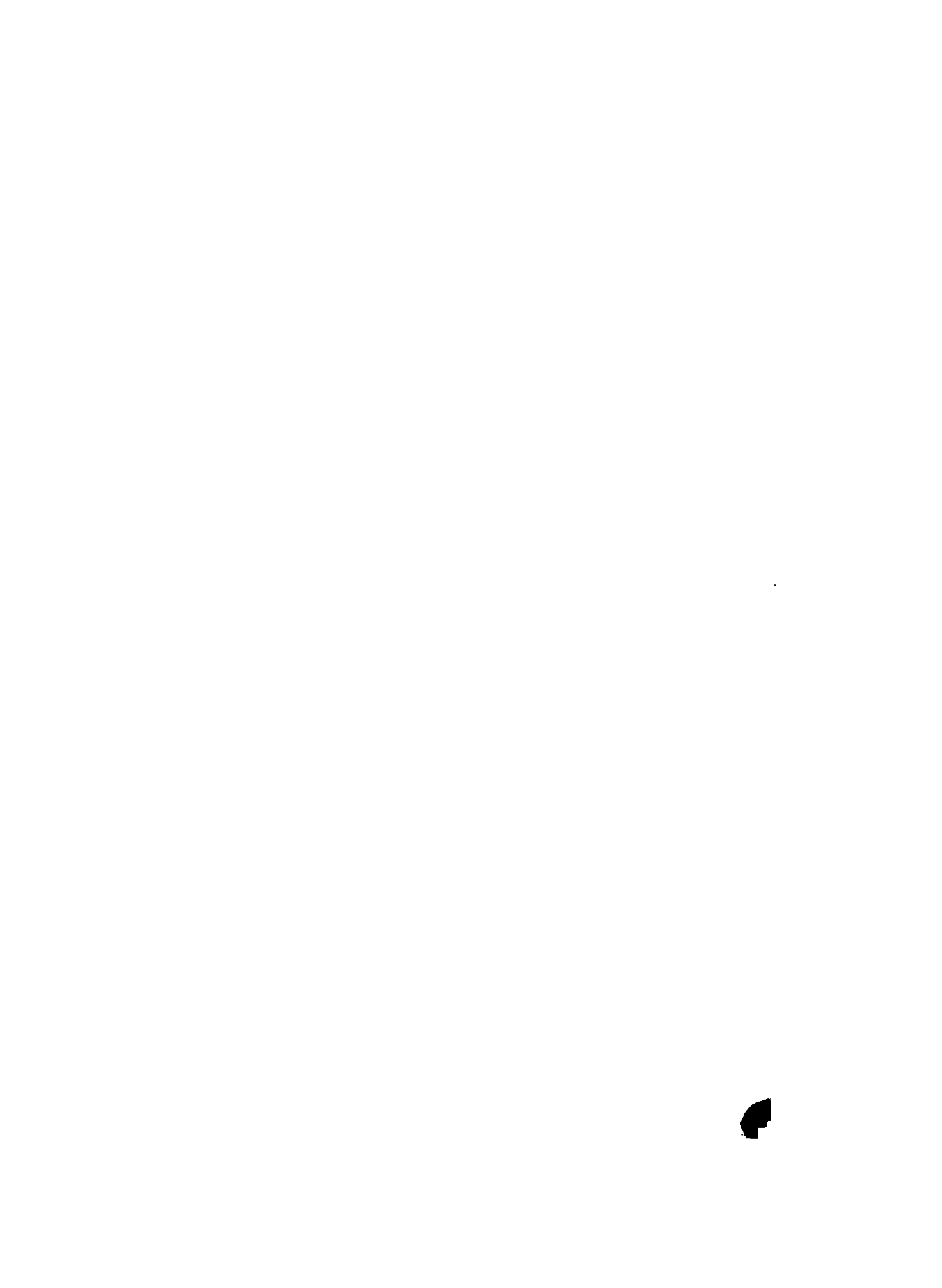










ŒUVRES

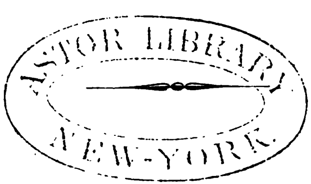
DE

DUGALD STEWART.

TOME TROISIÈME.

HISTOIRE ABRÉGÉE DES SCIENCES
MÉTAPHYSIQUES, MORALES ET POLITIQUES,
DEPUIS LA RENAISSANCE DES LETTRES;

TRADUITE DE L'ANGLAIS PAR J. A. BUCHON.



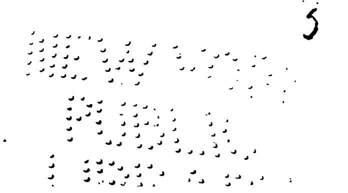
Bruxelles.

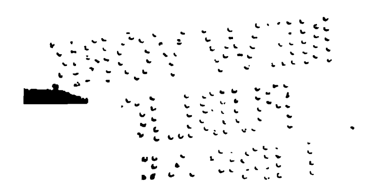
LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE,
PETITE RUE DES MOINEAUX N° 864.
LIBRAIRIE NATIONALE ET ÉTRANGÈRE DE COSTER ET Cie.

1829.

R.A.H.







PRÉFACE

DE L'AUTEUR ANGLAIS.

LORSQUE je me décidai à composer cette esquisse rapide d'une histoire de la philosophie depuis la renaissance des lettres, ma première pensée fut de la faire précéder, à l'exemple de d'Alembert, par un ta bleau général comparé des diverses branches des connaissances humaines. Je pensais alors que l'esquisse d'un tel tableau tracé par le génie étendu de Bacon et amélioré par les corrections de son illustre disciple, devait donner une beaucoup plus grande facilité pour adapter cette carte intellectuelle à l'avancement actuel des sciences ; et je me flattais de plus que l'autorité accordée par les hommes à ce résultat de leurs travaux réunis aurait fait recevoir avec plus d'indulgence un semblable essai d'une main moderne ; cependant, après un examen plus réfléchi, je me vis forcé d'abandonner ce dessein. Je commençai par concevoir des doutes sur la justesse de leurs vues logiques, et je finis bientôt par me convaincre que ces vues étaient essentiellement et radicalement fausses. Au

lieu donc de chercher à répandre encore des principes que je croyais erronés, je crus plus convenable d'exposer leurs défauts les plus essentiels, défauts qui, je l'avoue, sont beaucoup plus aisés à voir qu'à éviter. Les remarques critiques que j'aurai occasion de faire sur mes prédécesseurs serviront assez à montrer pourquoi je me suis abstenu de substituer une carte de mon invention à celle à laquelle les noms de Bacon et de d'Alembert ont donné une célébrité si grande et si bien méritée, et feront peut-être douter que le temps soit arrivé de hasarder, avec un espoir légitime de succès, une tentative aussi hardie. Si ces observations préliminaires paraissent un peu longues, on voudra bien les excuser, en faveur de l'importance des questions qu'elles embrassent et de la haute autorité des écrivains dont j'ose combattre ici les opinions.

D'Alembert, avant d'entrer en matière, se tourmente pour expliquer une distinction, qu'il représente comme très-importante, entre la généalogie des sciences et l'ordre encyclopédique des connaissances humaines (1). En examinant la première, ajoute-t-il, notre but est d'indiquer les causes qui ont fait naître les sciences, en remontant à l'origine et à la génération de nos idées, et de marquer les

(1) Il ne faut pas confondre l'ordre encyclopédique des connaissances humaines avec la généalogie des sciences. (*Avertissement*, page 7.)

traits qui les distinguent. Pour examiner le dernier il faut comprendre sous un ensemble général les diverses branches de nos connaissances, les distribuer en classes et indiquer leurs rapports. D'Alembert compare ce plan synoptique tantôt à une carte du monde intellectuel, tantôt à un arbre généalogique (1) ou encyclopédique qui indiquerait les affinités nombreuses et compliquées de ces diverses connaissances, indépendantes et éloignées en apparence, mais toutes en effet un produit commun de l'entendement humain. Pour exécuter cet arbre ou cette carte avec quelque succès, on pourrait, suivant lui, trouver d'utiles secours dans une revue philosophique des progrès naturels de l'entendement. Il reconnaît toutefois que les résultats des deux entreprises ne peuvent manquer de différer en beaucoup de points importants, puisque les lois qui règlent la génération de nos idées modifient souvent la classification systématique des sciences comparées, que l'objet d'un arbre encyclopédique est de nous présenter (2).

On ne saurait disconvenir que d'Alembert n'ait

(1) Il est fâcheux que d'Alembert ait employé ici le mot *généalogique*, puisque son intention était de séparer l'idée donnée par ce mot de l'idée d'aperçu historique des sciences, désignée auparavant par le mot *généalogie*.

(2) On pourrait en donner la raison dans des termes plus simples, en disant que l'ordre de l'invention est la plupart du temps l'inverse de l'ordre dans lequel nous devons communiquer nos idées aux autres. Cette observation ne s'applique pas seulement aux pro-

traité le premier de ces sujets avec beaucoup de talent et de pénétration d'esprit; mais on peut élever des doutes sur la profondeur et la solidité de sa manière générale de raisonner. Il s'est évidemment laissé égarer en plusieurs occasions par un faux esprit de raffinement; et, dans d'autres moments, convaincu sans doute de l'impossibilité où il se trouvait de compléter la chaîne de sa théorie, il semble avoir voulu cacher à ses lecteurs l'absence des anneaux qui manquaient, en profitant des tournures épigrammatiques et des autres artifices de style que le génie de la langue française permet d'employer pour jeter un vernis sur les transitions les plus antilogiques.

Cependant, on peut attribuer les imperfections les plus réelles de cette revue historique à un certain vague, à une certaine indécision des idées de l'auteur

cédés analytiques et synthétiques de chaque *individu;* elle s'applique encore aux améliorations successivement introduites dans l'espèce, comparées à l'arrangement prescrit par la méthode logique pour les faire connaître à ceux qui les étudient. Dans un siècle éclairé, on considère avec raison les sciences comme la base des arts; et dans un bon système d'éducation, on commence toujours par elles avant de passer aux derniers. Mais il est de fait que dans l'ordre de l'invention et des découvertes, les arts ont précédé les sciences. Les hommes avaient mesuré la terre avant d'étudier les principes de la géométrie, et les gouvernements étaient établis avant qu'on s'occupât de la politique. Celse a fait, sur l'histoire de la médecine, une remarque à peu près semblable. *Non medicinam rationi esse posteriorem, sed post medicinam inventam, rationem esse quæsitam.*

sur le but de ses recherches. Ce qu'il se propose généralement, c'est d'indiquer, d'après la théorie de l'esprit humain et l'ordre suivi par la nature dans le développement de ses facultés, les degrés successifs par lesquels on peut supposer que la curiosité ait été pas à pas conduite d'une science à une autre. Mais, dans l'exécution d'un dessein aussi éminemment philosophique et intéressant, il ne semble pas avoir donné assez d'attention à la différence essentielle qui existe entre l'histoire de l'espèce humaine et celle d'un individu avide de connaissances et perfectionné par la civilisation. La première était sans doute celle qu'il voulait tracer, et il devait, selon moi, s'y borner exclusivement. Mais il a si complètement confondu les deux sujets, qu'il est souvent impossible de dire auquel des deux il songeait à ramener l'autre. Il en est résulté qu'au lieu de jeter sur aucun des deux sujets les lumières qu'on pouvait attendre de ses talents, il les a enveloppés dans une obscurité plus profonde. Ce vague se fait plus particulièrement remarquer dans le commencement de son discours où il représente les hommes, dans l'enfance même de la science, avant qu'ils eussent eu le temps de songer aux moyens d'assurer leur subsistance et leur sécurité, raisonnant déjà sur leurs sensations, sur l'existence de leur propre corps et sur celle du monde matériel. Son discours commence donc par une série de réflexions, analogues à celles qui forment l'introduction de la philosophie de Descartes, réflexions

qui, dans l'ordre des temps, ont constamment marché après l'étude de la nature extérieure, et qui, même dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, sont exclusivement le partage d'un très-petit nombre de métaphysiciens qui s'exercent à la méditation dans la solitude de leur cabinet.

La meilleure de ces histoires conjecturales et théoriques est sans contredit le fragment de l'ouvrage posthume de Smith sur l'histoire de l'astronomie, et sur celle des anciens systèmes de physique et de métaphysique. On peut lui reprocher sans doute d'avoir, dans le dernier ouvrage, fait cadrer les détails avec ses opinions particulières sur l'objet de la philosophie; mais il a du moins le mérite d'avoir complètement évité l'erreur qui a égaré d'Alembert. Même lorsqu'il semble lui-même s'écarter du droit chemin, il fournit à ses successeurs un fil qui les mène, par des degrés faciles et presque insensibles, des perceptions les plus immédiates et les plus grossières de l'entendement, jusqu'aux abstractions les plus raffinées des écoles grecques. Ce n'est point encore là le seul mérite de ces fragments. En rappelant les divers points de vue sous lesquels un même objet a été considéré par différentes sectes, Smith a donné un certain degré d'unité et d'intérêt à ce qui ne semblait propre qu'à égarer et à confondre, et a fait servir les aberrations et les caprices de l'entendement à la connaissance plus intime de ses opérations et de ses lois.

A ce que nous venons de dire des vues de d'Alembert sur l'origine des sciences, on peut ajouter que l'introduction de son discours ne semble pas avoir une liaison immédiate avec ce qui suit. Il cherche bien, il est vrai, à faire entendre que c'est pour préparer à l'étude de l'arbre encyclopédique qu'il doit montrer ensuite; mais en cela nous nous trouvons complètement déçus; car l'auteur ne revient plus sur ce sujet dans la suite de son discours. Cette partie est donc tout-à-fait étrangère au plan général; de plus, l'obscurité métaphysique qui l'environne est telle, que la plupart des lecteurs ne peuvent qu'en recevoir une impression qui les mène à douter de la clarté de l'écrivain, ou de leur propre intelligence. Il serait donc à souhaiter qu'au lieu de placer ce morceau dans les premières pages de l'encyclopédie, on en eût fait un article séparé dans le corps de l'ouvrage. C'est là qu'il eût été intéressant et utile de le trouver; car, malgré toutes ses imperfections, on y reconnaît à un grand nombre de traits excellents la main de son auteur.

En traçant son arbre encyclopédique, d'Alembert me paraît avoir encore été moins heureux. Sa vénération pour Bacon semble ici l'avoir empêché de donner un libre essor à son puissant et fécond génie, et l'a engagé, sans utilité réelle, à jeter un voile sur des taches irréparables. Il faut avouer qu'il y a quelque chose de vraiment séduisant dans cette partie de la logique de Bacon; aussi a-t-elle réuni en sa fa-

veur les suffrages de presque tous les auteurs qui depuis ont traité le même sujet. Je me trouve donc dans la nécessité d'exposer les raisons de la critique que j'ai osé en faire, en opposition à tant de noms illustres.

D'Alembert rend compte, ainsi qu'il suit, des principales idées sur lesquelles se fondent mes objections. Je cite ce morceau de préférence aux passages de Bacon qui correspondent, parce qu'il contient des remarques explicatives, dont nous sommes redevables au talent du commentateur.

« Les objets dont notre ame s'occupe sont ou spirituels ou matériels, et notre ame s'occupe de ces objets ou par des idées directes, ou par des idées réfléchies. Le système des connaissances directes ne peut consister que dans la collection purement passive et comme machinale de ces mêmes connaissances ; c'est ce qu'on appelle mémoire. La réflexion est de deux sortes : ou elle raisonne sur les objets des idées directes, ou elle les imite. Ainsi la mémoire, la raison proprement dite, et l'imagination, sont les trois manières différentes dont notre ame opère sur les objets de ses pensées ; nous ne prenons point ici l'imagination pour la faculté qu'on a de se représenter les objets, parce que cette faculté n'est autre chose que la mémoire même des objets sensibles, mémoire qui serait dans un continuel exercice, si elle n'était soulagée par l'invention des signes ; nous prenons l'imagination dans un sens plus noble et plus précis, pour le talent de créer en imitant.

« Ces trois facultés forment d'abord les trois divisions générales de notre système, et les trois objets généraux des connaissances humaines : l'histoire, qui se rapporte à la mémoire ; la philosophie, qui est le fruit de la raison ; et la poésie (1), qui renferme tous les beaux-arts que l'imagination fait naître. Si nous plaçons la raison avant l'imagination, cet ordre nous paraît bien fondé, et conforme au progrès naturel des opérations de l'esprit : l'imagination est une faculté créatrice ; et l'esprit, avant de songer à créer, commence par raisonner sur ce qu'il voit et ce qu'il connaît. Un autre motif qui doit déterminer à placer la raison avant l'imagination, c'est que dans cette dernière faculté de l'ame, les deux autres se trouvent réunies jusqu'à un certain point, et que la raison s'y

(1) D'Alembert (page 84, édit. in-12) embrasse les beaux-arts sous le nom général de poésie, qu'il prend ici dans une acception plus étendue que celle que lui donne Bacon, qui le restreint à la fable ou à l'histoire fabuleuse. (*De Augmentis scient.*, lib. II, c. 1, pag. 17 à 118, édit. in-4°.)

D'Alembert emploie ce mot dans sa signification naturelle, et comme synonyme d'invention ou création. « La peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie, la musique et leurs différentes divisions composent la troisième distribution générale, qui naît de l'imagination, et dont les parties sont comprises sous le nom de beaux-arts. On pourrait aussi les renfermer sous le titre général de peinture, puisque tous les beaux-arts se réduisent à peindre, et ne diffèrent que par les moyens qu'ils emploient ; enfin on pourrait les rapporter tous à la poésie, en prenant ce mot dans sa signification naturelle, qui n'est autre chose qu'invention ou création. »

joint à la mémoire (1). L'esprit ne crée et n'imagine des objets qu'autant qu'ils sont semblables à ceux qu'il a connus par des idées directes, et par des sensations; plus il s'éloigne de ces objets, plus les êtres qu'il forme sont bizarres et peu agréables. Ainsi, dans l'imitation de la nature, l'invention même est assujettie à certaines règles, et ce sont ces règles qui forment principalement la partie philosophique des beaux-arts, jusqu'à présent assez imparfaite, parce qu'elle ne peut être l'ouvrage que du génie, et que le génie aime mieux créer que discuter.

« Enfin si on examine les progrès de la raison dans ses opérations successives, on se convaincra encore qu'elle doit précéder l'imagination dans l'ordre de nos facultés, puisque la raison, par les dernières opérations qu'elle fait sur les objets, conduit en quelque sorte l'imagination; car ses opérations ne consistent qu'à créer, pour ainsi dire, des êtres généraux, qui, séparés de leur sujet par abstraction, ne sont plus du ressort immédiat de nos sens. Aussi la métaphysique et la géométrie sont de toutes les sciences qui

(1) En plaçant la raison avant l'imagination, d'Alembert s'éloigne de l'ordre dans lequel ces facultés sont distribuées par Bacon : « Si nous n'avons pas placé, comme lui, la raison après l'imagination, c'est que nous avons suivi, dans le système encyclopédique, l'ordre métaphysique des opérations de l'esprit plutôt que l'ordre historique de ses progrès depuis la renaissance des lettres. (*Disc. prél.*) » Le lecteur pourra juger par la suite de la citation de la validité des raisons de d'Alembert pour un tel changement.

appartiennent à la raison, celles où l'imagination a le plus de part. J'en demande pardon à nos beaux esprits détracteurs de la géométrie; ils ne se croyaient sans doute pas si près d'elle, et il n'y a peut-être que la métaphysique qui les en sépare. L'imagination dans un géomètre qui crée, n'agit pas moins que dans un poète qui invente. Il est vrai qu'ils opèrent différemment sur leur objet; le premier le dépouille et l'analyse, le second le compose et l'embellit. Il est encore vrai que cette manière différente d'opérer n'appartient qu'à différentes sortes d'esprits; et c'est pour cela que les talents du grand géomètre et du grand poète ne se trouveront peut-être jamais ensemble. Mais soit qu'ils s'excluent ou ne s'excluent pas l'un l'autre, ils ne sont nullement en droit de se mépriser réciproquement. De tous les grands hommes de l'antiquité, Archimède est peut-être celui qui mérite le plus d'être placé à côté d'Homère. »

Plus loin il ajoute: « La distribution générale des êtres en spirituels et en matériels fournit la sous-division des trois branches générales. L'histoire et la philosophie s'occupent également de ces deux espèces d'êtres, *l'imagination ne travaille que d'après les êtres purement matériels* : nouvelle raison pour justifier Bacon de l'avoir placée la dernière dans l'ordre de nos facultés (1). » Il s'étend ensuite avec beaucoup

(1) En bornant ainsi l'empire de l'imagination aux choses matérielles, et qui tombent sous les sens, d'Alembert a suivi la défini-

de talent sur cette sous-division : mais il devient inutile de le suivre plus loin ; j'en ai déjà cité assez pour mettre mes lecteurs à même de juger si les objections que je vais développer contre les articles qui précèdent, sont aussi justes et aussi décisives que je me l'imagine.

Parmi ces objections, il en est une qui se présente immédiatement à l'esprit, si on considère, comme d'Alembert lui-même l'a remarqué, que les trois facultés auxquelles il ramène toutes les opérations de l'esprit se confondent continuellement dans leur action, de telle manière qu'il existe à peine une branche des connaissances humaines qui ne les mette toutes, plus ou moins, en mouvement. On pourrait en effet dire que quelques sciences exercent et fortifient plutôt telle faculté que telle autre ; que l'étude de l'histoire par exemple, quoiqu'elle ait parfois besoin de l'aide de la raison et de l'imagination, exerce plus particulièrement la mémoire, et que cela pourrait suffire pour justifier la division logique de nos facultés intellectuelles prise comme base d'une classification encyclopédique correspon-

tion donnée par Descartes dans sa deuxième méditation : *Imaginari nihil aliud est quàm rei corporeæ figuram et imaginem contemplari.* La priorité que d'Alembert assigne à l'imagination est plus étendue que la définition qu'il en donne ne le comporte, car il lui accorde aussi le pouvoir de créer et de combiner. Toutefois sa définition se rapporte à celle de Descartes, en ce que, comme lui, il exclut de sa sphère le monde moral et le monde intellectuel.

dante (1). Cette remarque est cependant plus spécieuse que solide. En quoi la mémoire est-elle plus essentiellement nécessaire à celui qui étudie l'histoire, qu'au philosophe ou au poète? D'un autre côté, quelle serait l'utilité scientifique d'une collection de détails historiques accumulés sans choix, sans examen scrupuleux de leur évidence, et sans aucun effort pour comparer et généraliser? On peut dire avec raison que l'étude de l'espèce d'histoire, qui seule mérite une place dans l'arbre encyclopédique, demande la combinaison la plus rare et la plus étendue de nos facultés mentales.

Une objection plus formidable contre la classification de Bacon, c'est qu'elle repose sur une analyse incomplète de l'entendement. Pourquoi passer sous silence les facultés de l'abstraction et de la généralisation, facultés qui, suivant qu'elles sont cultivées ou négligées, constituent les plus essentielles des distinctions dans le caractère intellectuel des divers

(1) On fait ici allusion à l'apologie suivante de Bacon par un écrivain savant et judicieux, qui s'exprime ainsi : « On a fait à Bacon quelques reproches assez fondés ; on a observé que sa classification des sciences repose sur une distinction qui n'est pas rigoureuse, puisque la mémoire, la raison et l'imagination concourent nécessairement dans chaque art comme dans chaque science ; mais on peut répondre que l'une ou l'autre de ces trois facultés, quoique secondée par les deux autres, peut cependant jouer le rôle principal. En prenant la distinction de Bacon dans ce sens, sa classification reste exacte et devient très-utile. » (*De Gérando, Hist. compl.*, tom. I, pag. 298.)

individus ? On peut remarquer aussi une distinction non moins importante dans les objets de nos études, selon que notre but est de recueillir des faits particuliers ou d'établir des conclusions générales. Cette distinction ne fixe-t-elle pas avec plus de précision les limites qui séparent la philosophie de la narration purement historique, que ne le ferait celle entre les attributions de la raison et de la mémoire?

Je ne reprocherai plus qu'une seule faute à cette célèbre énumération; c'est de ne pas être assez distincte, et de confondre, comme elle le fait, les sciences et les arts sous les mêmes titres généraux. De-là la variété de ces distributions arbitraires qui frappent sur-le-champ les yeux de tout lecteur qui suit Bacon dans ses détails. Par exemple, il fait des arts mécaniques une des branches de l'histoire; et par conséquent, suivant sa propre analyse de l'esprit humain, ces arts doivent se rapporter à la faculté de la mémoire; tandis que dans sa division de toutes les sciences humaines en trois branches, il en consacre une à la poésie.

Ces objections s'appliquent à la fois à Bacon et à d'Alembert : ce qui suit s'applique à un passage déjà cité du dernier, dans lequel, en voulant expliquer avec plus de raffinement la nature et les fonctions de l'imagination, il a rendu la classification de ses prédécesseurs beaucoup moins distincte et moins logique qu'elle ne l'était auparavant.

Il est évident que toutes les créations et toutes les

nouvelles combinaisons de l'imagination supposent l'action préliminaire d'une décomposition ou analyse. Ainsi, sans s'éloigner du langage habituel, on peut dire que la faculté de l'abstraction n'est pas moins essentielle au poète qu'au géomètre ou au métaphysicien (1); mais ce n'est point là la doctrine de d'Alembert. Il affirme au contraire que, de toutes les sciences qui ressortissent de la raison, la métaphysique et la géométrie sont celles dans lesquelles l'imagination a le plus de part; assertion qui, dès le premier coup d'œil, présente toute l'apparence d'un paradoxe, et qui, à mesure qu'on l'examine avec plus d'attention, semble de plus en plus démentie par l'expérience. Si d'Alembert avait, comme quelques auteurs l'ont fait, employé ici le mot imagination comme synonyme d'invention, j'aurais cru inutile, du moins quant à ce qui regarde la géométrie, de lui contester sa proposition. Mais il est aisé de

(1) Cette assertion ne doit pas être toutefois indéfiniment généralisée; car, quoique le poète, de même que le géomètre et le métaphysicien, ait continuellement à décomposer, par le moyen de l'abstraction, les divers objets de ses perceptions, il n'en faudrait pas conclure que les abstractions de tous trois fussent parfaitement identiques. Celles du poète ne sont rien autre chose que la séparation en parties des objets réels soumis à l'action de ses sens, et cette séparation n'est qu'une opération préliminaire qui doit être suivie d'une recomposition de ces objets sous des formes nouvelles et idéales, tandis que les abstractions du géomètre et du métaphysicien ne sont plus le moyen, mais le terme des sciences dont ils s'occupent.

voir par ce qu'il ajoute, que ce n'était point là la signification qu'il lui donnait. Il avance, en effet, que les opérations les plus subtiles de la raison consistent dans la création de points généraux qui ne tombent point sous l'empire des sens et conduisent naturellement à l'exercice de l'imagination. Il voudrait ainsi identifier l'imagination et l'abstraction, tandis que ces deux facultés sont si essentiellement différentes dans la direction qu'elles donnent à nos pensées que, comme il l'avoue lui-même, l'homme qui exerce habituellement l'une, manque rarement de perdre le goût et la facilité d'exercer l'autre.

On devait peu s'attendre à voir l'identité de deux facultés dont les traits caractéristiques sont si fortement en contraste, soutenue par le même logicien, qui, sans y être autorisé ni par l'usage ni par des aperçus exacts sur la philosophie de l'esprit humain, venait de circonscrire l'imagination dans l'imitation des objets matériels. Sur quel fondement peut-on prétendre que le portrait tracé par Milton du caractère moral et intellectuel de Satan, n'est point dû à la même force de création à laquelle on doit la description de son jardin d'Eden? Après une telle définition, il est difficile de concevoir comment un écrivain si clairvoyant a pu rapporter à l'imagination les abstractions du géomètre et du métaphysicien; et encore plus, comment il a pu essayer de justifier ce rapport en remarquant que ces abstractions ne sont point du ressort des sens. Mon avis est qu'en écri-

vant ce morceau, il n'avait d'autre but que d'amener le parallèle inattendu d'Homère et d'Archimède, qui devait frapper et surprendre ses lecteurs.

Si ce que je viens d'avancer est bien fondé, il s'ensuit, non-seulement que l'essai de classification fait par Bacon et par d'Alembert pour les sciences et les arts, selon une division logique de nos facultés, est tout-à-fait incomplet; mais qu'on doit s'attendre à voir échouer par des raisons semblables tout essai du même genre. En effet, quand on étudie la théorie de l'esprit humain, on doit pousser l'analyse aussi loin qu'elle peut atteindre, et examiner, toutes les fois que le sujet le permet, chacun des principes constituants séparément et isolément. Cette considération seule, jointe à ce qui a déjà été dit sur la variété infinie des formes sous lesquelles ces principes peuvent se trouver dans nos différentes recherches, suffirait pour montrer combien peu une telle analyse est propre à servir de base à une distribution encyclopédique (1).

(1) On doit aux auteurs de l'arbre encyclopédique du dictionnaire français, de dire que d'Alembert, dans son discours préliminaire, en parle avec la plus grande modestie et la plus grande défiance de soi-même, et qu'il a exprimé non-seulement sa propre conviction, mais aussi celle de ses collégues, de l'impossibilité d'exécuter une telle tâche à la satisfaction du public. « Nous sommes trop convaincus de l'arbitraire qui règnera toujours dans une pareille division, pour croire que notre système soit l'unique ou le meilleur; il nous suffira que notre travail ne soit pas entièrement désapprouvé par les bons esprits. » Et plus loin : « Si le public éclairé donne son appro-

Cette partie de la philosophie de Bacon doit sa popularité plutôt à la spécieuse simplicité et à l'étendue de la distribution elle-même, qu'à la vérité des vues logiques qui l'ont suggérée. On peut sans doute avec assez de raison avancer que toutes nos recherches intellectuelles peuvent se rapporter à l'une ou à l'autre de ces trois divisions, *histoire*, *philosophie* et *poésie*, renfermant sous le mot *histoire* toutes nos connaissances de faits ou d'événements particuliers ; sous le mot *philosophie*, toutes les conséquences ou lois qu'on déduit de ces objets particuliers ; et sous le mot *poésie*, tous les arts du ressort de l'imagination. Ce n'est pas encore que cette énumération, même à l'aide de ce commentaire, puisse être regardée comme complète ; car, sans parler des objections déjà émises, on ne saurait encore à laquelle des trois divisions on doit rapporter les différentes branches des mathématiques pures.

Devons-nous donc en conclure que le magnifique dessein conçu par Bacon, d'énumérer, de définir et de classer les nombreux objets des connaissances humaines, dessein de la réussite duquel il faisait essentiellement dépendre le progrès des sciences, ne soit que le jeu d'une brillante imagination, et ne puisse contribuer ni à éclairer l'esprit, ni à hâter ses

bation à ces changements, elle sera la récompense de notre docilité ; et s'il ne les approuve pas, nous n'en serons que plus convaincus de l'impossibilité de former un arbre encyclopédique qui soit au gré de tout le monde. » (*Disc. prél.*, p. 85.)

progrès? Je suis bien loin d'avoir moi-même une telle opinion.

Ce dessein était à tous égards digne du sublime génie qui l'avait formé. Et parce que l'exécution est imparfaite, il ne s'ensuit pas que l'essai n'ait produit aucun avantage. Dans le siècle où Bacon a écrit, il était beaucoup plus essentiel d'offrir aux savants une vaste esquisse, qu'un examen exact du monde intellectuel; une telle esquisse, en montrant à ceux qui ne s'étaient occupés que d'un objet particulier, la position de cet objet relativement à un grand tout, dans lequel il se trouvait coordonné comme partie efficiente, pouvait les inviter tous à échanger, pour l'intérêt commun, leur richesses respectives. Les sociétés ou académies savantes qui bientôt après s'élevèrent dans différentes parties de l'Europe, dans le but de contribuer par la collection de faits, de conjectures et de questions isolées, à la masse générale des connaissances, montrent assez que les idées de Bacon à cet égard, étaient loin d'être chimériques.

En examinant les détails de la revue faite par Bacon, il est impossible de ne pas être frappé de la variété infinie de ses connaissances et de l'étendue de ses vues, surtout quand on considère quel était l'état des sciences il y a deux cents ans. On ne saurait admirer assez sa sagacité à indiquer aux explorateurs à venir le sentier inconnu encore à la curiosité de leurs devanciers. Si ses classifications sont parfois artificielles et arbitraires, elles ont au moins

le mérite de comprendre, sous un titre quelconque, les particularités les plus importantes, et de les faire ressortir par une méthode et une apparence de liaison qui, si elles ne satisfont pas toujours le jugement, ne manquent jamais cependant d'intéresser l'imagination et de se graver comme de force dans la mémoire. On ne doit surtout pas oublier à la gloire de son génie que ce qu'il n'a point fait alors pour la science, n'a encore été fait par personne; que le tableau intellectuel qu'il nous a donné, est, avec toutes ses imperfections, le seul que la philosophie moderne ait à présenter; et que les talents réunis de d'Alembert et de Diderot, aidés de toutes les lumières du dix-huitième siècle, n'ont pu ajouter que peu à ce qui avait été accompli par Bacon.

Après ces observations, on ne doit pas s'attendre à nous voir chercher à résoudre un problème qui a échappé aux recherches d'auteurs si distingués, et qui long-temps encore continuera probablement d'exercer la perspicacité de nos successeurs. Que de choses ne reste-t-il pas à faire avant cela, pour l'amélioration de cette partie de la logique dont le but est de tracer les limites qui séparent les différentes provinces de la science? Combien d'affinités inaperçues ne peut-on pas présumer exister entre des sciences qui, à notre vue circonscrite, semblent aujourd'hui les plus étrangères entre elles? Après un intervalle de deux mille ans, la géométrie abstraite d'Appollonius et d'Archimède devint un flambeau qui éclaira

les recherches physiques de Newton, tandis qu'à une époque plus rapprochée de nous, l'étymologie des langues a heureusement servi à remplir les vides que laissait l'histoire ancienne; et que les découvertes de l'anatomie comparée sont venues jeter un nouveau jour sur la formation de la terre. Pour moi, en supposant même qu'on pût espérer le succès le plus entier d'une telle entreprise, je pencherais beaucoup à croire que la place convenable à ce tableau, dans une encyclopédie, serait comme branche de l'article logique, mais non comme exorde du discours préliminaire. Il exige des connaissances préparatoires trop étendues, et des aperçus trop fins pour se trouver placé dans la partie de l'ouvrage qui attire de prime-abord la curiosité de toute sorte de lecteurs.

Avant de terminer cette préface, je dirai quelques mots d'une division concise et vaste des objets des connaissances humaines, proposée par Locke, comme base d'une nouvelle classification des sciences. Quoique je ne sache pas qu'on ait jamais essayé de suivre dans ses détails cette idée générale, cependant l'approbation répétée, qui depuis peu a été donnée à une division parfaitement identique par plusieurs écrivains du plus haut talent, rend en quelque sorte nécessaire de considérer en ce moment la justesse des principes sur lesquels elle est fondée; et cela avec d'autant plus de raison, qu'elle diffère complètement de la méthode suivie dans cette histoire. Nous y trouverons une preuve de plus de la difficulté ou

plutôt de l'impossibilité, dans l'état présent de la science logique, de résoudre ce grand problème à la satisfaction générale des philosophes.

« Tout ce qui est soumis, dit Locke, aux opérations de l'esprit humain, comprend, 1° la nature des choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, leurs rapports et leur manière d'opérer; 2° ce que l'homme doit faire en sa qualité d'agent libre et rationnel, pour obtenir une fin, en particulier le bonheur; 3° le moyen d'arriver à la connaissance de ces deux objets et de les communiquer. Je pense donc qu'on peut diviser proprement la science en trois branches.

« 1° Φυσικὴ, ou philosophie naturelle. Son but est la vérité spéculative. On fait rentrer dans cette classe tout ce qui peut s'offrir à l'esprit de l'homme; par exemple, Dieu, les anges, l'esprit, le corps ou les modifications de chacun, comme seraient le nombre, la figure, etc.

« 2° Πρακτικὴ, ou art de bien employer nos facultés et nos actions pour arriver au bon et à l'utile. La plus importante de ces branches est la morale ou éthique, dont le but est de rechercher les règles des actions humaines qui mènent au bonheur, et les moyens de les pratiquer; elle prescrit non point une vaine théorie, mais la justice, et une conduite qui y soit conforme (1).

(1) D'après cette définition, il semblerait que comme Locke comprenait sous le titre *physique* non-seulement la philosophie naturelle proprement dite, mais la théologie naturelle et la philo-

« 3° Σημειωτικὴ, ou doctrine des signes. Les plus usuels étant les mots, on lui a donné aussi, assez justement, le nom de Λογικὴ, logique. Son but est de considérer la nature des signes dont l'esprit fait usage pour concevoir les choses, ou les faire concevoir aux autres.

« Cette division des objets sur lesquels s'exerce notre entendement, me semble, continue Locke, la plus générale à-la-fois et la plus naturelle; car l'homme ne peut exercer ses pensées que sur la contemplation des choses elles-mêmes, pour la découverte de la vérité; sur les choses qui sont en son pouvoir, c'est-à-dire ses propres actions, pour arriver à l'objet qu'il se propose; ou sur les signes dont l'esprit fait usage dans l'un comme dans l'autre, et sur l'art de les disposer pour mieux s'instruire. Ces trois objets, c'est-à-dire, les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, pour les connaître, les actions telles qu'elles dépendent de nous, pour arriver au bonheur, et l'emploi convenable des signes, pour faciliter l'acquisition des connaissances, étant complètement différents, ils m'ont semblé former les trois grandes provinces du monde intellectuel, séparées et distinctes l'une de l'autre (1). »

sophie de l'esprit humain, ainsi, sous le nom de *pratique* il comprenait non-seulement la morale, mais aussi lés différents arts de la vie à-la-fois mécaniques et libéraux.

(1) Voyez le dernier chapitre de l'Essai sur l'entendement humain, intitulé : *Division des Sciences.*

D'après la manière avec laquelle Locke s'exprime ici, il paraît évidemment avoir considéré la division qu'il propose comme une idée qui lui soit propre; la vérité est cependant qu'elle coïncide exactement avec la division généralement adoptée par les philosophes de l'ancienne Grèce. L'ancienne philosophie grecque, dit M. Smith, était divisée en trois grandes branches, la physique ou philosophie naturelle, l'éthique ou philosophie morale, et la logique. Cette division, ajoute-t-il, semble parfaitement conforme à la nature des choses. Smith, suivant exactement les définitions de Locke, qu'il semble toutefois ne s'être pas rappelées au moment où il écrivait ce passage, ajoute ensuite : « L'esprit humain et la déité, quelle que soit leur essence, étant des parties constitutives de la plus haute importance du grand système de l'univers, tout ce qu'on enseignait dans les anciennes écoles de la Grèce sur leur nature, faisait partie du système de physique (1). »

Le docteur Campbell, dans sa philosophie de la rhétorique, a emprunté des écoles grecques l'acception étendue qu'il donne aux mots physique et physiologie, employés par lui comme termes synonymes; il renferme sous ce titre, non-seulement l'histoire naturelle, l'astronomie, la géographie, la mécanique, l'optique, l'hydrostatique, la météorologie, la médecine, la chimie, mais aussi la théolo-

(1) *Richesse des nations*, livre v, chap. 1.

gic naturelle et la psychologie, que les philosophes ont, selon lui, séparées de la physiologie contre la nature des choses. L'esprit, ajoute-t-il, par quoi on entend seulement l'Être suprême et l'ame humaine, est aussi bien compris que le corps lui-même sous la dénomination d'objets naturels, et ne se fait connaître aux philosophes que par le même moyen, c'est-à-dire par l'observation et l'expérience (1).

Conduit par la même série d'idées, le célèbre Turgot a compris sous le nom de physique, non-seulement la philosophie naturelle suivant l'acception que lui donnent les Newtoniens, mais la métaphysique, la logique, et même l'histoire (2).

Malgré toutes ces autorités, il est difficile d'adopter un arrangement qui, en jetant dans les classes de l'astronomie, de la mécanique, de l'optique, et de l'hydrostatique, les études si différentes de la théologie naturelle et de la philosophie de l'esprit

(1) *Philosophie de la Rhétorique*, liv. I, chap. V, part. III, §. 1.

(2) « Sous le nom de sciences physiques je comprends la logique, qui est la connaissance des opérations de notre esprit et de la génération de nos idées ; la métaphysique, qui s'occupe de la nature et de l'origine des êtres ; et enfin la physique proprement dite, qui observe l'action mutuelle des corps les uns sur les autres, et les causes et l'enchaînement des phénomènes sensibles. On pourrait y ajouter l'histoire. » — *OEuvres de Turgot*, tom. II, pag. 284 et 285.

En 1795 on publia, à Bath, un volume in-4° intitulé : *Physique intellectuelle*. Il consiste entièrement en réflexions sur l'esprit humain, et ne manque pas de mérite. Il est anonyme, mais j'ai des raisons de l'attribuer à feu le gouverneur Pownall.

humain, sépare de ces deux dernières les sciences si rapprochées de l'éthique et de la logique. L'esprit humain, il est vrai, ainsi que le monde matériel qui l'entoure, forme une partie du grand système de l'univers ; mais est-il possible de concevoir deux parties d'un tout plus complètement différentes, et même plus diamétralement opposées dans tous leurs attributs caractéristiques? L'un n'appartient-il pas en propre à l'*observation*, faculté qui s'exerce sur toutes les perceptions et impressions des organes corporels, et l'autre n'est-il pas exclusivement réservé à la *réflexion*, opération qui intervertit toutes les habitudes ordinaires de l'entendement, en séparant les pensées des objets sensibles, et en cherchant même à les séparer des images sensibles? Quel abus plus grand peut-on faire des signes du langage que d'appliquer le même nom à deux branches de science qui attirent notre curiosité dans des directions précisément opposées, et tendent à former des talents intellectuels qui, s'ils ne sont tout-à-fait incompatibles, du moins ne se rencontrent que rarement dans le même individu? Le mot physique en particulier, qui par un usage long et constant a été restreint aux phénomènes de la matière, ne peut manquer de nous frapper par son anomalie et son défaut de logique, quand on l'applique aux phénomènes de la pensée et de l'intelligence (1).

(1) L'auteur anglais se sert ici du mot *consciousness*.

Qu'on se garde de croire toutefois que ces observations s'appliquent à une théorie particulière sur la nature et l'essence de l'esprit; soit que nous adoptions sur ce point le langage des matérialistes ou le langage de leurs adversaires, il est également certain et incontestable que les phénomènes de l'esprit et ceux de la matière, autant du moins qu'ils parviennent à la connaissance de nos facultés, sont plus complètement hétérogènes que toute autre classe de faits, et que nos moyens d'investigation sont si différents, que la méthode la plus indispensable dans l'étude de chacun, c'est de chercher soigneusement à éviter de les assimiler l'un à l'autre en appliquant à tous les deux les mêmes termes en commun. Dans les recherches, surtout, où nous avons à considérer l'esprit et la matière comme concourant à produire un même effet, comme, par exemple, dans notre constitution, il devient nécessaire d'avoir constamment en vue les attributions de chacun, et de se rappeler que le but de la philosophie n'est point d'expliquer les phénomènes de l'un par ceux de l'autre, mais purement de rechercher les lois générales qui règlent leur liaison réciproque. La matière et l'esprit devraient donc former les bases primordiales d'une classification encyclopédique des sciences et des arts. On ne peut citer aucune branche des connaissances humaines, aucun ouvrage de l'industrie humaine, qui n'appartienne à l'une ou à l'autre de ces deux divisions.

C'est conformément à cette classification des sciences et des arts, qu'on se propose, dans l'histoire qui va suivre, d'offrir une revue rapide des progrès faits depuis la renaissance des lettres : d'abord dans les branches de nos connaissances qui ont rapport à l'*esprit*, et ensuite dans celles qui ont rapport à la *matière*. D'Alembert, dans son discours préliminaire, a hardiment essayé d'embrasser les deux sujets en un seul et magnifique plan; et certes, jamais homme ne fut plus que lui capable d'exécuter dignement un tel dessein. L'esquisse historique qu'il y a présentée en est certainement le morceau le plus remarquable, et elle restera à jamais comme un noble monument de la profondeur, de l'étendue et de la flexibilité extraordinaire de son génie.

Mais, depuis d'Alembert, les spéculations et la rivalité des nations commerçantes ont introduit de telles améliorations dans les sciences mécaniques, les travaux des savants ont fait avancer si loin les sciences mathématiques et physiques, et la succession rapide des découvertes des Black et des Lavoisier a introduit une telle perfection dans les sciences chimiques, qu'il devient impossible à un seul homme, dans l'état actuel des sciences, de réunir sous le même point de vue toutes les branches diverses d'un grand tout. Je me suis borné à la partie la moins brillante peut-être par les améliorations qu'elle peut présenter ; mais j'ai quelque lieu d'espérer que ce désavantage pourra en partie être com-

pensé par sa liaison plus intime avec l'amélioration intellectuelle et morale de notre espèce, qui, après tout, doit être le but de toutes nos recherches.

Je sens bien, en même temps, qu'à mesure que cette dernière considération gagnera d'importance, elle ajoutera à la difficulté de l'entreprise. C'est surtout en jugeant des questions qui les touchent de si près, que les hommes se laissent égarer par des associations accidentelles; et combien de ces associations doivent tous les jours leur naissance aux faux systèmes de religion, aux formes oppressives de gouvernement, et aux plans absurdes d'éducation! Il en résulte que, tandis que les découvertes physiques et mathématiques des premiers âges, se présentent à l'historien, comme des lingots d'un or pur, les vérités que nous chercherons ici à découvrir, peuvent être comparées au fer, qui, bien que le plus nécessaire et le plus répandu de tous les métaux, a besoin cependant d'un œil éclairé qui découvre son existence; et de travaux fatigants et minutieux qui l'arrachent de la mine.

De-là vient aussi que les améliorations dans les sciences morales et politiques, ne frappent pas l'imagination avec autant de force que les découvertes du mathématicien ou du chimiste. Quand un préjugé invétéré est détruit par le renversement des associations accidentelles sur lesquelles il était fondé, combien puissante est la nouvelle impulsion donnée aux facultés intellectuelles de l'homme. Mais avec

combien de lenteur il a fallu se traîner en silence avant d'y arriver. Sans une certaine classe de savants auteurs, qui, de temps à autre, retombent dans les ténèbres de l'ignorance, nous pourrions à peine apercevoir que la raison de notre espèce est progressive. A cet égard, les établissements religieux et académiques de quelques parties de l'Europe ne sont pas sans utilité pour l'historien de l'esprit humain. Immobiles et fixes par la force de leurs câbles et la pesanteur de leurs ancres, on peut du moins, en les laissant derrière soi, mesurer la rapidité du courant qui entraîne le reste du monde. Il y a encore une chose frappante dans l'histoire de nos préjugés, c'est que le bandeau n'est pas plus tôt tombé des yeux de notre intelligence, que nous perdons aussitôt tout souvenir de notre premier aveuglement; semblables à ces formes fantastiques et gigantesques que, pendant un épais brouillard, l'imagination prête à une masse de pierres ou à un tronc d'arbre ; aussi longtemps que dure l'illusion, elle produit le même effet que feraient des réalités ; mais à peine l'œil a-t-il saisi la forme exacte et les dimensions de l'objet, l'enchantement disparaît, et la pensée cherche en vain à retrouver les spectres qui se sont évanouis.

Quant aux subdivisions que peuvent recevoir les sciences de l'esprit et de la matière, j'ai déjà dit que ce n'est point ici le moment d'entrer dans une telle discussion. Les passages que je viens de citer, de d'Alembert, de Locke et de Smith, suffisent pour

montrer le peu de probabilité qu'il y a dans l'état actuel de la science logique, qu'on puisse unir les opinions des savants en faveur d'une division quelconque.

Les sciences auxquelles je me propose de borner mes observations sont la métaphysique, l'éthique et la philosophie politique.

J'entends par métaphysique, non pas l'ontologie et la pneumatologie des écoles, mais la philosophie *inductive* de l'esprit humain. Je bornerai la philosophie politique presque exclusivement à la science moderne de l'économie politique, ou plutôt, pour m'exprimer en termes plus étendus et plus précis, à cette branche de la théorie de la législation, qui, suivant la définition de Bacon, se propose de fixer ces *leges legum, ex quibus informatio peti potest, quid in singulis legibus bene aut perperam positum aut constitutum sit.* La liaison intime entre ces trois branches de nos connaissances, et la transition facile avec laquelle la curiosité passe de l'étude de l'une à celle des deux autres, se montrera sans doute d'une manière frappante dans l'abrégé historique qui va suivre.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE

LA PHILOSOPHIE,

DEPUIS LA RENAISSANCE DES LETTRES

EN EUROPE.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'entre pas dans notre plan de tracer l'histoire de la philosophie ancienne. Nous avons borné nos recherches aux temps qui se sont écoulés depuis la renaissance des lettres. Nous aurions même pu, pour l'exécution de notre dessein, nous renfermer dans les limites des deux derniers siècles. En effet, avant Bacon, les sciences dont nous allons nous occuper n'offrent qu'un bien petit nombre de remarques utiles. Toutefois, avant d'entrer en matière, nous avons cru devoir d'abord consacrer quelques pages à des observations d'une nature plus générale, et à quelques dé-

tails littéraires, qui ont plus ou moins d'affinité avec notre objet principal. Ici, comme dans la suite de notre histoire, nous éviterons, autant que la clarté nous le permettra, les détails minutieux de la biographie, et au lieu de chercher à amuser nos lecteurs pas une série d'épigrammes, ou à les éblouir par une succession rapide de portraits fugitifs, nous chercherons à fixer leur attention sur les puissants génies qui se sont successivement transmis de main en main le flambeau toujours brillant des sciences (1). Ce sont de tels hommes qui seuls fournissent matière à une histoire philosophique. Quelque intérêt qu'eût pu offrir aux érudits l'énumération des noms et des travaux d'auteurs obscurs et secondaires, une telle occupation ne contribuerait que peu à faire connaître l'origine et la filiation des systèmes qui se sont succédé, ou le développement et les progrès graduels de l'esprit humain.

(1) Platon s'est servi de cette expression tirée d'un jeu grec, pour dérouler à nos yeux les générations successives qui, avec la vie, se transmettent ainsi, d'âge en âge, et comme de main en main, les intérêts et les devoirs qui animent cette scène éphémère, *γεννῶντες καὶ ἐκτρέφοντες παῖδας, καθάπερ λάμπαδα τὸν βίον παραδίδοντες ἄλλοις ἐξ ἄλλων.* (*Platon, Lois.*)

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

LUCRÈCE.



CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS LA RENAISSANCE DES LETTRES JUSQU'A LA PUBLICATION DES OUVRAGES PHILOSOPHIQUES DE BACON.

Le long intervalle, connu généralement sous le nom de moyen âge, qui précéda immédiatement la renaissance des lettres dans l'ouest de l'Europe, forme le vide le plus triste qu'on aperçoive depuis l'aurore de la civilisation, dans l'histoire intellectuelle et morale de la race humaine. Sous un point de vue seul ce souvenir n'est pas sans mérite; en nous donnant une preuve de la connexion inséparable entre l'ignorance et les préjugés d'une part, et entre le vice, la misère et l'esclavage de l'autre, il nous offre du moins, de concours avec d'autres causes que nous passerons ensuite en revue, une garantie contre tout retour futur d'une calamité semblable. Un sujet bien intéressant et bien instructif serait de rappeler, plutôt en philosophe qu'en antiquaire, les efforts vains et multipliés que firent, durant cette désespérante époque de mille ans, quelques individus éclairés pour com-

muniquer à leurs contemporains les fruits de leurs veilles. Car, pour emprunter une expression de Harris, la continuité de la science semble n'avoir jamais été, dans aucun siècle, entièrement interrompue; il y a toujours eu un faible crépuscule, semblable à cette clarté douteuse qui, dans les nuits d'été, remplit l'intervalle d'un soleil à l'autre (1). Nous nous contenterons en ce moment de remarquer les effets importants produits par les nombreux établissements monastiques, disséminés dans le monde chrétien, pour préserver, dans ce naufrage général, les débris précieux des lumières des Grecs et des Romains, et pour entretenir, pendant tant de siècles, ces étincelles éparses de vérité et de science qui devaient ensuite jeter une flamme si brillante. On rappelle ici ce fait, parce que, dans notre zèle contre les vices et la corruption de l'église romaine, nous sommes trop enclins à oublier que nous devons en partie à ces fondations superstitieuses et en apparence inutiles, les avantages précieux dont nous jouissons maintenant.

L'étude des lois romaines qui, par suite d'une variété de causes naturelles et accidentelles, devint, dans le cours du douzième siècle, l'objet d'une étude générale, jeta un rayon favorable de lumière sur les ténèbres qui obscurcissaient l'intelligence humaine. Il eût été impossible de présenter alors à la curiosité

(1) Recherches philosophiques, §. 3, chap. 1er.

des hommes une étude mieux faite pour réformer leurs goûts, agrandir leurs vues, ou fortifier leur jugement; et quoique cultivée dans le principe comme l'objet d'une aveugle idolâtrie, elle amena néanmoins aux spéculations morales et politiques, et servit quelque temps à tenir utilement lieu de ces deux sciences. Aussi trouvons-nous que partout où la législation romaine prit pied, ses effets immédiats furent d'abord d'accélérer les progrès de l'ordre et de la civilisation, en coordonnant et en améliorant l'administration de la justice, et de fournir ensuite, à une époque plus mûre du jugement humain, la tige sur laquelle on greffa les premiers germes de la morale pure; et de la politique libérale enseignée dans les temps modernes. Nous n'avons pas besoin de dire que nous voulons parler des systèmes compilés par Grotius et ses successeurs, systèmes qui, pendant cinquante ans, occupèrent l'attention des hommes les plus éclairés de l'Europe. Ces études, si ingrates au premier abord, n'en étaient pas moins destinées à préparer enfin un jour, dans le goût littéraire du dix-huitième siècle, cette révolution remarquable qui arrachant les hommes à des spéculations abstraites et frivoles, a porté les recherches philosophiques sur les affaires de la vie (1). On peut regarder la

(1) Le docteur Robertson, de qui nous tirons cette idée, regarde ce changement comme un des titres de gloire du siècle *présent*. Par-là il entend sans doute l'époque écoulée depuis Montesquieu.

renaissance des lettres comme contemporaine avec la chute de l'empire d'Orient, vers la fin du quinzième siècle. Par suite de cet événement un grand nombre de savants grecs se réfugièrent en Italie, où le goût de la littérature déjà introduit par le Dante, Pétrarque et Boccace, et par la protection libérale de l'illustre maison des Médicis, leur assura un accueil honorable. L'étude de la langue grecque devint bientôt à la mode, et les savants, encouragés par la rapide circulation que l'art nouveau de l'imprimerie donnait à leurs travaux, disputèrent d'activité pour rendre plus générale la connaissance des auteurs grecs, à l'aide de leurs traductions latines.

Long-temps encore après cette époque les progrès des connaissances utiles furent lents et pénibles. A la passion des disputes logiques, avait succédé une admiration illimitée pour la sagesse des anciens; et à mesure que la pédanterie scolastique disparaissait des universités, celle de l'érudition et de la philosophie en occupait la place.

Cependant l'immense quantité de matériaux que les auteurs anciens fournissaient aux réflexions des esprits spéculatifs, procura d'importants avantages, et quoique accumulés avec peu de choix et de profit, ces matériaux furent cependant plus favorables au développement du goût et du génie que

* On verra, dans la suite de ce discours, comment la philosophie, à laquelle il fait allusion, dut naissance aux systèmes de jurisprudence admis antécédemment.

les vides subtilités de l'ontologie et de la dialectique. C'est par de telles études que furent formés les Erasme (1), les Louis Vivès (2), les Thomas

(1) Les écrits d'Erasme ont plus contribué peut-être que ceux de Luther aux progrès de la réformation parmi les hommes d'éducation et de goût. Mais sans des hommes d'un caractère plus hardi et plus décidé que le sien, on n'eût pu obtenir aucun succès sur la basse classe du peuple en Europe. Erasme, dit son biographe, s'imaginait qu'en répandant dans l'esprit des jeunes gens les germes de la science et d'une instruction utile, on pourrait peu à peu amener ces améliorations religieuses qui trouvaient tant d'opposition de la part des princes et des prêtres de son temps (*Jortin*, page 279). En se flattant d'une si douce espérance, Erasme comptait sans doute voir naître non-seulement une parfaite liberté de discussion littéraire, mais encore une réforme dans les méthodes d'éducation qui permettrait le développement complet des facultés de l'esprit humain. Car, partout où les livres et les instituteurs sont soumis à la censure de gens intéressés à arrêter la vérité dans sa marche, ils deviennent les soutiens les plus puissants des erreurs établies.

Ce fut long-temps un proverbe parmi les ecclésiastiques de l'église catholique romaine, qu'*Erasme avait pondu l'œuf, et que Luther l'avait couvé*. Il y a plus de vérité dans cette remarque que dans la plupart de leurs sarcasmes sur le même sujet.

(2) Louis Vivès était un savant espagnol, intimement lié avec Erasme et Morus; il demeura quelque temps avec le premier, à Louvain, où tous deux s'adonnèrent, de tous leurs efforts, et malgré l'opposition de quelques gens d'église, à l'avancement de la littérature. (*Jortin*, pag. 257). Le cardinal Wolsey l'invita à passer en Angleterre en 1523. Pendant son séjour à Oxford, il donna quelques leçons publiques d'humanités et de lois civiles, auxquelles assistèrent Henri VIII et son épouse Catherine (*Jortin*, page 207). Il mourut à Bruges en 1554.

Quand il traite des questions philosophiques, il ne le cède à

Morus (1), et un grand nombre d'autres savants éminents du même caractère. Si ces savants ne marchent pas sur la même ligne que les hardis réformateurs qui attaquèrent ouvertement les erreurs de l'église catholique, ils offrent du moins un contraste frappant avec les écrivains ignorants et barbares de l'âge précédent.

La réformation protestante qui suivit immédiatement, était une des conséquences naturelles de la renaissance des lettres, et de l'invention de l'imprimerie. Mais quoique sous un point de vue elle ne soit qu'un *effet*, elle ne mérite pas moins d'attirer l'attention que les *causes* qui l'ont amenée. L'abandon fait dans une grande partie de l'Europe des opinions théologiques consacrées par le temps, et l'adoption d'une croyance plus pure dans ses principes et plus libérale dans son esprit, ne pouvait manquer d'encourager sur tous les autres sujets une sem-

aucun de ses contemporains en jugement et en perspicacité; il les surpasse même tous par l'étendue et la sagacité de son esprit, et par la justesse de ses aperçus sur les progrès futurs des sciences. Dans une lettre qu'Erasme écrivit à Budée, en 1521, il semble prévoir ce que sera un jour Vivès, alors fort jeune. *Vives in stadio litterario non minùs feliciter quàm gnaviter decertat, et si satis ingenium hominis novi, non conquiescet donec omnes à tergo reliquerit.* Voyez cette lettre qui est fort intéressante, d'un bout à l'autre, en ce qu'elle contient quelques détails sur Thomas Morus et sur le talent extraordinaire de ses filles. (Jortin, *Vie d'Erasme*, tome II, page 366.)

(1) *Voyez* note A, à la fin du volume..

blable liberté de recherches. Ces circonstances contribuèrent surtout à saper l'autorité d'Aristote. L'autorité de ce philosophe était, dans plusieurs écoles, aussi fortement établie que les écritures saintes elles-mêmes. Dans quelques universités on avait été jusqu'à établir des statuts qui obligeaient les professeurs par serment à promettre que, dans leurs leçons publiques, ils ne suivraient aucun autre guide.

Luther (né en 1483, mort en 1546), parfaitement instruit de la corruption que l'église romaine avait trouvé le moyen d'unir à sa vénération pour le stagyrite (1), non-seulement secoua lui-même le joug, mais, dans plusieurs de ses écrits, parla d'Aristote avec un mépris et un emportement vraiment déplacés (2).

Dans un passage très-remarquable il affirme que l'étude d'Aristote était entièrement inutile, non-seulement pour la théologie, mais aussi pour la philo-

(1) Dans une de ses lettres il dit : *Ego simpliciter credo quòd impossibile sit ecclesiam reformari, nisi funditùs canones, decretales, scholastica, theologia, philosophia, logica, ut nunc habentur, eradicentur, et alia instituantur.* (Bruckeri, Hist. crit. phil., tome IV, page 95.)

(2) On peut voir dans Bayle, article Luther, note HH, quelques preuves du ton bouffon que Luther prenait en parlant d'Aristote.

Dans ses *Colloquia mensalia,* Luther nous dit qu'il détestait les scolastiques, et les appelait locustes, chenilles, grenouilles et poux. Nous lisons dans le même ouvrage qu'il détestait Aristote, mais estimait Cicéron comme un homme sage et honnête. (*Voyez* Jortin, *Vie d'Erasme*, page 121.)

sophie naturelle. De quel avantage est-il, à la connaissance des choses, dit Luther, d'argumenter et de sophistiquer dans le langage conçu et prescrit par Aristote, sur la matière, la forme, le mouvement et le temps (1)?

La même liberté de penser sur des objets qui ne

(1) *Nihil adjumenti ex ipso haberi posse non solùm ad theologiam seu sacras litteras, verùm etiam ad ipsam naturalem philosophiam. Quid enim juvet ad rerum cognitionem, si de materiâ, formâ, motu, tempore, nugari et cavillari queas verbis ab Aristotele conceptis et præscriptis?* (Bruck., Hist. phil., tome IV, page 101.)

Le passage suivant, sur le même sujet, est cité par Bayle : *Non mihi persuadebitis philosophiam esse garrulitatem illam de materiâ, motu, infinito, loco, vacuo, tempore, quæ ferè in Aristotele sola discimus talia quæ nec intellectum, nec affectum, nec communes hominum mores quidquam juvent; tantùm contentionibus serendis, seminandisque idonea.* (Bayle, art. Luther, note HH.)

Nous empruntons à Bayle un autre court extrait de Luther : *Nihil ita ardet animus, quàm histrionem illum (Aristotelem), qui tam verè græcâ larvâ ecclesiam lusit, multis revelare, ignominiamque ejus cunctis ostendere, si otium esset. Habeo in manus commentariolos in I. Physicorum, quibus fabulam Aristæi denuò agere statui in meum istum Protea (Aristotelem). Pars crucis meæ vel maxima est, quòd videre cogor fratrum optima ingenia, bonis studiis nata, in istis cœnis vitam agere et operam perdere.* Ibid.

Mélanchthon nous dit que Luther était très-versé dans la philosophie scolastique, et qu'il était même partisan très-chaud de la secte des nominalistes, généralement appelés alors terministes. (Bruck., tome IV, page 93.)

sont pas purement théologiques, était un des traits distinctifs du caractère de Calvin. On en voit un exemple assez curieux dans une de ses lettres, où il discute une question morale assez importante, celle de savoir s'il est moral ou non de prêter de l'argent à intérêt.

Dans cette question, qui, même dans les pays protestants, a continué jusqu'à nos jours de diviser les opinions des théologiens et des hommes de loi, Calvin traite avec un égal mépris l'autorité d'Aristote et celle de l'église. Il oppose au premier un raisonnement serré et logique digne de Bentham; il repousse l'autorité de l'église, en montrant que, sur ce point, la loi mosaïque n'était point une défense morale, mais municipale, et qu'on devait la juger, non point d'après le texte de l'Écriture, mais sur les principes de la justice naturelle (1).

L'exemple de ces deux pères de la réformation aurait probablement produit des conséquences plus importantes et plus immédiates, si Mélanchthon n'avait pas fini malheureusement par donner la sanction de son nom aux doctrines de l'école péripatéticienne (2). Quoi qu'il en soit, le crédit de cette doctrine déclina peu à peu dans l'esprit des réforma-

(1) *Voyez* note B, à la fin du volume.

(2) *Et Melanchthoni quidem præcipuè debetur conservatio philosophiæ Aristotelicæ in academiis protestantium. Scripsit is compendia plerorumque disciplinarum philosophiæ Aristotelicæ, quæ in academiis diu regnarunt.* (Heineccii, Elem. hist. phil.

teurs en général ; et l'esprit de recherche et d'amélioration y succéda bientôt.

L'invention de l'imprimerie, qui coïncide aussi avec la chute de l'empire d'Orient, en ajoutant à l'efficacité des causes que nous venons de rapporter, eut aussi une influence puissante sur les progrès de l'esprit humain. Accoutumés dès notre enfance à l'usage des livres, il nous est difficile de nous former une idée du désavantage qu'il y avait à n'acquérir ses connaissances que par les universités et les écoles. La généralité des étudiants adoptait alors aveuglément les opinions du maître qui le premier dévoilait à leur curiosité les trésors de la littérature et les merveilles de la science. Ainsi l'erreur se perpétuait de jour en jour, et au lieu de céder au temps, recevait de chaque génération une force nouvelle (1).

Dans les temps modernes l'influence des noms a

§. 103.) *Voyez* aussi le *Dictionnaire de Bayle*, art. Melanchthon.

(1) Ce fut par suite de cette méthode d'éducation, par l'instruction orale seule, que s'élevèrent les différentes sectes philosophiques de la Grèce. Et ce fut sans doute pour remédier aux inconvénients qui en résultaient que Socrate introduisit sa manière particulière de questionner d'un air de doute ceux qu'il cherchait à instruire. Ainsi il leur laissait l'exercice entier et libre de leur raison pour en déduire des conclusions. Telle est du moins l'excuse que donne de cette indécision apparente de l'école académique un de ses plus sages et de ses plus éloquents disciples.

Nam cœteri primùm antè tenentur adstricti, quàm, quid esset optimum, judicare potuerunt : deindè infirmissimo tempore

beaucoup perdu de sa puissance. L'objet d'un professeur n'est plus d'inculquer un système particulier de dogmes, mais bien de préparer ses élèves à exercer leur propre jugement, de leur présenter une esquisse des différentes sciences, et de fournir des sujets à leurs méditations futures. Les essais faits pour établir des écoles et fonder des sectes, ont, après un succès passager peut-être, péri les uns après les autres. Durant leur courte existence, leur effet a été directement contraire à celui des écoles de l'antiquité. Celles-ci ont contribué souvent à faire naître et à répandre l'erreur dans le monde. Mais les fondateurs de nos sectes modernes, en mêlant d'importantes vérités à leurs systèmes particuliers, et en habillant leurs idées d'expressions techniques, ont soulevé les préjugés et rendu l'esprit humain sourd à toutes les vérités qu'ils avaient à communiquer. Les économistes français, comme l'avait prédit M. Turgot, en offrent un triste exemple. On en pourrait trouver mille autres dans l'histoire des sciences en Angleterre, et surtout dans celle des écoles de médecine et de métaphysique, successivement élevées et détruites pendant le dernier siècle.

A ces causes, qui ont accéléré le progrès des con-

ætatis aut obsecuti amico cuidam, aut unâ alicujus, quem primum audierunt, oratione capti, de rebus incognitis judicant, et, ad quamcunque sunt disciplinam quasi tempestate delati, ad eam, tamquam ad saxum, adhærescunt. Cicero Lucullus.

naissances, on pourrait en joindre une autre qui y a puissamment contribué : nous voulons parler de l'élévation des classes inférieures dans les différents pays de l'Europe. Cette circonstance fut due en partie à l'agrandissement du commerce et aux efforts des souverains pour réduire le pouvoir trop vaste de l'aristocratie féodale.

Sans cette émancipation des classes inférieures, et la distribution plus générale des richesses qui l'accompagna, les avantages dus à l'invention de l'imprimerie eussent été très-bornés. Il faut aux hommes un certain degré d'aisance et d'indépendance pour leur inspirer le désir des études, et leur en laisser le loisir; l'encouragement qu'un tel état de société présente à l'industrie et à l'ambition a pu seul intéresser l'égoïsme de la multitude à l'instruction des enfants. Ce n'est que dans un tel état de société que l'éducation et les livres peuvent ajouter à la somme du bonheur général; car tant que ces avantages sont réservés à une classe privilégiée, ils ne font que lui fournir de nouveaux moyens pour rabaisser et égarer les esprits de leurs inférieurs. On peut encore ajouter que c'est par le frottement seul de préjugés opposés, que les vérités peuvent se dégager de ce mélange d'erreurs qu'elles n'ont que trop de tendance à adopter, toutes les fois que, par les vues étroites de la politique humaine, l'opinion publique est entraînée de force dans une certaine direction artificielle. La propagation des connaissances

occasionée par l'élévation des classes inférieures devait donc contribuer aux progrès de la science, non pas seulement en proportion du nombre des esprits cultivés qui se liguent aujourd'hui pour la recherche de la vérité, mais dans une proportion qui tendait à en accélérer les effets avec une rapidité bien plus prodigieuse.

Nous ne passerons pas non plus sous silence l'influence qu'eurent les causes précédentes sur l'introduction de la langue vulgaire dans les compositions écrites. Le zèle des réformateurs donna d'abord naissance à cette précieuse innovation. Leurs adversaires furent obligés d'employer les mêmes armes pour se défendre (1). Dès ce moment commencèrent à s'évanouir les préjugés qui avaient si long-temps confondu la science avec l'érudition, et on vit dans la république des lettres une révolution semblable à celle produite par la poudre à canon dans l'art de la guerre. Toutes les brillantes distinctions antiques disparurent, et l'homme se trouva l'égal de l'homme.

(1) Les livres sacrés furent traduits dans presque toutes les langues de l'Europe et particulièrement en allemand, en italien, en français et en anglais (Mosheim, *ecclésiastique,* vol. III, p. 265). On peut aisément concevoir comment cette seule circonstance multiplia le nombre des lecteurs et des penseurs, et donna une certaine stabilité aux formes variables de la parole. La traduction de la Bible en allemand, par Luther, et la traduction anglaise, reçue dans les églises, sont encore aujourd'hui regardées comme des modèles de style.

A toutes ces considérations on peut ajouter encore que le temps et l'expérience dans leur marche insensible sapèrent peu à peu les erreurs et les préjugés qui avaient égaré les philosophes durant une si longue succession de siècles. C'est à cette cause en particulier qu'on doit attribuer l'ardeur avec laquelle, peu de temps après, on vit les hommes de talent s'adonner aux recherches expérimentales, espèce d'étude à laquelle l'histoire de la science ancienne n'a rien à comparer d'analogue (1). Le plus entreprenant et le plus heureux des disciples de cette nouvelle école, fut le célèbre Paracelse, né en 1493, et par conséquent dix ans plus jeune que Luther. « Il est impossible de douter, dit Leclerc (2), qu'il ne possédât une connaissance étendue de ce qu'on appelle *materia medica*, et qu'il n'eût étudié scrupuleusement les substances animales, végétales et minérales qu'on y employe. Il paraît avoir fait aussi un grand nombre d'expériences chimiques. Mais son grand défaut est de vouloir cacher ou déguiser les résultats de sa longue expérience. »

Le même auteur cite une expression remarquable de Paracelse, qui appelle la philosophie d'Aristote une fondation de bois. « Il fallait, continue Leclerc, qu'il en posât une plus durable; mais s'il ne le fait

(1) *Hæc nostra (ut sæpè diximus) felicitatis cujusdam sunt potiùs quàm facultatis, et potiùs temporis partus quàm ingenii.* (Nov. org., lib. I, cap. XXIII.)

(2) *Histoire de la médecine.* La Haye, 1729, page 819.

pas, au moins, en découvrant sa faiblesse, il a invité ses successeurs à chercher une meilleure base. »

Bacon lui-même, en censurant les fragilités morales de Paracelse et l'aveugle empirisme de ses sectateurs, reconnaît indirectement l'étendue de ses connaissances expérimentales. « On peut dire, ainsi s'exprime Bacon, que les anciens sophistes avaient caché le flambeau de la nature; et que Paracelse l'a éteint. Les sophistes n'avaient fait qu'abandonner l'expérience, Paracelse l'a trahie. Il sait si peu comprendre la véritable méthode de diriger ses expériences, ou d'en rappeler les résultats, qu'il a ajouté à la peine et à l'ennui de les faire. En errant dans les champs presque incultes de l'expérience, ses disciples rencontrent quelquefois des découvertes utiles dues moins à leur jugement qu'au hasard. Quand leur témérité les emporte jusqu'à former des théories, la fumée de confusion qu'ils produisent ternit l'art qu'ils voudraient éclaircir, et ces futiles opérateurs cherchent en vain à faire sortir de leur alambic la philosophie dans sa pureté. »

Deux autres circonstances d'une nature bien différente de celles déjà citées, mais dérivées sans doute en grande partie du même principe d'action, secondèrent avec une force incalculable, l'impulsion soudaine que l'esprit humain venait de recevoir. Le même siècle qu'illustreront à jamais l'invention de l'imprimerie et la renaissance des lettres, offre aussi à notre reconnaissance la découverte du Nouveau-

Monde et le passage aux grandes Indes par le cap de Bonne-Espérance. On peut regarder ces deux événements comme fixant une ère nouvelle qui continue encore à exercer une influence progressive sur la condition de notre espèce. « C'est une ère, dit Raynal, qui produisit une révolution, non-seulement dans le commerce des nations, mais aussi dans les mœurs, l'industrie et le gouvernement du monde. Alors se formèrent de nouvelles liaisons entre les habitants des pays les plus éloignés, pour la satisfaction de besoins qu'on n'avait point ressentis jusqu'à ce moment. Les productions de climats situés sous l'équateur furent employées dans des pays voisins des pôles. L'industrie du Nord fut transplantée dans le Midi, et les habitants de l'Occident se revêtirent des étoffes fabriquées dans l'Orient. Il s'établit enfin parmi les hommes un échange général d'opinions, de lois et de mœurs, de maladies et de remèdes, de vertus et de vices. Tout a changé, continue le même écrivain, et tout changera encore. Mais on ne sait trop si les révolutions qui ont déjà eu lieu, et celles qui auront lieu par la suite, ont été ou peuvent être de quelque utilité au genre humain. Ajouteront-elles à la tranquillité et aux jouissances de l'homme? Peuvent-elles améliorer notre état présent, ou ne feront-elles que le changer? »

Nous venons de citer ce morceau, moins dans le dessein de chercher à présent à répondre à la question vraiment intéressante qui le termine, que pour

donner une légère idée de l'importance morale et politique de ces événements. Dans ce sommaire éloquent Raynal eût pu comprendre encore le trésor de faits nouveaux que ces événements nous ont fournis, pour développer la nature versatile de l'homme et l'histoire des sociétés civiles. A cet égard, comme Bacon l'a très-bien observé, c'est vérifier la prophétie de l'Écriture sainte : *Multi pertransibunt, et augebitur scientia* (1). La même prédiction peut s'appliquer au renouvellement des communications entre les différents états de l'Europe. L'anarchie et la turbulence du moyen âge les avaient interrompues, mais on les vit renaître à mesure que les gouvernements modernes se sentirent assez forts pour reconstituer l'ordre et la tranquillité.

Par ces causes réunies, et par d'autres d'une importance secondaire (2), éveillé enfin de son long sommeil, le génie de la race humaine semble avoir

(1) *Neque omittenda est prophetia Danielis de ultimis mundi temporibus* : Multi pertransibunt et augebitur scientia. *Manifestè innuens et significans, esse in fătis, id est, in Providentiâ, ut pertransitus mundi (qui per tot longinquas navigationes impletur planè, aut jam in opere esse videtur) et augmenta scientiarum in eamdem ætatem incidant.* (Nov. org., lib. XC. III.)

(2) Comme par exemple les inventions accidentelles du télescope et du microscope. On conçoit aisément l'influence puissante de ces inventions, qui ont à-la-fois avancé les sciences de l'astronomie et de l'histoire naturelle, et banni plusieurs des préjugés scolastiques répandus alors universellement. On a souvent remarqué les effets du télescope, mais on a donné moins d'attention à ceux du micros-

repris une nouvelle vigueur. Un siècle s'était à peine écoulé depuis l'invention de l'imprimerie et la chute de l'empire d'Orient, et Copernic avait déjà décou-

cope, et cependant il est probable qu'il n'a pas peu contribué à préparer la renaissance de la philosophie anatomique ou corpusculaire, par Bacon, Gassendi et Newton. On peut juger, d'après les propres expressions de ce dernier, combien son esprit fut disposé par les merveilles du miscroscope à recevoir favorablement la physique d'Épicure. *Perspicillum (microscopicum) si vidisset Democritus, exsiluisset forte; et modum videndi atomum (quem ille invisibilem omninò affirmavit) inventum fuisse putasset.* (Nov. org., lib. II, §. 59.)

Nous voyons dans la vie de Galilée que, quand le télescope fut inventé, quelques individus portaient si loin leur soumission à Aristote, qu'ils refusèrent de regarder dans l'instrument, tant ils avaient de peine à adopter des faits opposés à leur doctrine favorite (*Vita del Galileo*, Venezia, 1744). Il est assez curieux de voir, peu d'années après, quelques disciples du stagyrite assurer que l'invention du télescope était empruntée d'un passage d'Aristote, dans lequel il cherche à expliquer comment on peut apercevoir les étoiles en plein jour au fond d'un puits très-profond. Ces deux faits combinés offrent une peinture vraiment caractéristique des faiblesses de notre espèce, et forment un apologue moral qu'on trouverait tous les jours à appliquer à des objets encore plus intéressants pour nous que les phénomènes des corps célestes.

En attribuant au hasard l'invention du télescope ou du microscope, nous nous sommes conformés au langage commun; mais il ne faut pas perdre de vue qu'une invention peut être accidentelle, quant à ce qui regarde son auteur, et cependant être le produit naturel des circonstances de la société au moment de son origine. Quant aux instruments cités, la combinaison des lentilles, employées dans leur structure, est si simple qu'elle pouvait à peine

vert la vraie théorie des mouvements planétaires. Quelques années de plus, et bientôt brillèrent Tycho-Brahé, Képler et Galilée, dignes précurseurs de Newton.

Les pas faits par Copernic peuvent avec raison être regardés comme une des plus belles victoires de la raison humaine. Quelle sagacité ne lui a-t-il pas fallu pour répondre, d'une manière satisfaisante à ses yeux, aux nombreuses objections qui ont dû se présenter à lui, à une époque où la théorie du mouvement était si peu comprise? Quel esprit hardi d'investigation ne lui fallait-il pas pour persister dans son propre jugement en dépit de l'autorité d'Aristote, des décrets de l'église de Rome et de la croyance universelle du monde savant pendant une longue suite de siècles! Il semble être digne en effet de l'éloge que lui a donné Képler, qui l'appelle un homme d'un vaste génie, et, ce qui est plus important encore dans ses recherches, un homme d'un esprit indépendant.

L'établissement du système de Copernic ouvrit aux astronomes un nouveau champ d'observations, et dut produire de grands effets sur toutes les bran-

échapper aux remarques et aux expériences des mécaniciens de ce siècle de recherches. Condorcet a fait les mêmes remarques sur l'invention de l'imprimerie. « L'invention de l'imprimerie, dit-il, a sans doute avancé les progrès de l'espèce humaine, mais cette invention était elle-même une suite de l'usage de la lecture répandu dans un grand nombre de pays. » (*Vie de Turgot.*)

ches de la philosophie, en montrant la possibilité d'améliorations nouvelles qui stimulaient la curiosité et fortifiaient le génie d'invention. Ce système prouva d'une manière sensible, même au simple bon sens des gens ignorants, que les anciens avaient laissé quelque chose à découvrir, et que, du moins en matière de science, la croyance de l'église romaine n'était pas infaillible. A la fin d'un de ses ouvrages, Képler nous laisse apercevoir quelle influence cet espoir avait obtenu sur son esprit : *Hæc et cætera hujus modi latent in Pandectis ævi sequentis, non antea discenda, quàm librum hunc Deus, arbiter seculorum, recluserit mortalibus.* (Abrégé du système astron. de Copernic.)

Jusqu'ici nous n'avons pas parlé des effets de la renaissance des lettres, sur les sciences métaphysiques, morales et politiques. Il est vrai de dire que nous voyons peu de choses dignes d'attention, dans aucune de ces trois branches, antérieurement au dix-septième siècle. Rien ne peut entrer en comparaison avec le rapide essor que prirent les mathématiques, l'astronomie et la physique au seizième siècle. Toutefois la réformation semble avoir opéré d'une manière aussi puissante que rapide sur la morale pratique. Nous en pouvons juger par un passage de Melanchthon. Il combat les principes pernicieux de ces théologiens qui soutenaient que les distinctions morales n'existaient point en elles-mêmes, mais n'avaient été communiquées aux hommes que par une

révélation de Dieu. En opposition à cette hérésie, Mélanchthon s'exprime ainsi (1) :

« Nous sommes convaincus que les préceptes de morale contenus dans les écrits des savants, et puisés par ceux-ci dans les lois du sens commun et l'observation de la nature, ne sont pas moins d'une origine divine que ceux consignés sur les tables de Moïse. Jamais notre père céleste n'a pu prétendre que nous dussions préférer des lois écrites sur le marbre à celles qu'il avait gravées de sa propre main dans nos cœurs. »

Ce langage indique sans doute le pas immense fait alors pour approcher d'un système vrai de philosophie morale ; et cependant, ici comme dans tout ce qu'ont fait les réformateurs, ce n'était autre chose que la preuve d'un retour au sens commun et au véritable esprit du christianisme, dégagé enfin des dogmes que des prêtres ambitieux avaient (2) im-

(1) *Proindè sic statuimus, nihilo minus divina præcepta esse ea quæ à sensu communi et naturæ judicio mutuati docti homines gentiles litteris mandarunt, quàm quæ extant in ipsis saxeis Mosis tabulis. Neque ille ipse cœlestis pater pluris à nobis fieri eas leges voluit, quàm quas in ipsos animorum nostrorum sensus impresserat.*

N'ayant point en nos mains les ouvrages de Melanchthon, nous avons cité ce passage sur l'autorité d'un savant professeur allemand, Christian Meiners. (Voy. son *Historia doctrinæ de vero Deo*, Longoviæ, 1780, page 12.)

(2) Le docteur Cudworth remarque que la doctrine qui rapporte l'origine des distinctions morales à la volonté arbitraire de Dieu,

posés à la crédulité des hommes. Il devait s'écouler encore bien des années avant qu'on essayât à suivre,

avait été condamnée par les anciens Pères de l'Église. Elle s'introduisit ensuite dans les siècles scolastiques. Occam fut, pour ainsi dire, le premier qui prétendit qu'il n'y a d'actions mauvaises que celles défendues par Dieu, et que son commandement seul suffirait pour les rendre bonnes. Cette doctrine fut bientôt adoptée par Petrus Alliacus, Andreas de Novo Castro, et d'autres. (Voyez *Traité sur la morale invariable.*)

On voit avec plaisir que l'hérésie attribuée ici à Occam, est aujourd'hui repoussée par les hommes honnêtes de toutes les sectes. Les catholiques ont même commencé à en reprocher l'introduction aux réformateurs, et on ne voit pas sans peine, dans les écrits de quelques-uns de ces derniers, des opinions qui en approchent en effet de très-près. La vérité est, comme Burnet l'a dit il y a longtemps, que les effets de la réformation n'ont point été bornés aux églises réformées. Catholiques ou protestants, tous ont également profité des progrès généraux des sciences et de la raison humaine.

Voici ce qu'un respectable écrivain catholique avance concernant le droit naturel et le droit des nations: *Qui rationem exsulare jubent à moralibus præceptis quæ in sacris litteris traduntur, et in absurdam enormemque Lutheri sententiam imprudentes incidunt* (*quam egregiè et elegantissimè refutavit Melchior Canus* Loc. theolog., l. IX et X) *et ea docent, quæ si sectatores inveniant moralia omnia susque deque miscere, et revelationem ipsam inutilem omninò et inefficacem reddere possent* (Lampredi Florentini, *juris naturæ et gentium Theoremata*, v. 2, p. 195, Pisis. 1782). On peut voir dans l'ouvrage original la fin de ce morceau, qui ferait honneur à l'écrivain protestant le plus libéral. Le zèle de Luther pour la doctrine des nominalistes, l'avait probablement disposé dans sa jeunesse en faveur de quelques points de la théologie d'Occam, et l'empêcha de les désapprouver aussi formellement que le firent Melanchthon et les autres réformateurs.

avec une analyse exacte, les phénomènes moraux de la vie humaine, en remontant à leur premier principe, dérivé de la constitution et de la condition de l'homme, ou même à débarrasser les leçons si simples de la morale pratique des systèmes spéculatifs de la théologie (1).

(1) « Le système théologique (dit le savant et judicieux Mosheim), reçu aujourd'hui dans les académies luthériennes, est bien différent de celui adopté dans l'enfance de la réformation. Les glorieux défenseurs de la liberté religieuse, auxquels nous sommes redevables de la réformation, n'ont pu voir tout-à-coup la vérité dans tout son lustre et dans sa grandeur. Mais ainsi qu'il arrive ordinairement aux personnes trop long-temps accoutumées aux ténèbres de l'ignorance, ils s'approchèrent lentement de la science, et ne la virent qu'imparfaitement. » (Mosheim, *Histoire ecclésiastique*, vol. IV, pag. 19). Il parle ensuite d'un des premiers disciples de Luther (Amsdorff), qui était si enthousiasmé de la doctrine de son maître, qu'il alla jusqu'à prétendre *que les bonnes actions étaient un obstacle au salut.* (Ibid, pag. 39.)

Mosheim, après avoir remarqué que le petit nombre des ouvrages pratiques de Melanchthon et de Luther contiennent plus d'excellentes règles de conduite que les innombrables volumes des anciens casuistes et moralistes, avoue franchement que ces grands hommes étaient loin d'avoir des notions assez nettes et exactes de l'importante science de la morale. Melanchthon lui-même, que son jugement exquis mettait à même de faire un copieux résumé de toutes les sciences, ne semble pas avoir jamais songé à réduire la morale en un corps d'ouvrage; il a, au contraire, inséré tous ses préceptes sur ce sujet dans ses articles de théologie sur la loi, le péché, le libre arbitre, l'espérance et la charité. (Mosheim, *Eccl. Hist.*, vol. IV, pag. 23.)

Le même auteur remarque ailleurs que les progrès de la morale parmi les réformés furent arrêtés par les mêmes obstacles qui s'é-

On peut appliquer une semblable observation à l'appel fait incessamment au jugement et aux sentiments moraux de la race humaine par les premiers écrivains protestants, toutes les fois qu'ils voyaient se multiplier devant eux les subtilités casuistiques employées par les scolastiques et les moines du moyen âge, pour obscurcir la lumière de la nature, et étouffer la voix de la conscience. Ces subtilités étaient parfaitement analogues à cette *pia et relligiosa calliditas*, adoptée ensuite par les casuistes jésuites, si bien mis à nu par Pascal dans ses *Lettres provinciales*. Les arguments employés contre eux par les réformateurs ne peuvent être regardés précisément comme des acquisitions à ajouter à la masse des connaissances humaines : mais quelles sont les découvertes scientifiques qui ont produit plus d'avantages (1)?

taient opposés à son amélioration parmi les luthériens; et que Calvin et ses associés l'avaient laissée dans un état réel d'imperfection, ou l'avaient négligée au milieu des tumultes de la controverse. Tandis que tous étaient occupés à soutenir certains systèmes de doctrine, il ne restait personne pour s'employer à cette science par excellence, qui a pour objet la vertu, la vie et les mœurs. (Page 120.)

(1) *Et tamen hi doctores, angelici, cherubini, seraphici, non modò universam philsophiam ac theologiam erroribus quàm plurimis inquinarunt; verùm etiam in philosophiam moralem invexere sacerrima ista principia probabilismi, methodi dirigendi intentionem, reservationis mentalis, peccati philosophici, quibus jesuitæ etiamnum mirificè delectantur.* (Heinecc. *Elem. hist. phil.*, §.102.)

A l'égard de la morale des jésuites, qui est une représentation

On peut dater de cette époque le déclin (1) de la plus dangereuse hérésie de l'église romaine, qui, en opposant la révélation à la raison, cherchait à les éteindre toutes les deux. De jour en jour on vit plus clairement toute l'absurdité de vouloir, comme le dit Cocke, persuader aux hommes qu'ils devaient s'arracher les yeux afin de mieux apercevoir, avec le télescope, la lumière éloignée d'une étoile invisible.

Cependant la naissance rapide et l'influence étendue de l'école de Machiavel vint ajouter de nouveaux obstacles aux progrès de la philosophie pratique et de la saine politique, déjà retardées par tant d'autres obstacles dans les pays catholiques. Le fondateur de cette nouvelle secte, ou, pour parler plus correctement, l'apôtre et le rédacteur de cette doc-

assez vraie de cette science antérieurement à la réformation, on peut consulter les *Lettres provinciales*, l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim, vol. IV, p. 354; la traduction, faite par Dornford, de l'ouvrage de Putter sur le *Développement historique de la constitution politique actuelle de l'empire germanique* (vol. II, p. 6), et l'*Appendix des leçons bamptoniennes* de Penrose.

(1) Nous avons dit le déclin de cette hérésie, parce qu'en effet elle ne fut pas alors immédiatement extirpée du sein des églises réformées. Même dans l'année 1598, Daniel Hofman, professeur de théologie à l'université de Helmstadt, en discutant quelques-unes des opinions de Luther, soutenait dans son extravagance que la philosophie était l'ennemie mortelle de la religion; que la vérité se divisait en deux branches, l'une philosophique et l'autre théologique, et que ce qui était vrai en philosophie était faux en théologie. (Mosheim, vol. IV, p. 18.)

trine, était né en 1469, c'est-à-dire environ dix ans avant Luther. Comme le réformateur, il acquit sur les esprits de ses disciples un immense ascendant, mais d'une nature bien différente toutefois, qu'il devait à la supériorité de son génie. Aucun écrivain peut-être, ancien ou moderne, n'a réuni dans un degré aussi éminent que lui, une variété infinie des talents les plus différents et les plus opposés en apparence. Profondément versé dans ces artifices de dissimulation et d'intrigues, que les petits cabinets d'Italie prenaient pour de la sagesse politique, il savait combiner une imagination familiarisée à tout ce que l'histoire des conspirateurs et des tyrans contient de perfide et d'atroce, avec une adresse étonnante à verser le ridicule sur les folies bien plus innocentes de la vie ordinaire. On a souvent comparé son talent dramatique à celui de Molière, mais il lui ressemble bien moins par une gaieté bienveillante et une morale pure que par sa force comique. Tel qu'il est cependant, ce talent forme un contraste extraordinaire avec cette vigueur de caractère qui, dans la même page, nous rappelle la profondeur de Tacite, et la politique obscure et infernale d'un César Borgia. Ajoutez à cela une pureté de goût qui l'élève, comme historien, au niveau de la simplicité sévère des Grecs, et une sagacité à combiner des faits historiques qui devaient ensuite être si utiles à l'école de Montesquieu.

Quelque éminents cependant qu'aient été les ta-

lents de Machiavel, on ne peut le ranger parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Dans aucun de ses écrits, il ne laisse apercevoir cette vive sympathie pour le bonheur de la race humaine, ou ce zèle brûlant pour l'intérêt de la justice et de la vérité sans lesquels les plus hautes qualités, au milieu des recherches de la morale et de la politique, sont dans un continuel danger de s'égarer. Ce qu'il y a même de plus étonnant, c'est qu'il semble n'avoir pas soupçonné le changement remarquable que les progrès de la raison et de la propagation des connaissances, fruit de l'invention récente de l'imprimerie, devaient apporter aux choses humaines. Dans tout son traité du *Prince*, le plus fameux et le dernier de ses ouvrages, il raisonne toujours comme s'il supposait que le souverain en gouvernant n'a d'autre but que son avantage personnel : tandis que, selon Aristote, cette circonstance seule constitue l'essence de la pire des tyrannies (1).

Il regarde aussi comme possible de retenir les

(1) Τρίτον δὲ εἶδος τυραννίδος, ἥ περ μάλις εἶναι δοκεῖ τυραννὶς, ἀντίστροφος, οὖσα τῇ βασιλείᾳ. Τοιαύτην δὲ ἀναγκαῖον εἶναι τυραννίδα τὴν, μοναρχίαν, ἥτις, ἀνυπεύθυνος ἄρχει τῶν ὁμοίων, καὶ βελτιόνων πάντων, πρὸς τὸ σφέτερον αὐτῆς συμφέρον, ἀλλὰ μὴ πρὸς τὸ τῶν ἀρχομένων, διὸ περ ἀκούσιος. (Arist. Polit., liv. IV, ch. X.)

« Il y a une troisième espèce de tyrannie, qui mérite surtout cet odieux nom, et qui est en opposition parfaite à la royauté ; elle a lieu quand un homme, le plus vil souvent d'un royaume, le gouverne, sans raison et sans lois, dans la vue seule de son avantage personnel et de celui de sa famille. » (Aristote, *Politique.*)

hommes dans un esclavage perpétuel par la politique usée de la *double doctrine*, ou, en d'autres mots, en éclairant le petit nombre, et cherchant à aveugler le reste. Cette politique, plus ou moins pratiquée par les hommes d'état de tous les siècles et de tous les pays, ne peut manquer, partout où la liberté de la presse est respectée, d'ajouter à l'instabilité de ceux qui ont la faiblesse de l'employer; elle insulte trop au discernement de la multitude. Quelques-uns des apologistes de Machiavel ont bien prétendu en effet que son véritable objet, en dévoilant les mystères de la royauté, était de montrer aux gouvernés le moyen de résister aux envahissements des gouvernants, et de satiriser en même temps, sous le masque de l'intérêt qu'il prenait à eux, les vices caractéristiques des princes; mais quoique cette hypothèse ait été sanctionnée par plusieurs hommes de distinction et reçoive quelque vraisemblance de divers événements de la vie de l'auteur, en l'examinant avec plus d'attention elle ne nous paraît pas fondée; elle est même aujourd'hui, à ce que nous pensons, généralement rejetée. Il y a une chose vraie, c'est que si telles ont été les vues de Machiavel, elles étaient de beaucoup trop fines pour la capacité de ses élèves royaux; quelques-uns d'eux ont adopté cette doctrine comme un manuel journalier, mais nous n'en connaissons aucun qui l'ait regardée comme un panégyrique déguisé de la liberté et de la vertu. Il est d'ailleurs de peu d'intérêt de

s'étendre sur les motifs de l'auteur, puisque l'expérience nous a mis à même de prononcer avec tant de justesse sur l'effet moral de ses préceptes. « Vers l'époque de la réformation, dit Condorcet, les principes du machiavélisme religieux étaient devenus la seule croyance des princes, des ministres et des pontifes; et les mêmes opinions avaient contribué à corrompre la philosophie. Quel code de morale en effet, ajoute-t-il, devait-on attendre d'un système dont l'un des principes est qu'il est nécessaire de maintenir la morale du peuple par des erreurs, et que les hommes éclairés ont le droit de retenir les autres dans les chaînes dont eux-mêmes ont tenté de s'affranchir? » Cette assertion est peut-être trop généralisée, mais il y a de fortes raisons pour croire que le nombre des exceptions est très-limité.

La conséquence d'un tel système était telle qu'on pouvait s'y attendre. « Les crimes les plus infâmes, les assassinats et les empoisonnements, dit l'historien français Millot, devenaient plus fréquents que jamais. On les croyait sortis d'Italie où la rage et la faiblesse des factions opposées concouraient à les multiplier. La morale disparaissait peu à peu, et avec elle toute sécurité dans le commerce de la vie. Les premiers principes du devoir étaient effacés par l'influence réunie de l'athéisme et de la superstition. »

Il faut bien prendre garde cependant à ne pas confondre, comme on le fait communément, la *doctrine double* des machiavélistes politiques, avec les égards

pour les opinions établies dont Fontenelle veut parler dans cette maxime si connue, qu'un homme sage, lors même qu'il aurait sa main pleine de vérités, devait souvent se contenter de lever le petit doigt. On peut dire avec raison des partisans de la première doctrine qu'ils préfèrent l'obscurité à la lumière, parce que leurs actions redoutent cette dernière, « sachant bien, pour emprunter l'expression de Bacon, que les mascarades, les momeries et les triomphes du monde perdent beaucoup de leur grandiose à être vus en plein jour ; » tandis qu'on peut comparer le philosophe imbu de la maxime de Fontenelle, à l'oculiste qui, après l'opération de la cataracte, prépare l'œil irritable de son malade à supporter sans danger l'éclat de la lumière en le retenant long-temps au milieu du jour incertain d'un appartement disposé à cet effet (1).

(1) Le baron de Grimm a fait la plus fausse interprétation de l'élégante maxime de Fontenelle. « Fontenelle disait, dit Grimm, que s'il eût tenu la vérité dans ses mains, comme un oiseau, il l'aurait étouffée ; tant il regardait le plus beau présent du ciel comme inutile et dangereux pour le genre humain. » (*Mémoires historiques*, par le baron de Grimm, Londres, 1814, t. I, p. 340). Cette idée est tout-à-fait contraire à celle que nous donnent de l'esprit de Fontenelle, non-seulement ses biographes, mais ses écrits et sa vie entière. On peut en juger par une expression employée par d'Alembert dans son parallèle ingénieux et philosophique entre Fontenelle et la Motte. « Tous deux ont porté trop loin leur révolte décidée, quoique douce en apparence, contre les dieux et les lois du Parnasse ; mais la liberté des opinions de la Motte semble tenir plus intimement

On sait qu'au fond Machiavel n'était point l'ami du clergé ; quelques écrivains de cet ordre lui donnent les épithètes les plus injurieuses. Il n'en est pas moins certain que les protecteurs couronnés de la foi catholique, ont puisé dans ses maximes cette politique qu'ils ont constamment opposée aux innovations des réformateurs. Le *Prince* était le livre favori de Charles-Quint , et on l'appelait la bible de Catherine de Médicis. On prétend qu'à la cour de cette dernière on professait ouvertement ses plus atroces maximes et particulièrement celle qui recommande aux souverains de ne pas commettre de crimes à demi. Les cardinaux italiens, qu'on prétend avoir conseillé le massacre de la Saint-Barthélemi, étaient de l'école de Machiavel.

Hume remarque qu'il reste à peine une maxime du *Prince* qui n'ait point été refutée par l'expérience.

à l'intérêt personnel qu'il avait de les soutenir ; et la liberté des opinions de Fontenelle à l'intérêt général, peut-être quelquefois mal entendu, qu'il prenait au progrès de la raison dans tous les genres. » Ce qui suit peut être regardé comme le commentaire de cette maxime. « La finesse de la Motte est plus développée, celle de Fontenelle laisse plus à deviner à son lecteur. La Motte, sans jamais en trop dire, n'oublie rien de ce que son sujet lui présente, met habilement tout en œuvre, et semble craindre de perdre, par des réticences trop subtiles, quelqu'un de ses avantages ; Fontenelle sans jamais être obscur, excepté pour ceux qui ne méritent pas même qu'on soit clair, se ménage à-la-fois et le plaisir de sous-entendre, et celui d'espérer qu'il sera pleinement entendu par ceux qui en sont dignes. » (*Éloge de la Motte.*)

« Machiavel, dit le même écrivain, était certainement un beau génie ; mais, ayant borné ses études au gouvernement furieux et tyrannique des anciens temps ou des principautés anarchiques de l'Italie, ses raisonnements sur le gouvernement monarchique en particulier sont extrêmement défectueux. Les erreurs de ce publiciste viennent en partie de ce qu'il est né trop tôt pour bien juger des vérités politiques. »

On peut ajouter à ces remarques judicieuses que l'esprit de Machiavel semblait plutôt être fait pour combiner et généraliser ses connaissances historiques, que pour remonter aux premiers principes de la science politique, dans la constitution de la nature humaine, et dans les vérités éternelles de la morale. Ses réflexions en général, quelque ingénieuses qu'elles soient, ne sont qu'un résultat empirique des événements passés ; elles peuvent être à-la-fois intéressantes et instructives pour celui qui étudie l'histoire ancienne ; mais la leçon la plus importante qu'elles puissent présenter au politique moderne, c'est de lui montrer le danger de regarder aujourd'hui de telles maximes comme d'une application universelle ou d'un intérêt permanent.

Les progrès de la philosophie politique, de la morale, et du bon ordre général en Europe depuis cette époque, sont une réfutation si agréable de la politique étroite et criminelle de Machiavel, que nous ne pouvons nous empêcher d'en faire faire la remarque en passant. Nous citerons à cet effet l'écrivain pro-

fond dont nous avons déjà parlé. « Quoique toutes les espèces de gouvernement, dit Hume, aient été améliorées dans les temps modernes, il semble cependant que le gouvernement monarchique est celui qui se soit le plus approché de la perfection. On peut dire aujourd'hui des monarchies civilisées ce qu'on ne disait autrefois que des républiques, que c'était le gouvernement des lois et non des hommes. On trouve qu'elles sont susceptibles d'ordre, de méthode, de constance; la propriété y est garantie, l'industrie encouragée; les arts fleurissent et le prince vit tranquille au milieu de ses sujets comme un père au milieu de ses enfants. Depuis deux siècles il y a peut-être eu, et il y a encore en Europe, près de deux cents princes absolus grands ou petits. En donnant à chacun vingt ans de règne, on peut croire qu'il y a eu en tout deux mille monarques ou tyrans comme les Grecs les auraient appelés, et cependant, parmi tous ces princes, même en y comprenant Philippe II, il n'y en a pas eu un seul aussi mauvais que Tibère, Caligula, Néron ou Domitien; ce qui fait quatre empereurs sur douze (1). »

Il est difficile de donner aucune raison solide de ce fait remarquable. On pourrait peut-être l'attribuer à la généralisation, trop limitée encore, des connaissances dont nous sommes redevables à la liberté de la presse. En élevant dans les états libres

(1) Essai sur la liberté civile.

un boulevart de jour en jour plus stable contre l'oppression des gouvernants, les lumières du peuple ont eu une influence puissante sur les gouvernements les plus absolus. Elles ont montré aux princes que la plus ferme base de leur grandeur était dans la puissance, la prospérité et l'instruction de leurs sujets, et elles ont ainsi dirigé leur attention sur des objets d'une utilité nationale et durable. Combien est encourageante la perspective qui nous est présentée dans l'histoire future du monde ! quel motif d'émulation pour ceux qui, dans l'intérieur du cabinet, aspirent à venir augmenter par leurs tributs quelque légers qu'ils soient, la masse toujours croissante des lumières et du bonheur des hommes !

Dans cette brillante constellation de savants, d'historiens, d'artistes, de beaux esprits, qui ont jeté tant d'éclat sur l'Italie à l'époque de la renaissance des lettres, on s'étonne de voir si peu de noms qu'on puisse lier immédiatement aux spéculations philosophiques et politiques de notre temps. Penseur profond et original, Machiavel éclipse tous ses contemporains ; ce n'est pas que l'Italie fût privée d'écrivains qui prétendissent au nom de philosophes ; mais, comme ils se bornaient en général à défendre ou à éclaircir quelques-uns des systèmes anciens qu'ils avaient adoptés, ils n'ajoutaient que fort peu d'idées originales aux connaissances acquises, et leurs noms ne sont révélés au monde que par les catalogues des curieux, ou les ouvrages de phi-

lologie dans lesquels on les retrouve de temps à autre. Le zèle du cardinal Bessarion et de Massilius Ficinus pour la restauration de la philosophie platonicienne fut plus remarquable ; et il produisit, pendant un temps, une impression si générale, que les partisans d'Aristote conçurent des craintes sur l'autorité chancelante de leur maître. Si on en croit Launoïus, cette grande révolution était sur le point de s'accomplir, lorsque le cardinal Bellarmin fit sentir à Clément VIII le danger de favoriser un philosophe dont les opinions approchaient, autant que celles de Platon, des vérités révélées dans l'évangile. Nous ne savons pas sur quoi se basait le raisonnement de Bellarmin. Pour ceux qui ne sont pas initiés dans les mystères du conclave, ses conclusions paraîtraient moins logiques encore que celles des vieux païens de Rome qui adressèrent au sénat une pétition pour le prier de faire brûler les ouvrages de Cicéron, sous prétexte que leur lecture disposait l'esprit à embrasser la religion chrétienne.

Pendant cet âge d'or de la littérature italienne, d'intrépides novateurs portèrent des coups plus sûrs aux doctrines d'Aristote. Laurentius Valla, Marius Nizolius et Franciscus Patricius (1) sont connus de

(1) Ses *Discussiones peripateticæ* furent imprimées à Venise, en 1571. Un autre ouvrage de lui, *Nova de universis philosophia*, aussi imprimé à Venise, parut en 1593. Nous ne les avons jamais vus, mais d'après ce qu'en dit de Thou (*Hist.*, l. cxix), il ne paraît pas avoir été aussi célèbre de son temps qu'il le méritait. Brucker

la postérité comme des réformateurs philosophes rebelles à l'autorité du stagirite. Parmi ces écrivains Nizolius est le seul qui paraisse mériter de conserver une place permanente dans les annales de la science moderne. Son ouvrage principal, intitulé *Antibarbarus* (1), n'est pas seulement une invective hardie contre l'ignorance et la barbarie des écoles, mais il contient encore des arguments si positifs contre la doctrine des réalistes reçue alors sur les idées générales, que Leibnitz crut devoir le republier un siècle après en y ajoutant une longue et excellente préface de sa main.

parle de ses *Discussiones philosophicæ* en ces termes : *Opus egregium, doctum, varium, luculentum, sed invidiâ odioque in Aristotelem plenum satis superque* (Hist. phil., t. IV, p. 425). Ce même écrivain, aussi franc que laborieux, avoue tout ce qu'il doit à Patricius dans son résumé de la philosophie péripatéticienne : *In quâ tractatione fatemur egregiam enitere Patricii doctrinam, ingenii elegantiam prorsus admirabilem, et quod primo loco ponendum est, insolitam veteris philosophiæ cognitionem cujus ope nos peripateticæ disciplinæ multoties lucem attulisse historiæ, grati suis locis professi sumus.* (Ibid., p. 426.)

(1) *Antibarbarus, sive de veris principiis et verâ ratione philosophandi contra pseudo-philosophos, Parmæ*, 1553. « Les faux philosophes, dit Fontenelle, étaient tous les scolastiques passés et présents ; et Nizolius s'élève avec la dernière hardiesse contre leurs idées monstrueuses et leur langage barbare. La longue et constante admiration qu'on avait eue pour Aristote, ne prouvait, disait-il, que la multitude des sots et la durée de la sottise. Le mérite de cet écrivain n'est point assez senti par Brucker. » (Voyez *Hist. Phil.*, tome IV, part. 1, p. 91, 92.)

En même temps que Franciscus Patricius, vivait un autre savant italien Albericus Gentilis, dont les écrits sont plus connus en Angleterre et en Allemàgne que dans son propre pays. Son attachement à la croyance réformée, lui ayant fait quitter l'Italie, il se retira à Oxford, où il publia en 1588 un livre, *De jure belli.* Il paraîtrait, d'après ce livre, qu'il professa le droit naturel sous la sanction de l'université. Son nom est déjà complètement oublié, et nous n'en aurions pas parlé s'il n'eût eu le mérite incontestable d'être le précurseur de Grotius dans une branche d'études que, quarante ans après, le fameux traité *De jure belli ac pacis* devait élever au premier rang de l'éducation académique. L'introduction de cette nouvelle science et les efforts de Gentilis, pour balancer l'effet du *Prince* de Machiavel, en le représentant plutôt comme un avis aux gouvernés qu'un manuel des gouvernants, sont déjà une preuve satisfaisante de l'influence croissante de meilleurs principes moraux qu'on n'en attribue en général au secrétaire florentin (1).

(1) Lampredi, dans un ouvrage judicieux et élégant, *Juris publici theoremata*, publié à Pise en 1782, fait valoir fortement les droits de son compatriote Albéricus Gentilis à l'honneur d'être regardé comme le père de la jurisprudence naturelle. *Hic primus jus aliquod belli et esse et tradi posse excogitavit, et belli et pacis regulas explanavit primus, et fortasse in causâ fuit cur Grotius opus suum conscribere aggrederetur; dignus sanè qui præ cæteris memoretur, Italiæ enim, in quâ ortus erat, et undè juris Romani disciplinam hauserat, gloriam auxit, effecitque ut quæ fuerat,*

Le seul italien que nous citerons encore est Campanella, né en 1568, mort en 1639. Ce philosophe est particulièrement connu aujourd'hui par l'originalité de son caractère, et les événements extraordinaires de sa vie. Leibnitz en parle avec la plus haute admiration, et le met sur la même ligne que Bacon. Après avoir parcouru avec attention quelques-uns de ses ouvrages, nous sommes encore à concevoir comment il a pu mériter de tels éloges. Mais comme il est difficile d'attribuer au caprice les éloges d'un homme tel que Leibnitz, nous allons en mettre sous les yeux de nos lecteurs une traduction fidèle qui les mettra en état de juger par eux-mêmes. Nous le faisons avec d'autant plus de plaisir que le passage que nous allons citer, quoi qu'on pense des observations critiques qu'il contient, nous fournit sur le caractère de l'intelligence humaine des remarques dignes en tout point de l'auteur.

« Quelques hommes (1), en se soumettant à des

bonarum artium omnium restitutrix et altrix, eadem esset et prima jurisprudentiæ naturalis magistra.

(1) *Leibnitz opera*, vol. VI, page 303, *édit. Dutens*. Il est probable que dans ce passage Leibnitz fait plutôt allusion au ton de noblesse de Campanella, sur des sujets moraux et politiques, comparé au ton de Hobbes, qu'à aucune supériorité intellectuelle qu'il lui donne sur celui-ci. Aucun philosophe n'a en effet parlé avec plus de respect de la dignité de la nature humaine que Campanella ne l'a fait en diverses circonstances. On en trouve un exemple remarquable dans son éloquente comparaison, entre la main de l'homme et les organes du tact dans les autres animaux. (Voyez *Campanella*,

opérations qui demandent l'attention la plus minutieuse, découvrent un esprit vigoureux, fécond et subtil. Il semblerait qu'aucune entreprise, quelque difficile qu'elle soit, n'est au-dessus d'eux; mais lorsqu'ils viennent à agir sur une plus grande échelle, ils hésitent et se perdent dans leurs propres méditations. Ils se défient de leur jugement et sentent leur infériorité sur la scène où ils se trouvent placés. Leur génie est plutôt fin qu'étendu. On remarque la même différence parmi les auteurs; qu'y a-t-il de plus ingénieux que Descartes dans sa physique, et Hobbes dans sa morale? Et, cependant, si l'on compare l'un avec Bacon, et l'autre avec Campanella, les premiers semblent ramper sur la terre, les autres dans leur essor hardi s'élever jusqu'au ciel par la magnificence de leurs conceptions, de leurs plans et de leurs entreprises, et vouloir atteindre à des objets au-delà du pouvoir de l'homme. Ces premiers

physiologie, chap. xx, article 2.) Nous pouvons nous former par le corollaire suivant une idée suffisante pour notre objet de ses aphorismes politiques qui forment la troisième partie de son traité de morale. *Probitas custodit regem populosque; non autem indocta machiavellistarum astutia.* D'un autre côté les ouvrages de Campanella sont remplis d'immoralités et d'extravagances, bien plus encore que ceux de Hobbes. Dans son idée d'une parfaite république, à laquelle il donne le nom de *civitas solis*, il se distingue également par l'impureté de son imagination, et la pauvreté de son jugement. Il recommande, moyennant certains réglements, la communauté des femmes; et dans tout ce qui regarde la procréation, il ajoute beaucoup de foi aux opinions des astrologues.

sont donc plutôt faits pour donner les éléments de la science, les autres pour établir des conséquences d'une application importante et générale. »

Les annales de France durant cette époque présentent bien peu de matériaux à l'histoire de la philosophié. Nous ne devons pas cependant passer sous silence le nom du chancelier de L'Hôpital. Comme auteur il n'a pas obtenu un rang très-distingué, et il semble avoir attaché peu d'importance à ce qui s'échappait de sa plume à ses momens de loisir. Mais comme magistrat intègre et vertueux, il a obtenu une réputation à laquelle on ne saurait encore rien comparer (1).

Ses sages et indulgents principes sur la liberté religieuse, et la fermeté qu'on lui vit déployer dans des circonstances difficiles et dangereuses, forment un beau contraste avec cette cruelle intolérance qui, quelques années auparavant, avait déshonoré le caractère de l'illustre chancelier d'Angleterre. Le même esprit de philosophie et de vrai catholicisme distingua son ami le président de Thou (2), et forme

(1) « Magistrat au-dessus de tout éloge, et d'après lequel on a jugé tous ceux qui ont osé s'asseoir sur ce même tribunal, sans avoir son courage ni ses lumières. » (Hénault, *Abrégé chronologique.*)

(2) On ne peut s'empêcher d'admirer, dit le docteur Jortin, la manière décente avec laquelle l'illustre de Thou a parlé de Calvin : *Acri vir ac vehementi ingenio, et admirabili facundiâ præditus : tum inter protestantes magni nominis theologus.* (Vie d'Erasme,

un des plus grands charmes de l'admirable préface de son histoire. En traçant les progrès de l'esprit humain pendant le cours du seizième siècle, ces exemples rares et touchants du triomphe de la raison sur la superstition et la bigoterie ne sont pas moins dignes d'attention que ne le serait dans une histoire des arts, la force du génie du moine Bacon, qui avait entrevu l'invention de la poudre à canon.

A la même époque, Bodin, avocat français distingué, né en 1530, mort en 1596, paraît avoir été un des premiers qui aient réuni un esprit philosophique à une vaste connaissance de la jurisprudence et de l'histoire. Ses connaissances sont souvent mal digérées, et ses conséquences hasardées et fausses. On doit cependant à la justice de reconnaître que dans ses vues sur la philosophie des lois, il a beaucoup approché de quelques-unes des idées premières de Bacon (1), tandis que dans ses combinaisons des faits historiques, il est plus d'une fois tombé dans une série d'idées qui ont une grande ressemblance (2) avec celles de Montesquieu. On trouve un exemple si

page 555.) Le même écrivain a remarqué la décence et la modération avec laquelle de Thou parle de Luther. (*Ibid.*, p. 113.)

(1) *Voyez* en particulier la préface de son livre intitulé : *Methodus ad facilem historiarum cognitionem.*

(2) *Voyez* l'ouvrage de la République, *passim*. Dans ce traité il y a deux chapitres fort curieux, par rapport au temps où ils ont été écrits ; le second et le troisième chapitre du sixième livre. Le premier est intitulé *des finances ;* le second, *le moyen d'empêcher que les monnaies soient altérées de prix ou falsifiées.* Les raison-

frappant de cette ressemblance dans son chapitre de l'effet des climats sur la morale, et sur l'attention que le législateur doit donner à cette circonstance, que souvent elle a fait, quoiqu'à tort sans doute, accuser de plagiat l'auteur de l'Esprit des lois (1).

Bodin a encore avec Montesquieu une ressemblance plus digne de louanges; c'est que tous les deux attachent la même importance à la liberté religieuse qu'à la liberté civile. S'il est honorable d'avoir possédé dans le seizième siècle quelque chose de l'esprit philosophique du dix-huitième, combien ne l'est-il pas davantage d'avoir, au milieu des controverses théologiques de son siècle, possédé cet esprit de charité qu'une longue et dure expérience des effets funestes de la persécution n'a pu encore enseigner qu'imparfaitement aux nations les plus éclairées de l'Europe?

nements de l'auteur sur différents points pourront exciter le sourire de ceux qui ont étudié l'ouvrage de Smith, *Sur les causes de la richesse des nations;* mais il est déjà fort honorable pour un homme de loi du seizième siècle d'avoir examiné philosophiquement de telles questions, et d'avoir conçu une idée aussi juste que Bodin semble l'avoir fait du but et de l'importance de la science moderne de l'économie politique. De Thou parle avec beaucoup d'éloges des dissertations de Bodin *de re monetaria* que nous n'avons jamais vues. Le même historien s'exprime ainsi au sujet du traité de la République : *Opus in quo ut omni scientiarum genere non tincti sed imbuti ingenii fidem fecit, sic nonnullis, qui rectè judicant, non omninò ab ostentationis innato genti vitio vacuum se probavit.* (Hist., lib. CXVII, page 9.)

(1) *Voyez* note D, à la fin du volume.

Pour donner un exemple des vues libérales et modérées de ce publiciste philosophe, nous citerons deux courts passages de son traité de la République qui nous semblent tout-à-fait curieux, quand on les oppose à l'esprit général du siècle où ils ont été écrits. Le premier se rapporte à la liberté de conscience dont il fut l'intrépide défenseur, non-seulement dans ses ouvrages, mais aux états-généraux de Blois dont il était membre, en 1576. « Plus un prince est grand et puissant, dit Bodin, plus il doit être juste et droit, mesmement envers ses sujets auxquels par obligation il doit la justice. La seigneurie de Basle ayant changé de religion, ne voulut pas soudain chasser les religieux des abbayes et monastères, ains seulement ordonna qu'en mourant ils mourroyent pour eux et pour leurs successeurs: de sorte qu'il se trouva un chartreux qui fut longuement tout seul en son couvent, et ne fut oncques forcé de changer ni de lieu ni d'habit, ni de religion, et quasi tous les autres volontairement s'en allèrent. Ceste même ordonnance fut publiée à Coire à la diète des Grisons tenue au mois de novembre M. D. LVIII, où il fut arresté que les ministres de la religion réformée seroyent entretenus des biens provenans des bénéfices, demeurans les religieux en leurs couvents, pour être supprimés par mort, comme j'ay appris des lettres de l'ambassadeur de France, qui lors étoit à Coire. En quoy faisant, les uns et les autres estoyent contents (1). »

(1) Liv. IV, chap. III. Le livre d'où cette citation est tirée fut

Le but du chapitre dont nous avons extrait ce passage est de montrer *que les changements des républiques et des lois ne se devaient faire tout-à-coup*. On peut se faire une idée des raisonnements de l'auteur par le passage qui le termine. « Il faut donc au gouvernement d'un état bien ordonné suivre ce grand Dieu de nature, qui procède en toutes choses lentement et petit à petit : faisant croistre d'une semence menue un arbre en grandeur et grosseur admirable, et toutes fois sensiblement, et conjoignant toujours les extrémités par moyens, mettant le printemps entre l'hiver et l'esté, et l'automme entre l'esté et l'hiver : usant de même sagesse en toutes choses (1). » Malgré ces

écrit seulement vingt-trois ans après le meurtre de Servet à Genève ; meurtre qui laisse une tache si profonde sur la mémoire non-seulement de Calvin, mais du doux et charitable Melanchthon. L'épître de ce dernier à Bullinger, dans laquelle il applaudit à la conduite des juges qui condamnèrent aux flammes cet incorrigible hérétique, nous montre évidemment combien les pères de la réformation étaient loin de ces principes de tolérance chrétienne et philosophique, que leurs nobles efforts ont rendus presque généraux.

(1) *Ibid.* La substance de ces réflexions a été resserrée par Bacon dans les aphorismes suivants, dont la ressemblance est vraiment frappante dans la traduction latine des deux auteurs.

Deum igitur præpotentem naturæ parentem imitemur, qui omnia paulatim : namque semina perquam exigua in arbores excelsas excrescere jubet, idque tam occultè ut nemo sentiat? (Bodinus.)

Novator maximus tempus; quidni igitur tempus imitemur? (Bacon.)

Quis novator tempus imitatur, quod novationes ità insinuat ut sensus fallant? (Bacon.)

sages maximes, il faut avouer que Bodin s'est abandonné à des idées qui feraient regarder comme insensé l'auteur qui se les permettrait aujourd'hui. Une des plus extraordinaires est son argument tendant à prouver que, dans un état bien constitué, les pères devraient avoir droit de vie et de mort sur leurs enfants. Ce paradoxe forme un étrange contraste avec le ton d'humanité qui caractérise en général ses opinions. Dans un ouvrage savant et curieux de lui, intitulé *Démonomanie* (1), il nous a laissé une preuve

Le *Traité de la République*, le plus important des ouvrages de Bodin, fut imprimé pour la première fois, en 1576, et eut sept éditions en moins de trois ans. L'auteur en fit lui-même une traduction latine, pour la commodité particulière, dit-on, des étudiants d'Angleterre qui en faisaient tant de cas qu'on le professait à l'université de Cambridge en 1580. Bodin visita Londres, en 1579, à la suite du duc d'Alençon. Cette circonstance ne contribua pas peu sans doute à recommander son ouvrage à l'attention des savants anglais. Sitôt après sa publication, en 1606, le *Traité de la République* fut traduit en anglais par Richard Knolles, qui en collationna les exemplaires français et latins avec tant de soin et de jugement, que la version est à certains égards supérieure aux deux originaux.

(1) *De la démonomanie des sorciers*, par J. Bodin, Angevin, à Paris, 1580. Cet ouvrage qui offre une triste opposition au talent déployé dans *la République*, fut dédié par l'auteur au président de Thou; et ce qu'il y a de curieux, c'est que cet ouvrage exposa Bodin lui-même à l'accusation de magie. On peut consulter là-dessus de Thou. (L. CXVII, IX.) Ce ne fut pas non plus un titre de recommandation auprès des catholiques, car il fut formellement condamné et défendu par l'inquisition de Rome. Les réflexions du jésuite Martin del Rio à ce sujet méritent d'être connues : « *Adeo*, dit-il,

durable de sa croyance aux sorciers, et de l'horreur profonde avec laquelle il regardait le scepticisme sur cette matière. La bizarrerie de ses opinions religieuses était telle aussi que Grotius dans sa franchise le soupçonnait d'un penchant au judaïsme (1).

Quand on contemple le caractère des hommes éminents qui ont paru à cette époque, on est étonné de cette combinaison étrange des plus hauts talents intellectuels unis dans le même esprit aux égarements les plus déplorables de la raison, et souvent même aux superstitions les plus ridicules. Bodin n'est pas le seul qui nous fournisse un exemple de cette inégalité apparente. On peut étendre cette remarque plus ou moins aux personnages célèbres déjà cités. Mélanchthon, ainsi qu'il paraît d'après ses lettres, interprétait les songes et prédisait les naissances, et Luther non-seulement sanctionna de son autorité les fables absurdes sur le commerce charnel entre Satan et la race humaine, mais semble sérieusement croire avoir vu Satan face à face, et avoir discuté avec lui sur la théologie (2). L'étude de sciences plus austères ne fut pas toujours un préservatif contre ces illusions

lubricum et periculosum de his disserere, nisi Deum semper, et catholicam fidem, ecclesiæque romanæ censuram tanquam cynosuram sequaris. » (*Disquisitionum magicarum lib. sex, auctore Martino del Rio, societatis Jesu, presbytero. Venet.*, 1640, page 8.)

(1) *Epist. ad Cordesium* (citée par Bayle), Jortin, Vie d'Erasme, page 156.

(2) *Voyez* note E, à la fin du volume.

de l'imagination. L'ingénieux Kepler était astrologue et visionnaire, et son ami Ticho-Brahé (1), le prince des astronomes, avait à son service un idiot, dont il croyait les prédictions comme si c'eût été des révélations célestes. Durant la longue nuit de la barbarie gothique, le monde intellectuel était devenu comme la terre primitive, informe et vide. La lumière avait déjà apparu de loin, mais le temps n'était pas venu de la séparer entièrement des ténèbres (2).

Au milieu des désordres politiques et moraux de cet âge malheureux, on aime à entrevoir l'aurore d'une époque plus brillante dans les écrits de quel-

(1) *Voyez* Vie de Ticho-Brahé, par Gassendi.

(2) Nous avons parlé de Bodin plus longuement que ne semblait le mériter son importance littéraire. Mais la vérité est que nous ne connaissons aucun écrivain politique du même temps, qui, par son érudition étendue et variée, ait plus contribué que lui à faciliter et à guider les recherches de ses successeurs, ou qu'on ait copié plus souvent sans le citer. Depuis peu ses ouvrages ont été fort négligés; de là viennent les grossières erreurs où l'on tombe sur la tendance de ses principes. Les uns se le figurent comme un enthousiaste des formes républicaines, probablement à cause du titre qu'il a donné à son livre; tandis qu'en effet c'est un zélé partisan de la monarchie. Quoique ennemi de la tyrannie, il a porté ses principes monarchiques à un excès condamnable. (*Voyez* en particulier les chapitres IV et VI de son livre.) D'autre part, Grouvelle, écrivain assez distingué, classe Bodin avec Aristote, comme le défenseur de l'esclavage domestique. Les raisonnements de ces deux écrivains, dit-il, ont été réfutés par Montesquieu. (*De l'autorité de Montesquieu dans la révolution présente,* Paris, 1789.) Quiconque aura la curiosité de comparer Bodin à Montesquieu, verra que sur ce point

ques individus (1). Au nom de Bodin on peut ajouter celui de son compatriote et prédécesseur Budée (2); mais de tous les écrivains du seizième siècle, Louis Vivès semble avoir entrevu le plus clairement la carrière nouvelle qu'allait parcourir l'esprit humain. Le passage suivant, tiré d'un de ses ouvrages, n'au-

ils étaient parfaitement du même avis, et que bien loin de réfuter Bodin, Montesquieu lui a emprunté plus d'un argument.

Le mérite de Bodin a été, dès son principe, justement apprécié par Bayle, qui regarde cet auteur comme un des hommes les plus éclairés de France, au seizième siècle. « Si nous voulons, dit Bayle, disputer à Jean Bodin la qualité d'écrivain exact et judicieux, laissons-lui un grand génie, un vaste savoir, une mémoire et une lecture prodigieuses. »

(1) *Voyez* en particulier la méthode d'étudier l'histoire, ch. VII, intitulée *Confutatio eorum qui quatuor monarchias aureaque secula statuerunt.* Dans ce chapitre, après avoir parlé des inventions et découvertes les plus importantes des modernes, il termine en parlant de l'invention de l'imprimerie qu'il semble avoir estimée à sa juste valeur. *Una typographia cum omnibus veterum inventis certare facilè potest. Itaque non minùs peccant, qui à veteribus aiunt omnia comprehensa, quàm qui illos de veteri multarum artium possessione deturbant. Habet natura scientiarum thesauros innumerabiles, qui nullis ætatibus exhauriri possunt.* Dans le même chapitre Bodin s'exprime ainsi : *Ætas illa quam auream vocant, si ad nostram conferatur, ferrea videri possit.*

(2) Les œuvres de Budée ont été imprimées à Bâle, 4 vol. in-fol., 1557. Aucun écrivain ne fut plus estimé que lui au siècle où il a vécu. *Quo viro,* dit Louis Vivès, *Gallia acutiore ingenio, acriore judicio, exactiore diligentiâ, majore eruditione, nullum unquam produxit; hac verò ætate nec Italia quidem.* D'autres écrivains contemporains lui prodiguent les mêmes éloges.

rait point déparé le *novum Organum*. « La comparaison, faite par plusieurs de la supériorité des modernes sur les anciens, avec l'élévation d'un nain sur le dos d'un géant, est tout à-la-fois fausse et puérile. Les anciens n'étaient pas plus des géants que nous ne sommes des nains. Nous sommes tous des hommes de la même espèce. Seulement nous devenons plus grand qu'eux en ajoutant leur taille à la nôtre, pourvu toujours que nous ne leur cédions pas en étude, attention, vigilance, et amour de la vérité; car si ces qualités nous manquent, bien loin de pouvoir monter sur les épaules d'un géant, nous perdons les avantages de notre propre stature en restant prosternés à terre (1). »

Nous passerons sous silence les noms de quelques logiciens français qui fleurirent à cette époque, parce que, quelque célèbres qu'ils aient été parmi leurs

(1) *Vives de caus. corrupt. artium*, lib. I. De semblables idées se rencontrent dans les ouvrages de Roger Bacon : *Quantò juniores tantò perspicaciores, quia juniores posteriores successione temporum ingrediuntur labores priorum.* (Opus majus, édit. Jebb., page 9.) Les écrivains de l'antiquité avaient entrevu ces idées : *Veniet tempus quo ista quæ latent nunc in lucem dies extrahet, et longioris ævi diligentia. Veniet tempus quo posteri nostri tam aperta nos ignorasse mirabuntur.* (Seneca, quæst. Nat., lib. VII, cap. XXV.) Ce langage coïncide exactement avec celui du chancelier Bacon; mais il était réservé à ce dernier d'éclaircir la liaison entre le progrès des connaissances humaines et le bonheur des hommes; ou, pour emprunter son langage, entre les progrès des connaissances et l'accroissement du pouvoir de l'homme sur les destinées de ses semblables. (*Voyez* Nov. org., l. I, CXXIX. L.)

contemporains, ils ne semblent pas former un anneau nécessaire dans la grande chaîne de l'histoire de la science. L'esprit d'audace et de persévérance avec lequel Ramus osa contester l'autorité d'Aristote dans l'université de Paris, et les persécutions que lui attira cette hérésie philosophique, le distinguent honorablement du reste de ses confrères. C'était certainement un homme éloquent et ingénieux; il sut présenter avec beaucoup d'adresse les points les plus attaquables de la logique d'Aristote, sans rien montrer cependant de la profonde sagacité qui mit ensuite Bacon, Descartes et Locke en état de déraciner ce système. Son style abondant et assez éloquent recommanda ses innovations à l'attention de ceux que dégoûtait la barbarie des écoles (1). Sa partialité déclarée pour la foi réformée, dont il fut un des martyrs dans le massacre de Paris, procura à ses opinions beaucoup de prosélytes dans les parties protestantes de l'Europe. En Angleterre, dans un âge bien plus éclairé,

(1) Un savant anglais, qui n'était nullement disposé à estimer la logique de Ramus au-delà de ce qu'elle vaut, a donné les éloges les plus flatteurs aux talents de l'auteur. *Pulsâ tandem barbarie, Petrus Ramus, politioris litteraturæ vir, ausus est Aristotelem acriùs ubique et liberiùs incessere, universamque peripateticam philosophiam exagitare. Ejus dialectica exiguo tempore fuit apud plurimos summo in pretio, maximè eloquentiæ studiosos, idque odio scholasticorum quorum dictio et stylus ingrata fuerant auribus ciceronianis.* (Logicæ artis Compendium, auctore R. Sanderson, episc. Lincoln, p. 250, 251, edit. decima. Oxon.) La première édition fut imprimée en 1618.

sa logique eut l'honneur d'être exposée et réduite en corps de système par l'auteur du Paradis perdu ; et dans quelques-unes des universités de la Grande-Bretagne où elle fut introduite de bonne heure, elle fut étudiée jusqu'à ce que la logique de Locke vînt la remplacer.

On a dit justement de Ramus que, quoiqu'il eût assez de génie pour ébranler l'édifice d'Aristote, il n'eut pas le talent d'en substituer un autre plus solide à la place ; mais on ne doit pas perdre de vue que cet éloge, quelque faible qu'il paraisse aujourd'hui, contient un grand éloge de ses talents comme réformateur philosophe. Avant que la raison humaine pût faire un pas en avant, il fallait qu'elle secouât le poids des chaînes qui l'étouffaient (1).

(1) Le docteur Barrow, dans une de ses leçons de mathématiques, parle de Ramus avec beaucoup trop de mépris : *Homo, ne quid graviùs dicam, argutulus et dicaculus. — Sanè vix indignationi meæ tempero, quin illum accipiam pro suo merito, regeramque validiùs in ejus caput, quæ contra veteres jactat convicia.* Si Barrow s'était borné à la censure des faibles et arrogantes attaques faites par Ramus contre Euclide (sur sa définition de la proportion en particulier), ce n'était que ce que Ramus méritait ; mais il est évident qu'il prétendait l'étendre aux attaques puissantes de ce réformateur contre la logique d'Aristote. Beaucoup de ses arguments pourraient être lus avec fruit, même aujourd'hui ; nous en choisissons un passage que nous recommandons fortement à l'attention des logiciens, qui dernièrement se sont élevés pour défendre Aristote dans ses démonstrations *abécédaires* des règles du syllogisme : *In Aristotelis arte, unius præcepti unicum exemplum est, ac sæpissimè nullum ; sed unico et singulari exemplo non potest*

Condorcet remarque avec beaucoup de vérité, qu'à l'époque dont nous parlons la science de l'économie politique n'existait pas. « Les princes, dit-il, ne calculaient pas le nombre des hommes, mais des soldats que contenait l'état. La finance n'était que l'art de piller les peuples sans les pousser à un désespoir qui pourrait amener une révolte; et les gouvernements ne s'occupaient du commerce que pour le charger d'impôts, restreindre ses priviléges, ou en disputer le monopole. »

Les désordres intérieurs qui agitaient alors toute la chrétienté, étaient moins favorables encore à la naissance de cette science, considérée comme branche des études spéculatives. Partout les controverses religieuses divisaient les opinions de la multitude. Les discussions sur la liberté de conscience, et les

artifex effici: pluribus opus est et dissimilibus. Et quidem, ut Aristotelis exempla tantummodo non falsa sint, qualia tamen sunt? Omne B est A: omne C est B. Ergo omne C est A. Exemplum Aristotelis est puero à grammaticis et oratoribus venienti, et istam mutorum mathematicorum linguam ignoranti, novum et durum; et in totis analyticis, istâ, non Atticâ, non Ionicâ, non Doricâ, non Æolicâ, non communi, sed geometricâ linguâ usus est Aristoteles, odiosâ pueris, ignotâ populo, à sensu communi remotâ, à rhetoricæ usu et ab humanitatis usu alienissimâ. (P. Rami pro philosophicâ parisiensis academiæ disciplinâ oratio, 1550.) Si on trouve ce morceau trop déclamatoire, on peut consulter le quatrième chapitre (*De conversionibus*) du septième livre de la *Dialectique* de Ramus; il y répète la même accusation avec une force d'arguments irrésistible.

prétentions respectives des souverains et des peuples, en menaçant de dissoudre la société entière, présentaient aux esprits inquiets et ambitieux la perspective la plus séduisante. Au milieu de la lutte de telles discussions il n'était guère probable que les hommes, même les plus bienveillants, trouvassent un grand charme à des recherches solitaires et silencieuses sur l'amélioration lente et graduelle de l'ordre social. Aussi les spéculations politiques de cette époque tournent-elles presque entièrement sur la comparaison des avantages et des désavantages des différentes formes de gouvernements, ou sur les questions encore plus alarmantes, concernant les limites de l'obéissance et le droit de résistance.

Quoique défiguré de temps à autre par le caractère irascible de son auteur, et par une prédilection, pardonnable dans un savant enthousiaste des écoles de la Grèce et de Rome, pour des formes qui ne peuvent convenir dans les circonstances de l'Europe moderne, le Dialogue de l'illustre écossais Buchanan *de jure regni apud Scotos*, offre dans son ensemble une ressemblance plus intime avec la philosophie politique du dix-huitième siècle qu'aucun des ouvrages connus avant. Il y réfute d'avance les paradoxes de morale dont Hobbes fit ensuite la base de sa théorie servile de gouvernement, et il se sert d'un argument puissant pour détruire cette doctrine d'utilité dont on a tant parlé de notre temps. Les réflexions politiques que le même écrivain emploie dans son

Histoire d'Écosse, indiquent un esprit digne d'un meilleur âge. Telles sont ses observations en terminant le récit des cruautés employées contre les meurtriers de Jacques I[er]; on croirait entendre en les lisant la voix d'un Beccaria ou d'un Montesquieu (1). « C'est ainsi, dit l'historien, que la mort cruelle de Jacques fut vengée d'une manière plus cruelle encore. Des punitions si contraires à l'humanité détournent moins la multitude de commettre des crimes qu'elles ne lui donnent de force pour agir et souffrir. Cette sévérité a moins d'effet pour épouvanter les criminels que pour diminuer la terreur des peines par l'habitude de les contempler. Si surtout le condamné sait supporter fièrement la douleur, cette fermeté lui donne aux yeux du vulgaire les honneurs de l'héroïsme. »

Après la publication de ce grand ouvrage, le nom de l'Écosse, distingué de si bonne heure en Europe par la science et le génie impétueux (2) de ses enfants, disparaît pendant plus d'un siècle et demi de l'histoire des lettres. Mais nous quitterons ce sujet,

(1) *Hoc maximè pacto mors Jacobi quidem illa, sed certè ultra humanitatis modum crudeliter vindicata est. Hujus enim generis supplicia vulgi animos non tam à sævitiâ metu vocant, quàm ad quidvis agendum, et patiendum efferant: nec acerbitate tam pravos deterrent, quàm assuetudine spectandi terrorem pœnarum imminuunt: præsertim si facinorosorum animi adversùs vim doloris induruerint. Apud vulgus enim imperitum confidentia pertinax constantis fiduciæ plerumque laudem accipit.*

(2) *Prefervidum Scotorum ingenium.*

si fertile en souvenirs pénibles et humiliants, pour jeter les yeux vers cet astre brillant qui, dans une partie plus fortunée de la Grande-Bretagne, commençait à poindre sur le monde philosophique (1).

(1) Il est assez bien prouvé qu'à la fin du seizième siècle, les Écossais n'avançaient pas moins rapidement que leurs voisins en toute espèce de science. Les ouvrages de littérature qui leur restent dans les langues latine et vulgaire l'attestent assez. On en voit aussi un témoignage éclatant dans le dialogue déjà cité, dont l'auteur avait passé la plus grande partie de sa vie parmi les sociétés les plus polies du continent. *Quoties oculos ad nostri temporis munditias et elegantiam refero, antiquitas illa sancta et sobria, sed horrida tamen, et nondum satis expolita, fuisse videtur.* (De Jure regni apud Scotos.) On serait tenté de croire, d'après ce passage, qu'il croyait le goût de ses compatriotes arrivé au *nec plus ultra* du raffinement social.

Aurea nunc, olim silvestribus horrida dumis.

CHAPITRE SECOND.

DEPUIS LA PUBLICATION DES OUVRAGES PHILOSOPHIQUES DE BACON JUSQU'A CELLE DE L'ESSAI SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN.

SECTION I.

Progrès de la Philosophie en Angleterre durant cette époque.

BACON (1).

L'ÉTAT des sciences à la fin du seizième siècle présentait un champ d'observation bien fait pour attirer la curiosité et éveiller le génie de Bacon. Fils d'un des ministres d'Élisabeth, sa position dans la vie favorisa surtout ses avantages personnels, en lui ouvrant partout où il se présentait, un accès facile dans les sociétés les plus éclairées de l'Europe. Il n'avait encore que dix-sept ans lorsque son père lui fit quitter Cambridge pour Paris, où sans doute le spectacle nouveau de la scène littéraire contribua beaucoup à

(1) Né en 1561, mort en 1626.

entretenir la libéralité et l'indépendance naturelle de son esprit. Sir J. Reynolds a dit fort élégamment dans un de ses discours académiques (1), « que les sanctuaires consacrés aux sciences sont comme entourés d'une atmosphère flottante de connaissances, qui, comme les particules de l'air, se décompose, s'analyse et se transforme selon les constitutions différentes des êtres qui la respirent. » Il eût pu ajouter encore que c'est une atmosphère d'autant plus salutaire qu'on a été plus habitué à y vivre. La remarque de ce peintre philosophe s'étend à des sciences plus élevées encore que celles qu'il décrivait, et nous fait voir en passant l'avantage de l'application d'une telle idée à l'éducation de sa jeunesse.

Le mérite de Bacon, comme créateur de la philosophie expérimentale, est si universellement reconnu, qu'il serait entièrement superflu d'en rien dire ici. La lumière qu'il a versée sur les diverses branches de la philosophie de l'esprit humain, n'a point attiré la même attention, et cependant l'ensemble et le but de toutes ses réflexions montrent que son esprit était plus fortement et plus heureusement disposé pour cette étude que pour celle du monde matériel. Ce n'est point, comme quelques-uns semblent l'avoir pensé, parce que sa pénétration avait prévu la possibilité de quelques découvertes faites depuis dans

(2) Discours prononcé à l'ouverture de l'Académie royale, 21 janvier 1760.

les sciences physiques, que ses écrits eurent une influence si prodigieuse sur les progrès de cette science. Ses connaissances physiques étaient bien inférieures par leur étendue et leur justesse à celles de beaucoup de ses prédécesseurs; mais il les surpassait tous par sa connaissance profonde des lois, des ressources et des limites de l'entendement humain. La confiance avec laquelle il espérait tant de l'avenir était fondée sur des idées vastes de la capacité, inconnue encore, de l'esprit humain, et sur la conviction intime où il était, que par le moyen des règles de la logique on pouvait fortifier et guider les facultés, organes et instruments nécessaires à la recherche de la vérité. « De telles règles, dit ce philosophe, équivalent en pouvoir à l'esprit même de l'homme, et lui cèdent à peine en activité. Si à l'aide de la main seule on veut tracer une ligne ou décrire un cercle, il y aura une grande différence selon qu'on y est plus ou moins habitué; mais quelle différence y a-t-il si on se sert d'une règle ou d'un compas? »

Ce n'est pas seulement comme logicien que Bacon mérite nos éloges. Il serait difficile de trouver avant Locke un écrivain dont les ouvrages soient enrichis d'un aussi grand nombre d'observations justes sur les phénomènes intellectuels. Les plus précieux se rapportent aux lois de la mémoire et de l'imagination; il semble surtout avoir étudié cette dernière avec une attention toute particulière. Dans un para-

graphe fort beau, quoique très-court, sur la *Poésie* (acception qui peut embrasser toutes les diverses créations de l'imagination), il a épuisé tout ce que la philosophie et le bon sens ont pu offrir jusqu'ici sur ce qui, depuis, a été appelé le beau idéal, sujet qui a donné lieu aux critiques français de nous donner leurs raffinements si recherchés, et aux métaphysiciens exaltés et obscurs de l'école allemande de nous prodiguer leurs systèmes extravagants et mystiques (1). En considérant l'imagination comme liée avec le système nerveux et plus particulièrement surtout avec cette espèce de sympathie à laquelle les médecins ont donné le nom d'imitation, il a fait en-

(1) *Cùm mundus sensibilis sit animâ rationali dignitate inferior, videtur* POESIS *hæc humanæ naturæ largiri quæ historia denegat, atque animo umbris rerum utcumque satisfacere, cùm solida haberi non possint. Si quis enim rem acutiùs introspiciat, firmum ex* POESI *sumitur argumentum, magnitudinem rerum magis illustrem, ordinem magis perfectum, et varietatem magis pulchram, animæ humanæ complacere, quàm in naturâ ipsâ, post lapsum, reperiri ullo modo possit. Quapropter, cùm res gestæ et eventus, qui veræ historiæ subjiciuntur, non sint ejus amplitudinis, in quâ anima humana sibi satisfaciat, præsto est* POESIS, *quæ facta magis heroica confingat. Cùm historia vera successus rerum, minimè pro meritis virtutum et scelerum narret, corrigit eam* POESIS, *et exitus, et fortunas, secundum merita, et ex lege Nemeseos, exhibet. Cùm historia vera obvia rerum satietate et similitudine, animæ humanæ fastidio sit, reficit eam* POESIS, *inexpectata, et varia, et vicissitudinum plena canens. Adeo ut* POESIS *ista non solùm, ad delectationem, sed ad animi magnitudinem, et ad mores conferat.* (De Aug. Scient., l. II, cap. XIII.)

trevoir des découvertes importantes qu'aucun de ses successeurs n'a développées, et a en même temps laissé un exemple de précaution scrupuleuse dans ses recherches, digne d'être imité par tous ceux qui après lui chercheront à observer les lois qui règlent l'union entre l'esprit et le corps (1). Ses éclaircissements sur les différentes classes de préjugés inhérents à la nature humaine, sont pour leur utilité pra-

(1) Bacon donne à cette branche de la philosophie de l'esprit, le titre de *Doctrina de fœdere sive de communi vinculo animæ et corporis*. (De Augm. Scient., l. IV, c. I.) Dans cet article il mentionne, parmi plusieurs autres *desiderata*, une recherche qu'il recommande aux médecins, concernant l'influence de l'imagination sur le corps. Ses expressions sont remarquables, surtout la fin où il remarque l'effet produit par la fixité et la concentration d'attention qui donnent, à un objet purement idéal, toute la force d'une réalité. « *Ad aliud quippiam quod huc pertinet parcè admodum, nec pro rei subtilitate vel utilitate inquisitum est; quatenus scilicet ipsa imaginatio animæ vel cogitatio perquam fixa et veluti in fidem quamdam excitata, valeat ad immutandum corpus imaginantis*. (Ibid.) Il propose aussi comme un problème intéressant, de déterminer jusqu'à quel point il est possible de fortifier et d'exalter l'imagination, et quels sont les meilleurs moyens d'y arriver. Cette classe de faits se rapporte évidemment à ceux sur lesquels depuis peu les prétentions de Mesmer et de Perkins ont appelé l'attention des philosophes. *Atque huic conjuncta est disquisitio, quomodo imaginatio intendi et fortificari possit? Quippe si imaginatio fortis tantarum sit virium, operæ pretium fuerit nosse quibus modis eam exaltari, et seipsam majorem fieri detur? Atque hic, obliquè nec minùs periculosè se insinuat palliatio quædam et defensio maximæ partis* MAGIÆ CEREMONIALIS. (De Augm. scient., lib. IV, cap. III.)

tique au moins égaux à tout ce qu'on trouve sur le même sujet, dans Locke, qui cependant, sans qu'on sache s'en expliquer la cause, revient à différentes fois sur cet important sujet, sans mentionner jamais le nom de son illustre prédécesseur. La principale amélioration faite par Locke dans le développement de cette théorie est d'avoir appliqué la théorie des associations de Hobbes à l'explication de l'origine primitive de ces préjugés.

Toutes les fois que dans le cours de ses observations Bacon rencontre un sujet qui se trouve lié à la philosophie de l'esprit humain proprement dite, on est étonné de l'exactitude de ses idées sur le but véritable de cette science. Il est évident qu'il avait réfléchi long-temps et avec succès sur les progrès de son entendement, et avait étudié avec une sagacité rare le caractère intellectuel des autres hommes. Il nous a donné sur ces deux sujets de nombreux et intéressants résultats de ses réflexions et observations, et en général il les a émis sans les rapporter en rien à aucune théorie physiologique sur leur cause, ou à aucune explication analogue sur les caprices du langage métaphorique. Si dans quelques occasions il adopte l'existence des esprits animaux, comme un moyen de communication entre l'ame et le corps, il faut se rappeler que c'était alors la croyance universelle des savants, et que bien longtemps après, Locke n'y a pas ajouté moins de foi; il faut remarquer aussi à l'honneur de ces deux au-

teurs, que toutes les fois qu'ils mentionnent ce fait, ils le font de manière à ce que le lecteur puisse le détacher aisément de la théorie. Quant aux questions scolastiques sur la nature et l'essence de l'esprit, sur son étendue ou non étendue, sur la relation qu'il peut avoir à l'espace ou au temps, sur l'importance de savoir s'il existe, comme d'autres l'ont prétendu, partout en général, mais nulle part en particulier, Bacon les a toujours passées sous le silence le plus dédaigneux, et n'a pas moins contribué probablement à les discréditer par cette déclaration indirecte de son opinion que s'il eût descendu jusqu'à l'emploi ingrat d'exposer leurs absurdités (1).

Cependant tandis que Bacon évite si soigneuse-

(1) Malgré l'extravagance de son système philosophique, Spinosa est un de ceux qui semblent le mieux avoir compris la justesse, l'originalité et l'importance de la méthode indiquée dans le *Novum organum* pour l'étude de l'esprit humain. *Ad hæc intelligenda, non est opus* NATURAM MENTIS *cognoscere, sed sufficit mentis sive* PERCEPTIONUM *historiolam concinnare, modo illo quo Verulamius docet.* (Spin., epist. 42.)

Pour comprendre tout le mérite de cette remarque, il faut savoir que, suivant la langue cartésienne, adoptée ici par Spinosa, le mot *perception* est un terme général qui s'applique également à toutes les opérations intellectuelles. Les mots de Descartes sont : *Omnes modi cogitandi, quos in nobis experimur, ad duos generales referri possunt, quorum unus est,* PERCEPTIO, *sive operatio intellectûs : alius verò,* VOLITIO, *sive operatio voluntatis.* NAM SENTIRE, IMAGINARI, ET PURE INTELLIGERE, SUNT TANTUM DIVERSI MODI PERCIPIENDI; *ut et cupere, aversari, affirmare, negare, dubitare, sunt diversi modi volendi.* (Princ. philos., p. 1, §. 32.)

ment ces inutiles discussions sur la nature de l'esprit, il exprime formellement sa conviction que les facultés de l'homme diffèrent, non-seulement en degré, mais en espèce, de l'instinct des brutes. « Je n'approuve pas, dit-il, cette méthode confuse et indistincte avec laquelle les philosophes s'accoutument à traiter de la pneumatologie, comme si l'ame humaine n'était au-dessus de celle des brutes que de la même manière que le soleil est au-dessus des planètes, ou l'or au-dessus des autres métaux. »

Parmi les différentes questions que Bacon propose à la considération des logiciens futurs, il n'a point oublié la question concernant l'influence réciproque de la pensée et du langage l'un sur l'autre ; ce problème est peut-être le plus intéressant de ceux que la logique présente. « Les hommes, dit-il, pensent que leur raison gouverne leurs paroles ; mais il arrive souvent que les paroles ont assez de pouvoir pour réagir sur la raison. » Cet aphorisme peut être regardé comme le texte de la partie la plus intéressante de l'Essai de Locke, celle qui traite de l'imperfection et de l'abus des mots ; mais ce n'est que depuis vingt ans qu'on en a vu la profondeur et l'importance dans toute leur étendue, nous voulons parler de l'époque où parurent les excellents mémoires de M. Prévost et de M. De Gérando sur les signes considérés dans leurs rapports avec les opérations intellectuelles. L'idée conçue d'avance par Bacon sur cette branche de la logique moderne qui traite de la grammaire universelle,

ne fait pas moins d'honneur à son génie. « La grammaire, dit-il, est de deux espèces, l'une littéraire, et l'autre philosophique. La première a pour objet de donner les règles de construction d'une langue particulière, de manière à en faciliter l'acquisition à un étranger, ou à le mettre en état de la parler avec correction et pureté. L'autre dirige l'attention non pas sur l'analogie que les mots ont entre eux, mais sur l'analogie qu'ils ont avec les choses, ou, selon qu'il l'explique ensuite plus clairement (1), avec le langage considéré comme l'image ou la représentation sensible des procédés de l'esprit. » Il donne un plus grand développement à cette pensée en faisant remarquer combien le génie propre aux différentes langues sert à jeter de lumière sur la connaissance des caractères et des habitudes des peuples qui les parlaient. « Ainsi, ajoute-t-il, il est aisé de voir que les Grecs étaient adonnés à la culture des arts, et que les Romains se livraient tout entiers aux affaires, en observant que les distinctions techniques introduites avec les progrès du raffinement réclament l'aide de mots composés, tandis que les affaires ordinaires de la vie n'ont pas besoin d'un langage si artificiel (2). » De telles idées sont depuis quelques années devenues très-communes et pour ainsi dire triviales, mais il en était bien autrement il y a deux siècles.

(1) *De Augm. Scient.*, lib. VI, cap. I.
(2) *De Augm. Scient.*, lib. VI, cap. I.

Ceux qui ont réfléchi sur les progrès lents et irréguliers de la raison humaine, ne s'étonneront pas de voir Bacon au milieu de ses vues saines et grandes de la philosophie de l'esprit humain, laisser échapper de temps en temps des remarques qui se ressentent de la manière de penser généralement répandue de son temps. On en trouve un curieux exemple dans le même chapitre qui contient son excellente définition de la grammaire universelle. « Une chose digne de remarque, dit-il, c'est que les langues anciennes étaient hérissées de déclinaisons, de cas, de conjugaisons et d'autres semblables inflexions, tandis que les langues modernes qui en sont presque entièrement dépourvues arrivent nonchalamment au même but à l'aide des prépositions et des verbes auxiliaires. De-là, continue-t-il, on pourrait conclure, en dépit de la haute idée que nous avons de notre supériorité, que l'intelligence humaine était beaucoup plus subtile dans les anciens temps qu'elle ne l'est aujourd'hui (1). » Il y a bien loin de cette dernière réflexion au style ordinaire de Bacon. Cela conviendrait beaucoup mieux à la philosophie de M. Harris et de lord Monboddo; aussi a-t-elle reçu l'approbation de ces deux savants auteurs. Si notre mémoire ne nous trompe pas, c'est le seul passage de Bacon que lord Monboddo ait jamais daigné citer.

(1) *De Augm. Scient.*, lib. VI, cap. 1.

Ces observations nous donnent l'occasion de remarquer l'extension et les progrès de l'esprit philosophique depuis le commencement du dix-septième siècle. Cette courte citation de Bacon renferme deux erreurs grossières qui sont aujourd'hui presque universellement rangées par les hommes d'éducation parmi les plus ridicules préjugés de la multitude. L'une est de supposer que les déclinaisons et conjugaisons des langues anciennes, et les prépositions et les verbes auxiliaires que les modernes y ont substitués, soient dus au calcul systématique des grammairiens. L'autre, encore moins analogue à la manière ordinaire de raisonner de Bacon, c'est que les facultés de l'homme aillent déclinant à mesure que les siècles se succèdent. On peut dire que ces deux erreurs ont entièrement disparu aujourd'hui. La dernière surtout doit paraître si absurde à la génération qui s'élève qu'il faudrait en quelque sorte se justifier d'en avoir parlé. Depuis long-temps nous avons regardé comme une maxime logique incontestable, que les capacités de l'esprit humain ont été les mêmes dans tous les siècles, et que la diversité des phénomènes qu'offre notre espèce est simplement le résultat des diverses circonstances dans lesquelles les hommes sont placés. Telle est même l'influence d'une première instruction qu'aujourd'hui cela nous semble une chose que le simple bon sens suffit pour démontrer, et cependant jusque vers le temps de Montesquieu cette idée était bien

loin d'être reçue par le monde savant assez généralement pour avoir une influence sensible sur la manière de penser en Europe. L'application de cette idée fondamentale à l'histoire naturelle ou théorétique de la société dans ses divers points de vue, à l'histoire des langues, des arts, des sciences, des lois, du gouvernement, des mœurs et de la religion, est un des titres particuliers de gloire de la dernière moitié du dix-huitième siècle, et forme dans sa philosophie un trait caractéristique que Bacon même n'avait pas prévu.

Ce serait à n'en plus finir que de vouloir détailler les idées originales émises par Bacon, sur tout ce qui se lie à la science de l'esprit. Le petit nombre de celles que nous avons citées n'est que pour faire juger du reste. Nous ne les avons pas choisies parce qu'elles étaient les plus importantes que continssent ses ouvrages; mais comme elles se trouvaient avoir laissé la plus forte impression sur notre mémoire, nous les avons crues aussi bien choisies que toute autre pour inviter la curiosité de nos lecteurs à approfondir les riches mines d'où elles sont tirées.

Ses recherches sur la morale sont toutes pratiques. Il n'a rien dit des deux questions de théorie si vivement agitées dans la Grande-Bretagne au dix-huitième siècle sur le principe et l'objet de l'approbation morale; mais il a présenté des aperçus neufs et intéressants sur l'influence de la coutume et la formation des habitudes. Aucun écrivain depuis Aris-

tote n'avait traité cet article important de la philosophie morale avec plus de talent et d'utilité. En parlant de ses ouvrages de morale, on ne doit pas oublier le petit volume auquel il a donné le titre d'essais : c'est le plus connu et le plus populaire de ses ouvrages; c'est aussi celui dans lequel brille le mieux la supériorité de son génie; la nouveauté et la profondeur de ses réflexions doivent souvent un nouveau lustre à la trivialité de son sujet. On peut le lire tout entier en quelques heures, et cependant après l'avoir lu vingt fois on y trouve toujours quelque chose de nouveau. C'est-là en effet le trait distinctif de tous les ouvrages de Bacon; ils fournissent un aliment inépuisable à nos pensées, et donnent une activité nouvelle à nos facultés engourdies.

Les idées de Bacon sur l'amélioration de la philosophie politique forment un contraste aussi marqué aux systèmes étroits des hommes d'état de son siècle que sa logique inductive diffère de la logique des écoles. Quelle profondeur, quelle grandeur de vues dans les passages suivants, si on les compare à ceux du fameux traité *De jure belli ac pacis!* Ce dernier ouvrage, publié pour la première fois environ un an avant la mort de Bacon, a pourtant continué pendant plus de cent cinquante ans à être regardé comme un trésor inépuisable de sagesse en jurisprudence et en morale.

« Le but que le législateur doit se proposer, dit Bacon, et auquel il doit soumettre tous ses décrets,

toutes ses ordonnances, c'est de rendre les citoyens heureux : pour cela il faut leur donner une éducation religieuse; il faut les accoutumer à la bonne morale; il faut les garantir des ennemis étrangers, par des dispositions militaires convenables; il faut qu'ils soient protégés contre les séditions et les injures particulières par des réglements salutaires; il faut qu'ils soient loyaux envers le gouvernement, obéissants envers les magistrats; il faut enfin qu'ils possèdent en abondance la richesse et les autres ressources nationales (1). — La connaissance de tels objets appartient sans doute plus particulièrement à ceux qui, par l'habitude des affaires publiques, ont été conduits à embrasser en grand l'ordre social, les intérêts du public, les règles de l'équité naturelle, les mœurs des nations, et les différentes formes des gouvernements, et qui se trouvent préparés ainsi à raisonner sur la sagesse des lois par des considérations à-la-fois de justice et de politique. La grande chose à faire est donc, en scru-

(1) *Exemplum tractatûs de fontibus juris*, aphorisme V. Cette énumération des objets que doit se proposer la loi approche beaucoup de celle de M. Smith, sur le même sujet, dans la dernière phrase de sa théorie des sentiments moraux. « Dans un autre discours, dit-il, je chercherai à rendre compte des principes généraux des lois et du gouvernement, et des différentes révolutions qu'elles ont subies, dans divers âges et à diverses époques de la société, non-seulement en tout ce qui concerne la justice, mais aussi la police, le revenu, les armées, et tout ce qui est l'objet de la loi. »

tant les principes de la justice naturelle et de l'utilité politique, de donner un modèle théorique de législation qui, en servant de base pour juger de l'excellence comparative des codes municipaux, puisse indiquer à ceux qui ont vraiment à cœur de faire le bonheur des hommes, les moyens de les corriger et de les améliorer (1). »

Si l'on veut savoir combien précise était l'idée que Bacon se formait d'un système philosophique de jurisprudence qui pût servir de moyen d'appréciation pour les divers codes municipaux, il suffit de s'arrêter à une phrase remarquable dans laquelle il prescrit pour devoir, à ceux qui voudraient mettre son plan à exécution, d'examiner ces LEGES LEGUM, *ex quibus informatio peti possit quid in singulis legibus bene aut perperam positum aut constitutum sit* (2). Nous ne savons pas si dans l'espoir qu'il concevait

(1) *De Augm. Scient.*, lib. VIII, cap. III.

(2) *De fontibus juris*, aphor. VI. D'après la préface annexée à un petit ouvrage de Bacon, écrit tandis qu'il était Solliciteur général de la reine Élisabeth, et intitulé : *Les éléments des lois communes d'Angleterre;* nous apprenons que la phrase *legum leges* avait déjà été employée par quelques grands jurisconsultes. Nous ne savons de quel jurisconsulte Bacon veut parler ici, mais quel qu'il fût, nous avons peine à croire qu'il y attachât la signification étendue et philosophique si bien définie dans la citation ci-dessus. Bacon lui-même, à l'époque où il écrivait son traité sur la loi commune, ne semble pas s'être élevé à la hauteur de cette jurisprudence universelle. « Son grand but, nous dit-il, était de recueillir les règles dispersées dans ce vaste corps de lois, pour pénétrer plus

des progrès futurs des sciences physiques, il y a rien qui caractérise davantage la grandeur et la justesse de ses conceptions que cette courte définition. Nous en serons plus frappés encore si nous considérons combien Grotius, dans un ouvrage consacré particulièrement à ces recherches, devait ensuite s'écarter hors du droit chemin par l'idée vague et incertaine qu'il se faisait du but de ses recherches.

On ne peut bien apprécier la sagacité déployée dans ces passages et dans d'autres qui leur sont analogues, sans remarquer en même temps les maximes de précaution et de modération inculquées par l'auteur au sujet des innovations politiques. « Il faut aussi bien se mettre en garde contre l'attachement routinier aux vieilles coutumes, que contre un désir irréfléchi de nouveautés. Le temps est le plus grand des innovateurs. Pourquoi n'imiterions-nous pas le temps, dont les renouvellements silencieux s'opèrent

profondément la raison de ces jugements et décisions, et par-là en profiter pour la définition d'autres cas plus douteux; de telle manière que l'incertitude des lois, dont on accuse les Anglais avec justice, prenne quand on aura posé cette base plus de constance et de précision. » Dans ce passage, on voit qu'il ne parle pas de cette jurisprudence universelle, mentionnée dans ses aphorismes *De fontibus juris*, mais simplement des principales règles qui coordonnent un système municipal avec conséquence et analogie. Bacon donne à ces réglements le nom de *leges legum*. Mais la signification de cette phrase ici, ne diffère pas moins de celle qu'il lui donna ensuite, que les règles de la syntaxe grecque ou latine ne diffèrent des principes de la grammaire générale.

sans que nous puissions les remarquer? » A côté de ces aphorismes on peut citer les réflexions profondes contenues dans le premier livre du *De Augmentis Scientiarum* sur la nécessité de proportionner les institutions nouvelles aux caractères et aux circonstances des peuples pour lesquels elles sont destinées, et sur le danger particulier aux gens de lettres de négliger cette considération, par la familiarité que leurs premières études leur donnent avec les idées et les sentiments des classiques anciens.

La remarque de Bacon sur la politique systématique de Henri VII, lui a été évidemment suggérée par la même manière de raisonner. « Ses lois, si l'on y fait attention, étaient profondes et peu communes; elles n'étaient point faites pour le présent seul, mais elles embrassaient les besoins de l'avenir. Semblables à la législation des temps anciens et héroïques, elles devaient de jour en jour ajouter au bonheur du peuple. » Il importe peu de savoir jusqu'à quel point les législateurs de l'antiquité ou le prince loué par Bacon méritaient un tel éloge. Nous ne le citons qu'à cause de la distinction importante et philosophique qu'il exprime indirectement entre des lois profondes et des lois vulgaires. Les premières arrivent à leur but sans donner une commotion violente et sans heurter les sentiments et les intérêts de la génération existante, mais en donnant aux causes naturelles le temps et l'occasion d'opérer, et en

élaguant de la société ces obstacles artificiels, qui s'opposent à sa tendance naturelle à s'améliorer.

Après tout cependant, il faut avouer que c'est plutôt dans ses vues et dans ses maximes générales que dans l'application de sa théorie politique, que la sagacité de Bacon brille dans son plus grand jour. Ses notions sur la politique commerciale semblent surtout erronées. Il faut sans doute l'attribuer à l'opinion trop favorable qu'il avait de l'efficacité des lois dans des matières où il eût fallu laisser agir les causes naturelles.

Hume remarque que les statuts de Henri VII, sur l'administration du royaume, partent en général d'un jugement plus sain que ses réglements commerciaux. Le même écrivain ajoute que « les idées les plus simples d'ordre et d'équité suffisent pour guider un législateur dans tout ce qui concerne l'administration intérieure de la justice, mais que les principes de commerce sont beaucoup plus compliqués, et demandent une longue expérience et de profondes réflexions pour être bien compris ; que souvent sur ce point la conséquence réelle est tout-à-fait en opposition avec les premières apparences. Il y a peu de raisons de s'étonner qu'on se soit si souvent mépris sur cet objet, sous le règne de Henri VII ; on peut affirmer que, même au temps de Bacon, on n'avait sur ce point que des idées très-imparfaites et très-erronées. »

Les exemples cités par Hume, en confirmation de

ces remarques générales, ne peuvent que plaire à ceux qui aiment à voir les progrès lents, mais certains de la raison et de la libéralité. « Sous le règne de Henri VII, dit-il, il était défendu d'exporter des chevaux, comme si cette exportation n'avait pas été un encouragement à l'amélioration des races et à leur multiplication dans le royaume. On avait aussi fixé par des lois le prix des draps de laine, des chapeaux et des bonnets, et le salaire des ouvriers. Il est évident que tout cela doit être libre et laissé au cours commun des affaires et du commerce. Par la même raison, la loi contre les enclos, et pour l'entretien des fermes, est loin de mériter les éloges que lui donne Bacon. Si les fermiers s'entendent en agriculture, et ont le moyen de vendre leurs produits, on n'a pas besoin de craindre la diminution des gens employés aux travaux de la campagne. Pendant plus de cent cinquante ans après cette époque, on vit se succéder les lois et les édits contre la dépopulation, ce qui prouverait bien qu'aucun n'avait été exécuté. Le cours naturel des améliorations sociales y apporta enfin un remède. »

Ces remarques ingénieuses et décisives sur l'impolitique de quelques lois applaudies par Bacon, montrent bien quelles étaient les vues fausses et étroites d'économie politique conçues par les hommes d'état et les philosophes les plus distingués, il y a deux siècles. Nous y voyons en même temps une preuve que déjà des opinions justes et éclairées

commençaient à s'introduire dans la Grande-Bretagne sur cette branche importante de la législation. Toutes les fois que de telles doctrines prennent leur place dans l'histoire, on en peut conclure que l'esprit public est disposé à les accueillir.

Les idées de Bacon, sur l'éducation de la jeunesse, étaient telles qu'on pouvait les attendre d'un homme d'état philosophe. Dans différentes parties de ses ouvrages il a suggéré d'excellentes idées, sur l'éducation en général, dans ses effets sur le développement et l'amélioration du caractère intellectuel. Mais ce qui nous semble surtout digne de remarque, c'est l'extrême importance qu'il a attachée à l'éducation du peuple. Il compare en plusieurs endroits les effets d'une active culture sur l'entendement et le cœur, à la moisson abondante qui récompense le laboureur diligent des fatigues du printemps. Il semble avoir particulièrement cherché à attirer l'attention de ses lecteurs sur cette analogie, en donnant à l'éducation le nom de *Géorgiques de l'Esprit*, identifiant par cette métaphore heureuse deux des plus nobles fonctions confiées aux législateurs, l'encouragement de l'agriculture et le soin de l'instruction nationale. Dans toutes les deux le législateur déploie un pouvoir de production ou de création ; dans l'une il force le désert inutile à lui prodiguer ses richesses cachées ; dans l'autre il vivifie les germes engourdis de génie et de vertu, et arrache aux champs négligés de l'intelligence humaine, une

moisson nouvelle et inattendue qui doit contribuer à enrichir l'héritage légué aux hommes.

Il est pénible de descendre de la hauteur de ces idées au traité *De jure belli ac pacis;* et cependant les talents de Grotius étaient si parfaitement adaptés au goût, et de ses contemporains, et d'une longue suite de leurs descendants, que tandis que le génie de Bacon ne put, pendant les cent cinquante ans qui suivirent, obtenir l'admiration générale de l'Europe (1), Grotius continua d'être, même dans les universités britanniques, l'oracle reconnu de la jurisprudence et de la morale, long-temps encore après la mort de Montesquieu. Bacon lui-même sentait bien combien serait lente à s'élever sa gloire posthume. Aucun écrivain ne semble avoir plus clairement compris que lui, qu'il appartenait à un âge plus éclairé. Ce sentiment est mélancoliquement exprimé dans la dernière partie de son testament où il lègue son nom à la postérité, après que quelques générations se seront écoulées (2).

Quelque immense toutefois que fût la réputation

(1) « La célébrité des écrits du chancelier Bacon ne date que de celle de l'Encyclopédie. » (*Histoire des mathématiques*, par Montucla, préface, pag. 9). Il est digne de remarque que Bayle, qui a si souvent perdu son érudition et sa sagacité sur les personnages les plus insignifiants, et à qui Leclerc a justement attribué le mérite *d'une exactitude étonnante dans des choses de néant*, n'ait donné à Bacon que douze lignes dans son dictionnaire.

(2) *Voyez* note F, à la fin du volume.

de Grotius sur le continent, même de son vivant, ce ne fut que bien des années après la publication de son traité *De jure belli ac pacis*, que la science de la jurisprudence naturelle attira dans la Grande-Bretagne l'attention même des savants. C'est pourquoi, afin de donner à la suite de cette section une liaison plus immédiate, nous réserverons pour un autre moment nos observations sur Grotius et ses successeurs. Nous terminerons d'abord tout ce que nous avons à dire sur la littérature anglaise avant la publication de l'Essai de Locke.

M. Fox a remarqué les progrès rapides des sciences en Angleterre depuis l'année 1588 jusqu'en l'année 1640, pendant lesquelles on jouit d'une paix continuelle. « L'avancement rapide, dit-il, de tous les arts de la vie civile, et surtout les progrès étonnants de la littérature, sont les véritables traits caractéristiques de cette époque. Seuls ils auraient suffi pour produire des effets de la plus grande importance. Un pays dont la langue venait d'être enrichie par les ouvrages des Hooker, des Raleigh et des Bacon, ne pouvait manquer d'éprouver un changement sensible dans ses habitudes et sa manière de penser. Parler la langue des Spencer et des Shakespear semblait un titre suffisant pour laver les communes d'Angleterre du titre de brutes que Henri VIII leur avait distribué. » Cette remarque est aussi juste que fine. C'est par le moyen d'un langage qui se perfectionne, que les progrès de l'esprit se continuent

d'une génération à une autre, et que les idées acquises par le petit nombre des gens éclairés se transmettent insensiblement au grand nombre. Tout ce qui tend à diminuer les équivoques dans le discours, ou à fixer avec une précision plus logique la signification des termes généraux, tout ce qui tend surtout à faire passer dans des formes d'expressions populaires les idées et les sentiments des hommes sages et vertueux, ajoute à la puissance naturelle de l'entendement humain, et met la génération suivante en état de prendre son essor d'un point plus élevé que la génération de ses pères. Cette remarque s'applique particulièrement à l'étude de l'esprit. La principale source des erreurs dans cette étude étant l'imperfection des mots, toute amélioration de ce grand instrument de la pensée peut être avec justice regardée comme une découverte (1).

(1) Il n'est pas si éloigné que l'on pense de l'objet de cette histoire de faire mention ici de la quantité extraordinaire de livres d'*agriculture*, publiés sous Jacques Ier. Voici comme le docteur Johnson rapporte ce fait, dans son introduction aux *Mélanges harléiens* : « On doit remarquer, parce que cela n'est pas généralement connu, que les traités d'agriculture, publiés sous Jacques, sont si nombreux, qu'il est presqu'impossible d'imaginer qui les écrivait ou qui les achetait. » Rien ne montre mieux les effets d'un système de paix sur l'encouragement d'un goût général de lecture, que l'esprit d'activité qui tend aux améliorations nationales. De tout temps et dans tous les pays, on peut regarder la vente multipliée de livres d'agriculture comme un des symptômes les plus agréables de l'instruction de la masse du peuple.

Dans cette liste de noms illustres, c'est avec beaucoup de raison que M. Fox a lié ceux de Bacon et de Raleigh; ces deux hommes, malgré la diversité de leurs occupations et l'opposition marquée de leurs caractères, offrent néanmoins, comme auteurs, de grands traits de ressemblance. Tous deux par la force de leur esprit se sont débarrassés des chaînes de l'école; tous deux se distinguèrent parmi leurs contemporains par l'originalité et l'étendue de leurs vues philosophiques; tous deux partagent avec le vénérable Hooker, la gloire d'avoir montré à leurs concitoyens encore grossiers, la richesse, la variété, et la grace, que la main d'un homme habile pouvait donner à l'idiome anglais (1).

M. Fox aurait probablement ajouté le nom de Hobbes à cette liste, s'il n'avait eu la plus profonde aversion pour ses principes serviles de gouvernement, et s'il n'en avait été éloigné par son dégoût prononcé pour les théories métaphysiques. Comme

(1) Pour mieux nous faire comprendre, nous ajouterons que nous ne parlons pas du style général de ces vieux auteurs, mais seulement de quelques passages détachés, qu'on peut choisir comme les premiers fruits d'une ère nouvelle et brillante de la littérature anglaise. On peut affirmer aussi qu'on trouve, dans leurs ouvrages et dans la prose de Milton, quelques-uns des plus beaux morceaux qu'offre la langue anglaise. Il serait cependant tout-à-fait absurde de les proposer aujourd'hui comme des modèles à imiter. Le docteur Lowth a été trop loin quand il a dit que pour la correction, la justesse et la pureté de son anglais, Hooker n'a encore trouvé ni supérieur, ni égal. (*Préface de la Grammaire anglaise de Lowth.*)

écrivain, Hobbes tient un des premiers rangs parmi les classiques anglais; son style coule avec tant d'aisance et de simplicité, qu'on devait naturellement s'attendre que le goût de M. Fox le lui ferait préférer à celui de Bacon ou de Raleigh (1). Quoi qu'il en soit nous n'avons à parler de Hobbes que quant à ce qui concerne ses talents philosophiques, et sous ce point de vue ses ouvrages et ceux de ses innombrables adversaires, tiennent beaucoup de place dans l'histoire de la littérature anglaise. Ces systèmes et

(1) Suivant le docteur Burnet, assez bon juge du style, Bacon fut le premier qui écrivit l'anglais correctement. Ce savant prélat regarde Bacon comme le meilleur écrivain, même de son temps, à une époque où les ouvrages de Sprat et plusieurs des compositions en prose de Cowley et de Dryden avaient été données au public. Il est difficile de concevoir sur quoi Burnet s'appuyait pour avancer une opinion si extraordinaire. (*Voyez* sa préface de l'Utopie de Morus.)

Il est encore plus difficile de se rendre compte de l'opinion suivante de M. Hume. Nous la copions d'un essai publié en 1742. On trouve le même passage dans la dernière édition de ses œuvres corrigée par lui-même. «La première prose élégante que nous ayons, a été écrite par un homme (le docteur Swift) qui existe encore. Quant à Sprat, Locke et même Temple, ils connaissaient trop peu les règles de l'art pour être regardés comme des écrivains élégants. La prose de Bacon, de Harrington et de Milton, est roide de pédantesque, quoique leur jugement soit excellent.»

Combien de distance n'y a-t-il pas entre les légères améliorations grammaticales proposées par Swift, et les richesses inépuisables introduites dans la langue anglaise par les écrivains du dix-septième siècle? et combien ses ouvrages en prose ne sont-ils pas inférieurs, quant à la vivacité et à la grace du style, à Dryden, Pope et Addison, qui l'avaient immédiatement précédé?

leurs réfutations sont, à proprement parler, les seuls ouvrages, qui depuis Bacon jusqu'à Locke se présentent pour indiquer les progrès de la philosophie anglaise soit dans l'étude de l'esprit humain, soit dans les recherches des sciences politiques et morales qui en dérivent.

Nous ne parlerons des ouvrages métaphysiques de Glanville, de Henry More et de John Smith, qu'après avoir dit quelques mots de la philosophie cartésienne. Ces ouvrages qui forment une exception rare au silence de la philosophie se rapportent tous à ce système dans leurs plus intéressantes discussions soit pour le commenter, soit pour le réfuter.

HOBBES (1).

« Le philosophe de Malmesbury, dit Warburton (2), était la terreur du dernier siècle, comme Tindall et Collins le sont de celui-ci. La presse gémit de leurs discussions, et tout jeune clerc veut essayer ses armes sur le casque d'acier de Hobbes. » L'opposition rencontrée par Hobbes ne se borna point à l'ordre ecclésiastique ou à son temps. On peut ranger dans le nombre de ses antagonistes les politiques les plus distingués du dix-huitième siècle, et, même aujourd'hui, on trouve à peine un ouvrage

(1) Né en 1588, mort en 1679.

(2) *Divine legation*, préface du vol. II, p. 9.

de morale ou de jurisprudence qui ne contienne une réfutation de ses principes.

L'époque où Hobbes commença sa carrière littéraire, aussi bien que les principaux incidents de sa vie, favorisèrent singulièrement les dispositions d'un esprit impatient comme le sien du joug de l'autorité, et ambitieux d'attirer l'attention, sinon par des découvertes solides et utiles, au moins par une ingénieuse défense de ses paradoxes. Après un séjour de cinq ans à Oxford, et un assez long voyage en France et en Italie, il eut à son retour en Angleterre le bonheur d'être admis dans l'intimité de Bacon. On peut croire que cette circonstance ne contribua pas peu à encourager cet esprit hardi de recherches et cette aversion pour la scolastique qui caractérisent ses écrits : heureux s'il y eût puisé aussi une partie de cet amour de la vérité, et de ce zèle pour l'avancement des connaissances qui semblent avoir été les passions dominantes de Bacon! Mais telle était l'obstination de son caractère, et sa confiance présomptueuse en lui-même, qu'au lieu de coopérer avec Bacon à l'exécution de son magnifique dessein, il résolut d'élever sur une base qui lui appartînt un système complet des sciences morales et politiques, et que dédaignant même de profiter des matériaux rassemblés par ses prédécesseurs, il traita les philosophes *expérimentaires*, comme des objets de mépris et de dérision (1).

(1) *Voyez* note G, à la fin du volume.

Dans les écrits politiques de Hobbes, on peut aussi apercevoir l'influence d'autres motifs. Dès sa jeunesse il semble avoir été décidément l'ennemi des formes de gouvernement populaire. On prétend que ce fut dans le dessein de donner à ses compatriotes une juste horreur des désordres particuliers aux états démocratiques, qu'il publia en 1618 une traduction anglaise de Thucydide. Les événements dont il fut ensuite témoin en Angleterre le confirmèrent de plus en plus dans ses opinions. Il fut si effrayé des conséquences qu'il prévoyait devoir en résulter, qu'en 1640 il chercha à se dérober aux approches de l'orage pour jouir à Paris de la société de ses amis philosophes. Ce fut là qu'il écrivit son livre *De Cive*, dont il fit imprimer quelques exemplaires répandus secrètement en 1642. Le même ouvrage fut ensuite donné au public avec des changements et des augmentations importantes en 1647. L'attachement de l'auteur à la cause royale étant alors fortifié par sa liaison personnelle avec le roi exilé, il crut de son devoir de se présenter sur la brèche pour défendre des principes qu'il avait long-temps professés. Le grand objet de cet ouvrage était de fortifier les souverains contre l'esprit naissant de la démocratie, en les armant des traits d'une philosophie nouvelle.

Les doctrines fondamentales inculquées dans les écrits politiques de Hobbes, sont contenues dans les propositions suivantes. Nous les récapitulons ici, non pas tant pour elles-mêmes que pour préparer à quel-

ques remarques que nous nous proposons ensuite de faire sur la coïncidence entre les principes de Hobbes et ceux de Locke. Les deux écrivains diffèrent, il est vrai, complètement dans leurs conclusions sur les droits et les devoirs des citoyens ; mais il est curieux de voir combien ils se rapprochent dans les hypothèses d'où ils partent.

Tous les hommes sont égaux par la nature, et avant l'institution des gouvernements, ils avaient tous un droit égal à la jouissance des biens du monde. Suivant Hobbes, l'homme est naturellement un animal solitaire et égoïste, et l'union sociale n'est qu'une ligue intéressée suggérée par des vues prudentes d'avantages personnels. La conséquence nécessaire est donc que l'état de nature doit être une guerre perpétuelle, dans laquelle chaque individu n'a pour gage de sa sûreté que sa force ou son esprit, et dans laquelle l'industrie est nulle parce qu'elle n'a point de garantie de la jouissance de ses produits. Afin de confirmer cet aperçu sur l'origine de la société, Hobbes en appelle à des faits qui tous les jours se présentent à notre expérience. « Quand un homme, dit-il, va en voyage, n'a-t-il pas le soin de s'armer et de se faire bien accompagner? Avant de se mettre au lit ne ferme-t-il pas sa porte à clef? même dans sa maison, ne met-il pas une serrure à ses armoires, et par ces actions n'accuse-t-il pas autant ses semblables que je ne le fais par mes discours (1)? » Sui-

(1) *De l'Homme*, partie 1re, chap. XIII.

vant quelques hobbistes de nouvelle date, on trouvera encore une preuve de cette disposition dans l'aversion d'instinct que les enfants sentent pour les étrangers, et dans la crainte que, selon eux, chacun sent lorsqu'il entend dans l'obscurité la marche de gens qu'il ne connaît pas.

Dans l'intérêt du maintien de la paix et de la sécurité publique, il est nécessaire que tout homme abandonne une partie de ses droits naturels, et se contente de la même portion de liberté qu'il croit utile d'accorder aux autres, ou, comme le dit Hobbes, « tout homme doit se dépouiller du droit naturel qu'il a sur tout; le droit de tous les hommes sur toutes les choses, signifiant à peu près qu'aucun homme n'a droit à aucune chose (1). » Par suite de cette transmission des droits naturels à un individu, ou à un corps d'individus, la multitude devient une personne unique sous le nom d'état ou de république, chargée d'exercer, pour la défense commune, la volonté et le pouvoir commun. On ne peut donc enlever le pouvoir de gouverner à ceux auxquels il a été confié, et on ne peut les punir de leur mauvaise gestion; on doit rechercher l'interprétation des lois non pas dans les commentaires des philosophes, mais dans l'autorité du gouvernement; autrement la société serait à chaque instant exposée à se dissoudre, et à se trouver réduite à ses premiers éléments, si

(1) *De corpore politico*, partie 1re, chap. 1, §. 10.

discordants entre eux. On doit donc regarder l'autorité du magistrat comme la seule règle du juste et de l'injuste, et chaque citoyen doit écouter la voix du magistrat comme la voix de sa propre conscience.

Peu d'années après, en 1651, Hobbes poussa encore plus loin son argument en faveur du pouvoir absolu des princes, dans un ouvrage auquel il donna le nom de *Leviathan;* par ce nom il désigne le corps politique. Il y insinue que l'homme est une bête de proie qu'on ne peut apprivoiser, et que le gouvernement est la chaîne vigoureuse qui l'empêche de faire le mal. Ses principes fondamentaux sont les mêmes ici que dans le livre *De Cive*. Mais comme il s'élevait particulièrement contre la tyrannie ecclésiastique, dans le dessein de soumettre les consciences des hommes à l'autorité civile, cela lui fit perdre la faveur de quelques protecteurs puissants qu'il avait conservés parmi les théologiens anglais qui avaient suivi Charles II en France. Il trouva même convenable de quitter ce royaume et de retourner en Angleterre, où Cromwell, à qui sa doctrine politique était alors aussi favorable qu'elle devait l'être aux prétentions du roi, lui permit de vivre tranquillement. Les mêmes circonstances tournèrent à son désavantage après la restauration, et obligèrent le roi, qui conservait toujours pour lui un très-fort attachement, à mettre la plus grande réserve et la plus grande circonspection dans les marques de faveur qu'il lui conférait.

Les détails dans lesquels nous sommes entrés (1) sur l'histoire des écrits politiques de Hobbes, jetteront sans doute beaucoup de jour sur les raisonnements de l'auteur. Ce n'est en effet qu'en les considérant dans leur liaison avec les événements politiques et avec sa vie, qu'on peut se former une juste idée de leur esprit et de leur tendance.

Les principes moraux de Hobbes sont tellement liés à son système politique, que tout ce qu'on a dit de l'un peut s'appliquer à l'autre. On voit avec étonnement que Descartes en ait eu une opinion si avantageuse, qu'il regardait Hobbes comme beaucoup plus habile en morale qu'en métaphysique. Ce jugement seul suffit pour montrer combien, au milieu du dix-septième siècle, les sciences morales étaient arriérées en France. Toutefois Addison préfère décidément à tous les écrits de Hobbes son traité sur la nature humaine. Nous sommes parfaitement du même avis; nous croyons aussi cependant dignes des mêmes éloges quelques-uns de ses essais philosophiques sur de semblables matières. Ce sont les seuls de ses ouvrages qu'il soit possible aujourd'hui de lire avec quelque intérêt. Partout ils déploient l'immense talent qu'avait l'auteur de faire penser ses lecteurs, lors même qu'il se trompe le plus grossièrement lui-même. C'est là une des preuves les moins équivoques d'un génie original. Ses ouvrages ont

(1) *Voyez* note H, à la fin du volume.

été étudiés avec le plus grand soin par Locke et Hume ; ils ont suggéré au premier quelques-unes de ses observations les plus importantes sur les associations d'idées, aussi bien que les sophismes semés dans le premier livre de son essai sur l'origine de nos connaissances et la nature factice de nos principes moraux. Le dernier, parmi une variété d'idées de moindre importance, y a puisé sa théorie sur la nature des liaisons entre les événements physiques qu'il est du domaine des philosophes d'approfondir (1), et la substance de son argument contre la doctrine scolastique des conceptions générales. C'est aussi de Hobbes que nos modernes fatalistes ont emprunté les armes les plus formidables avec lesquelles ils ont combattu la doctrine de

(1) On trouve dans divers écrivains, contemporains de Hobbes, la même doctrine sur le but de la philosophie naturelle qui est attribuée communément à Hume par ses adhérents et ses antagonistes. Elle est développée avec beaucoup de précision et de clarté dans un ouvrage intitulé *Scepsis scientifica*, ou *l'ignorance avouée mène aux sciences*, par Joseph Glanvil, imprimé en 1665. Tout l'ouvrage indique un génie subtil, original, et quelque peu sceptique en ce qui regarde les sciences. Si on le compare au *Traité sur la sorcellerie*, du même auteur, on y voit une autre preuve de l'alliance possible des plus beaux dons du génie et de la faiblesse la plus dégradante de l'intelligence. A l'égard du *Scepsis scientifica*, il est digne de remarque que la doctrine qu'il contient, sur les causes et les effets physiques, ne se présente pas sous la forme d'une observation détachée, dont l'auteur aurait bien pu lui-même ne pas sentir toute la valeur, mais qu'elle forme la base de l'argument général.

la liberté morale ; c'est de la même source que Horne-Tooke a tiré l'idée-mère qui le guide dans son matérialisme philologique. Il est assez probable que ce dernier auteur ne l'a empruntée qu'en seconde main et d'après un morceau de l'Essai de Locke. Mais le fait est que Hobbes en parle dans les termes les plus positifs et à différentes reprises. Les étymologies de M. Horne-Tooke, lorsqu'il les applique à la solution des questions métaphysiques, ne sont guère autre chose qu'un développement ingénieux de cette idée si puérile et si absurde, mais adaptée par lui à l'intelligence de la multitude.

Les réflexions de Hobbes sur la théorie de l'entendement ne semblent pas avoir autant attiré l'attention publique, durant sa vie, que quelques autres de ses systèmes qui, ayant une relation plus immédiate aux affaires humaines, étaient mieux adaptés à l'esprit incertain et révolutionnaire de son temps. Ce sont ces doctrines qui ont principalement rendu son nom si célèbre dans les annales de la littérature moderne. Quoiqu'elles tirent aujourd'hui tout leur intérêt de la combinaison extraordinaire d'une sagacité et d'une subtilité rare avec une privation totale de goût et de sensibilité morale, cependant, en les examinant avec attention, on trouvera qu'elles ont eu sur l'histoire de la science politique et morale une influence beaucoup plus considérable qu'aucun ouvrage de la même époque.

ANTAGONISTES DE HOBBES.

Cudworth, né en 1617, mort en 1688, fut un des premiers qui combattirent avec succès la nouvelle philosophie. Comme Hobbes, dans la frénésie de son zèle politique, s'était laissé égarer jusqu'à sacrifier impudemment tous les principes de religion et de morale à l'établissement de ses doctrines, ses ouvrages non-seulement déplurent aux amis de la liberté, mais excitèrent une alarme générale parmi les moralistes éclairés. Le système qu'il émet en particulier, qu'il n'y a point de distinction naturelle entre le juste et l'injuste dont les limites ne dépendent que de la volonté arbitraire du magistrat civil, renversait si évidemment toutes les idées communément reçues sur la constitution morale de la nature humaine, qu'il devenait absolument nécessaire ou d'exposer ses sophismes, ou d'admettre avec lui que l'homme était une bête de proie incapable de se laisser conduire par aucun autre motif que la crainte et le désir de sa conservation.

Il y avait une coïncidence extraordinaire et malheureuse entre quelques-unes des doctrines de ces courtisans hobbistes et celles inculquées par les *antinomiens*, du parti de Cromwell. Les derniers prétendaient qu'en attendant la seconde venue du Christ, les obligations de la morale et de la loi naturelle

étaient suspendues, et que les élus, guidés par un principe intérieur plus parfait et plus divin, étaient supérieurs aux stupides éléments de la justice et de l'humanité (1). Cudworth chercha à venger contre les attaques des deux partis l'immutabilité des distinctions morales.

En développant son argument sur ce sujet, Cudworth déploie une érudition abondante et choisie, animée du pur esprit d'un platonisme mitigé d'où, en les dépouillant de leur profond néologisme, on verra que quelques systèmes allemands si fameux de notre temps ont emprunté leurs matériaux les plus précieux (2).

(1) Hume. *Voyez*, pour plus de détails, sur les antinomiens anglais, Mosheim, volume IV, p. 534.

(2) « De même, dit Cudworth, qu'un savant voit dans un bon livre plus de choses que n'en voit un ignorant, de même l'esprit, d'après son degré d'intensité, perçoit une plus ou moins grande quantité d'objets qu'il n'en tombe sous ses sens. Les mêmes caractères se présentent aux yeux de tous deux; mais le savant dans ces caractères verra le ciel, la terre, le soleil et les étoiles; il lira les théorèmes profonds de philosophie ou de géométrie, en tirera beaucoup de nouvelles connaissances et admirera la sagesse de l'auteur, tandis que l'autre n'y voit rien que des lignes noires sur du papier blanc. La raison en est que l'esprit de l'un est muni d'idées préliminaires, dont l'autre est dépourvu. A ce livre de composition humaine, on peut substituer le livre de la nature, dans lequel sont imprimés les caractères de la sagesse et de la bonté divine, mais qui n'est lisible qu'à l'œil de l'intelligence. Les sens de l'ignorant et du sot n'y peuvent apercevoir, non plus que dans l'autre, rien que quelques traits faits à l'encre, c'est-à-dire, n'y voient que des

On trouve une autre ressemblance entre les hobbistes et les antinomiens, dans leur zèle commun pour la loi de la nécessité, que tous les deux établissaient d'une manière aussi contraire à l'action mo-

figures et des couleurs. Mais l'esprit qui participe à la sagesse divine qui l'a créé, à l'aspect de ces dessins sensibles, emploie l'activité renfermée dans son sein, et voit non-seulement s'ouvrir devant lui une scène admirable et variée de pensées nouvelles et de connaissances logiques, morales et mathématiques, mais il lit encore clairement à chaque page de ce grand volume l'expression de la sagesse et de la bonté divine, écrite pour ainsi dire en caractères clairs et lisibles. »

Nous ne nous donnons pas comme initiés aux mystères de la philosophie kantienne, mais nous croyons lui faire un très-grand compliment en supposant quelque analogie entre l'idée-mère de sa critique de la pure raison et celle beaucoup mieux exprimée sans doute ici. Elle fut probablement suggérée à Kant par la remarque suivante, si ingénieuse, de Leibnitz, sur l'Essai de Locke. *Nempe, nihil est in intellectu quod non fuerit in sensu, nisi ipse intellectus.*

On doit à Aristote la justice de dire que quoique le ton général de ses raisonnements soit parfaitement conforme à la maxime scolastique déjà citée, il ne semble pas avoir omis l'importante exception indiquée ici par Leibnitz. Cette expression est en effet une traduction presque littérale d'Aristote. Καὶ αὐτὸς δέ νοῦς νοητός ἐστιν, ὥσπερ τὰ νοητά Ἐπὶ μὲν γὰρ τῶν ἄνευ ὕλης, τὸ αὐτό ἐστί τὸ νοοῦν καὶ τό νοούμενον. Et l'esprit lui-même est un objet de nos connaissances, aussi bien que les autres choses intelligibles. Car dans les êtres immatériels, ce qui comprend est aussi ce qui est compris. » (*De l'ame*, liv. III, chap. V.)

Nous citons cette phrase d'Aristote, peu connue, à ce que nous pensons, pour venger ce philosophe des fausses altérations de quelques-uns de ses adorateurs présents qui, dans leur anxiété de lui faire honneur du système de Locke, sur l'origine de nos idées, ont

rale de l'homme qu'aux attributs moraux de Dieu (1). L'absurdité de cette loi est démontrée par les principes avec lesquels elle se combine presque universellement. Aussi Cudworth a-t-il très-finement remarqué que le système licencieux, qui florissait de son temps et dans lequel nous présumons qu'il comprenait également les principes des fanatiques et des hobbistes, devait sa naissance à la doctrine de cette fatale nécessité dans toutes les actions et tous les événements. L'époque de disputes et de changements pendant laquelle vivait Cudworth, lui présentait les occasions les plus favorables de juger par expérience de la tendance de ces dogmes métaphysiques; le résultat de ces observations mérite l'attention sérieuse de ceux qui pourraient être disposés à les regarder comme un canevas sur lequel les subtilités de la controverse pouvaient se déployer sans danger. Il n'est pas toujours si contraire à la logique qu'on l'a bien supposé, de tirer des effets évidents d'un principe les raisons de sa fausseté. « Vous répétez sans cesse, disait J.-J. Rousseau à un de ses adversaires, que la vérité ne peut jamais

négligé les traces qui de temps en temps se rencontrent dans ses ouvrages de cette philosophie plus saine et plus élevée dans laquelle il avait été élevé.

(1) Les indépendants regardaient les systèmes de la fatalité comme nécessaires à toute religion. Tous les sectaires avaient unanimement, malgré les différences qui les caractérisaient d'ailleurs, adopté cette opinion dominante. (Hume, *Hist.*, chap. LVII.)

faire de mal aux hommes : je le crois, et c'est pour moi la preuve que ce que vous dites n'est pas la vérité. »

Mais Cudworth doit sa principale importance, comme écrivain moraliste, à l'influence que son argument concernant l'immutabilité du juste et de l'injuste obtint sur les diverses théories de morale qui parurent dans le courant du dix-huitième siècle. C'est à cet argument qu'on peut particulièrement rapporter l'origine de la célèbre question, si on doit rechercher le principe de l'approbation morale dans la raison ou dans le sentiment. Cette question est la principale base de la différence qui existe entre les systèmes de Cudworth et de Clarke, d'une part, et ceux de Shaftesbury, Hutcheson, Hume, et Smith, de l'autre. Nous ne pouvons présenter nos remarques sur cette discussion que quand nous rendrons compte des écrits de ces modernes auteurs.

Le système intellectuel de Cudworth embrasse un champ beaucoup plus vaste que son Traité sur l'immutabilité morale. Celui-ci est particulièrement dirigé contre les doctrines morales de Hobbes et des antinomiens ; mais dans l'autre il se propose de déraciner les principes physiques et métaphysiques de la philosophie épicurienne. C'est un ouvrage qui fait certainement beaucoup d'honneur aux talents de l'auteur et à l'étendue immense de ses connaissances. Mais il convient si peu au goût du présent âge, que depuis Harris et Price, nous ne nous rappelons

aucun métaphysicien anglais qui en ait seulement parlé. Outre son penchant général à discuter des questions placées hors de l'atteinte de nos facultés, on peut reprocher surtout à l'auteur son hypothèse extravagante d'une nature plastique, ou, en d'autres mots, d'un agent nécessaire doué de vie et de spiritualité, mais privé d'intelligence, et créé par Dieu pour l'exécution de ses desseins. Néanmoins, malgré toutes ses imperfections, son système intellectuel restera à jamais comme une mine précieuse ouverte à ceux qui se sentiront la curiosité d'étudier l'esprit des anciennes théories. On pourrait lui appliquer ce que Leibnitz a dit quelque part avec moins de raison des ouvrages des scolastiques. *Scholasticos agnosco abundare ineptiis; sed aurum est in illo cœno* (1).

Avant de prendre congé des doctrines de Hobbes, nous croyons convenable de remarquer que Cudworth fait remonter ses premiers principes jusqu'aux sceptiques de l'antiquité, dont quelques-uns semblaient les avoir adoptés ainsi que Hobbes, pour flatter les passions des souverains. Ce n'est pas que nous soyons disposés à revendiquer en doute l'originalité de Hobbes; car, selon le témoignage de ses amis, il semblerait qu'il avait beaucoup moins de plaisir à lire qu'à penser. « Si j'avais lu, avait-il

(1) Le *Système intellectuel* fut publié en 1678. Le *Traité sur l'éternité et l'immutabilité de la morale* ne parut que bien longtemps après la mort de l'auteur.

coutume de dire, autant que bien d'autres, j'aurais été aussi ignorant qu'eux. » Mais de semblables circonstances politiques reproduisent invariablement les mêmes théories philosophiques ; et c'est un des nombreux désavantages que rencontre un esprit inventif privé d'études suffisantes, que d'être exposé à épuiser ses forces sur des sujets long-temps discutés auparavant.

Le torrent impétueux de la licence à-la-fois de théorie et de pratique qui vint inonder la Grande-Bretagne au moment de la restauration, contribua beaucoup, avec les paradoxes de Hobbes et les erreurs non moins dangereuses récemment répandues alors parmi le peuple par ses prédicateurs, à tourner la pensée des hommes sages et réfléchis sur les recherches de la morale. Le clergé de l'église dominante prenait dans ses sermons un ton plus fier que jamais; quelquefois il s'occupait à combattre cette philosophie épicurienne et machiavélique de mode à cette cour, et qu'on peut toujours regarder comme formant les dogmes secrets des ennemis de la liberté civile et religieuse. Tantôt il cherchait à écraser par la force de son raisonnement et de son érudition les extravagances par lesquelles les enthousiastes ignorants du siècle précédent avaient exposé le christianisme aux railleries de leurs adversaires corrompus. Parmi les théologiens qui parurent alors, il est impossible de passer sous silence le nom de Barrow, dont les ouvrages théologiques, ornés d'une érudi-

tion classique et d'une éloquence vigoureuse quoique rude, offrent à chaque page des traces de ce génie profond et créateur qui, dans les mathématiques, le range immédiatement après Newton. Comme écrivain il est également distingué par l'abondance de ses idées et son éloquente concision ; mais ce qui le distingue plus particulièrement est un air d'aisance qui le fait planer au-dessus de son sujet dans tout ce qu'il entreprend. Qu'il ait à traiter de mathématiques, de métaphysique ou de théologie, il le fait toujours avec un esprit qui a la conscience de sa supériorité, et qui, en luttant contre les plus grandes difficultés, garde encore en réserve la moitié de ses forces. Il a dit quelque part que ses *Lectiones mathematicæ*, qui, pour le dire en passant, déploient des talents métaphysiques du plus haut degré, s'étaient échappées sans préparations de sa plume ; et nous ne doutons pas qu'il n'en fût de même de ses sermons. Comment concevoir autrement la variété et l'étendue des ouvrages qu'il nous a laissés, quand on se rappelle qu'il mourut à l'âge de quarante-six ans (1)?

(1) Dans une note d'une traduction anglaise des *Principes d'éloquence*, du cardinal Maury, on avance, sur l'autorité d'un manuscrit du docteur Doddridge, que la plupart des sermons de Barrow avaient été recopiés jusqu'à trois fois, et quelques-uns davantage. Ces sermons nous semblent porter en eux une évidence intrinsèque de l'inexactitude de cette anecdote. M. Abraham Hill, dans sa *Vie de Barrow* dédiée au docteur Tillotson, se contente de dire que

Nous serions tentés d'attribuer à cette extrême précipitation avec laquelle Barrow écrivait, les opinions peu réfléchies qu'il a hasardées sur des matières importantes. Nous nous bornerons à un seul exemple que nous choisirons de préférence, parce qu'il se rapporte à la plus intéressante de toutes les questions qui soient liées à la théorie de la morale. « Si nous examinons, dit-il, la nature particulière, et si nous recherchons les causes premières de plusieurs espèces de dispositions vicieuses de notre ame, et des mauvaises actions qui en sont la suite, nous trouverons qu'un amour-propre désordonné en est la source. Ainsi un théologien de réputation avait raison d'affirmer que le péché originel ou ce vice inné qui rend les hommes si enclins au mal, et si ennemis du bien, consiste dans l'amour-propres qui nous dispose à toute espèce d'irrégularités et d'excès. » Dans un autre passage le même auteur s'exprime ainsi. « La raison nous prescrit d'avoir un égard raisonnable pour ce qui est vraiment utile à nos intérêts et à notre satisfaction, et pour tout ce qui, bien considéré, doit tendre à notre bonheur. Le bon sens ne peut donc qu'approuver un amour-propre qui tend à nous procurer de tels avantages. »

quelques-uns de ses sermons furent transcrits quatre ou cinq fois ; mais il raconte en même temps une circonstance qui pourrait expliquer ce fait, sans contredire ce que nous avons dit plus haut, c'est que Barrow prêtait volontiers ses sermons à ceux qui les lui demandaient.

Voilà deux opinions bien opposées et bien irréconciliables. La dernière est celle qui s'éloigne le moins de la vérité. Aussi Locke et ses innombrables partisans d'Angleterre et du continent ont-ils soutenu que la vertu n'était rien autre chose qu'un amour-propre éclairé. Nous présenterons par la suite quelques objections contre ces deux doctrines. Nous ne les avons citées ici que pour montrer le peu d'attention donnée alors à la morale par un des théologiens les plus savants et les plus profonds de son siècle. Cela est d'autant plus remarquable que ses ouvrages offrent partout les leçons les plus pures de la morale pratique , et montrent une justesse étonnante de coup d'œil dans l'observation du caractère humain. Quiconque compare les idées de Barrow sur la théorie de la morale avec celles présentées cinquante ans ensuite par le docteur Butler dans ses discours sur la nature humaine, se convaincra pleinement que, dans cette science aussi bien que dans les autres, l'esprit philosophique fit de grands progrès durant cet intervalle.

Quoique Wilkins ait écrit avec quelque réputation contre les épicuriens de son temps, on ne se rappelle maintenant son nom qu'à cause des traités *sur une langue universelle et un caractère réel.* Nous aurons ensuite occasion de parler de ces traités. Malgré tout le talent qu'il y déploie, on ne peut pas les regarder comme ayant ajouté beaucoup à la science; le long espace de temps qui s'est écoulé depuis sans qu'on

ait jamais essayé de les mettre en pratique, témoignerait déjà contre la solidité de ce projet.

Quelques années avant la mort de Hobbes, le docteur Cumberland, ensuite évêque de Péterborough, publia un livre intitulé *De legibus naturæ, disquisitio philosophica*. Son but principal était de prouver et de confirmer la doctrine de Grotius sur la loi naturelle en opposition à celle de Hobbes. L'ouvrage est exécuté avec talent, et découvre des vues plus justes sur l'objet de la science morale qu'aucun écrivain ne l'avait encore fait. L'auteur appuie la force de son argument, non pas comme Grotius l'avait fait, sur une accumulation d'autorités, mais sur les principes de notre constitution physique, et les relations réciproques entre les membres de la race humaine. Ce qui donne plus particulièrement à cet ouvrage des titres à notre attention, c'est qu'il semble avoir été, sur ce sujet, le premier qui ait attiré puissamment l'attention des savants anglais. Depuis ce moment on commença généralement à étudier les écrits de Grotius et de Puffendorff, et bientôt ils pénétrèrent dans les universités. En Écosse l'impression qu'ils produisirent fut encore plus remarquable. Partout ils furent adoptés comme les meilleurs manuels d'instruction morale et politique qu'on pût mettre entre les mains des étudiants, et ils contribuèrent peu à peu à former cette célèbre école d'où devaient sortir un jour tant de penseurs et d'historiens philosophes.

Des écrits de Hobbes à ceux de Locke, la transition est aisée et se présente naturellement. Mais avant de continuer l'histoire de la philosophie en Angleterre, il est convenable de tourner notre attention sur ses progrès chez les autres nations, depuis l'époque où commence cette section (1). Cependant

(1) Dans toute cette histoire, nous avons évité d'entrer dans des discussions qui se sont souvent présentées, sur la théorie du gouvernement, et les avantages ou désavantages comparatifs des différentes formes politiques. Il serait difficile de donner une idée claire de la justesse de ces discussions, sans entrer dans des détails locaux ou temporaires incompatibles avec notre dessein général. Dans les circonstances actuelles, quoique la théorie du gouvernement soit, sous un point de vue, la plus importante de toutes les études, elle semble toutefois le céder beaucoup en intérêt aux recherches sur l'économie politique et sur les principes fondamentaux de la législation. Qu'est-ce qui rend en effet une forme de gouvernement plus favorable qu'une autre au bonheur des hommes, si ce n'est le plus de garanties qu'elle offre à la promulgation de sages lois et à leur exécution impartiale et rigoureuse? Ces considérations expliqueront assez pourquoi nous passons sous silence non-seulement les noms de Needham, de Sidney et de Milton, mais aussi de Harrington, dont l'*Oceana*, regardée avec raison comme un des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, et déclarée par Hume le seul estimable modèle de république qui ait encore été offert au monde. (*Essais et Traités*, volume Ier, Essai XVI.)

Hume a fait dans un autre endroit une remarque si curieuse et si frappante sur l'*Oceana*, que nous croyons devoir l'insérer ici : « Harrington, dit-il, se croyait si sûr de son principe général, que la balance du pouvoir dépend de la balance de la propriété, qu'il se hasarda à prononcer comme impossible de jamais rétablir la monarchie en Angleterre. Mais son livre était à peine publié que le roi

nous ajouterons d'abord quelques remarques sur plusieurs événements importants qui eurent lieu dans la Grande-Bretagne pendant la vie de Hobbes, et dont sa longévité nous a jusqu'ici empêchés de parler.

Parmi ces événements celui qui est le plus immédiatement lié à notre sujet est l'établissement de la Société royale de Londres, en 1662, et peu d'années après la création de l'académie royale des sciences de Paris. L'objet de ces deux institutions était l'amélioration des connaissances expérimentales, et celle des mathématiques qui leur servent d'appui. Mais leur influence sur les progrès généraux de la raison humaine a été bien plus grande qu'on ne pouvait le prévoir au moment de leur fondation. Laplace a donné dans son Système du monde, quelques remarques fort justes sur les heureux effets qui en résultèrent. Nous les citerons ici parce qu'elles découvrent plus d'originalité de pensée qu'il n'en montre communément, toutes les fois qu'il s'aventure au-delà du cercle magique qu'il s'est tracé (1).

fut rappelé; et nous voyons que la monarchie a toujours subsisté depuis sur le même pied qu'auparavant; tant il est dangereux pour un politique de prédire comment iront les affaires quelques années plus tard! (*Ibidem*, Essai VII.)

Combien le principe de Bacon, que le savoir est une puissance, n'est-il pas plus près de la vérité même dans la science de la politique? Ce principe, qui ne s'applique pas moins à l'homme en particulier qu'en masse, peut être regardé comme la base la plus ferme de nos raisonnements sur l'histoire future du monde.

(1) Quoique la Société royale de Londres ne fût incorporée par

« Le principal avantage des sociétés savantes est l'esprit philosophique qui doit s'y introduire, et de là se répandre dans toute une nation et sur tous les objets. Le savant isolé peut se livrer sans crainte à l'esprit de système; il n'entend que de loin la contradiction qu'il éprouve; mais dans une société savante, le choc des opinions systématiques finit bientôt par les détruire, et le désir de se convaincre mutuellement établit nécessairement entre les membres, la convention de n'admettre que les résultats de l'observation et du calcul. Aussi l'expérience a-t-elle montré que depuis l'origine des académies, la vraie philosophie s'est généralement répandue. En donnant l'exemple de tout soumettre à l'examen d'une raison sévère, elles ont fait disparaître les préjugés qui trop long-temps avaient régné dans les sciences, et que les meilleurs esprits des siècles précédents avaient partagés. Leur utile influence sur l'opinion a dissipé des erreurs accueillies de nos jours avec un enthousiasme qui, dans d'autres temps, les aurait perpétuées. Également éloignées de la crédulité qui fait tout admettre, et de la pré-

lettres patentes qu'en 1662, cependant on peut en faire remonter la formation jusqu'en 1638; quelques-uns des plus distingués de ses premiers membres commencèrent alors à s'assembler régulièrement au collége Gresham, pour discuter sur des objets philosophiques, et même ces réunions n'étaient qu'une continuation de celles qui avaient eu lieu par les mêmes individus, dans les appartements du docteur Wilkins à Oxford. (*Voyez* Sprat, *Histoire de la société royale.*)

vention qui porte à rejeter tout ce qui s'écarte des idées reçues, elles ont toujours, sur les questions difficiles et sur les phénomènes extraordinaires, sagement attendu les réponses de l'observation et de l'expérience, en les provoquant par des prix et par leurs propres travaux. Mesurant leur estime autant à la grandeur et à la difficulté d'une découverte, qu'à son utilité immédiate, et persuadées, par beaucoup d'exemples, que la plus stérile en apparence peut avoir un jour des suites importantes, elles ont encouragé la recherche de la vérité sur tous les objets, n'excluant que ceux qui, par les bornes de l'entendement humain, lui seront à jamais inaccessibles. Enfin c'est de leur sein que se sont élevées ces grandes théories, que leur généralité met au-dessus de la portée du vulgaire, et qui se répandant, par de nombreuses applications, sur la nature et sur les arts, sont devenués d'inépuisables sources de lumières et de jouissances. Les gouvernements sages doivent encourager les sociétés savantes, pour s'éclairer de leurs lumières. »

On peut ajouter à ces remarques judicieuses qu'on ne pouvait rien imaginer de mieux que l'établissement des corporations savantes, pour corriger ces préjugés que Bacon, sous le titre significatif d'*Idola specûs*, représente comme naturels aux savants dans la retraite. Tant que ces *Idola specûs* conservent leur autorité, on ne peut espérer la culture de l'esprit philosophique, ou plutôt c'est dans la renoncia-

tion de cette idolâtrie que consiste essentiellement l'esprit philosophique. Aussi fut-ce à cette école savante que se formèrent Bacon, Descartes, Leibnitz et Locke, qui ont contribué le plus à répandre en Europe l'esprit philosophique. Cette remarque s'applique particulièrement à Bacon, qui, le premier, montra les dangers d'une subdivision trop minutieuse et trop mécanique du travail littéraire, et prévit les avantages qu'on devait attendre de l'institution des académies savantes pour agrandir le champ d'observation des sciences, et étendre le coup d'œil de l'esprit, débarrassé désormais de ses chaînes. Pour arriver à un tel but, qu'y a-t-il de mieux que de fréquenter habituellement les hommes dont les occupations diffèrent des nôtres? Une connaissance plus vaste de l'homme et de la nature doit nécessairement être le fruit de cette intimité.

Un autre événement opéra encore plus puissamment et plus universellement sur le caractère anglais, ce fut la guerre civile commencée en 1640, et terminée par l'usurpation de Cromwell. Hume remarque que les principes démocratiques répandus sous la république engagèrent les nobles de province à envoyer leurs fils en apprentissage chez les mar chands, et que c'est depuis ce temps que le commerce a été plus honoré en Angleterre qu'en aucun autre lieu de l'Europe (1). Les rangs supérieurs et

(1) *Histoire d'Angleterre*, chap. LXII.

inférieurs, comme le remarque un écrivain moderne, se trouvèrent ainsi rapprochés, et on vit régner alors dans tous une activité et une vigueur qui n'avait pas encore eu d'exemple (1).

On peut attribuer à cette combinaison de l'ardeur commerciale avec une éducation libérale, la grande multitude d'aperçus ingénieux et éclairés sur le commerce, et sur les autres branches de l'industrie nationale, qu'on vit sortir de la presse, dans le court intervalle de la restauration et de la révolution. Durant cet intervalle, l'extension subite et immense du commerce de l'Angleterre, et la naissance de l'intérêt commercial qui en dérivait, devaient présenter un spectacle bien fait pour éveiller la curiosité de l'observateur attentif. Une chose assez curieuse, c'est que ces recherches sur l'économie, qui occupent tant aujourd'hui l'attention de l'homme d'état et du philosophe, ne sont que d'une origine très-moderne. « On trouverait à peine, dit Hume, un seul publiciste ancien qui ait fait mention du commerce ; il ne commença en effet à être considéré comme une affaire d'état que vers le dix-septième siècle (2). » L'ouvrage du célèbre Jean de Witt, intitulé *Véritable intérêt et maximes politiques de la république de Hollande et de l'Ouest-Frise*, est le premier ouvrage remarquable où on parle du com-

(1) Chalmers, *Revue politique*, Londres, 1804, pag. 44.

(2) *Essai sur la liberté civile.*

merce comme d'un intérêt national et politique, par opposition aux intérêts particuliers des corporations et des monopolistes.

La plus grande partie des ouvrages anglais auxquels nous venons de faire allusion, consiste en brochures anonymes, qu'on ne rencontre plus aujourd'hui que dans les bibliothèques des curieux. Quelques-unes portent le nom de commerçants anglais distingués ; nous aurons occasion d'en parler ensuite avec plus de détails, quand nous traiterons des écrits de Smith, Quesnay et Turgot.

Nous nous contenterons de remarquer à présent, que c'est dans ces essais éphémères, négligés aujourd'hui, qu'on trouve les premiers éléments de cette science de l'économie politique, regardée à juste titre comme la gloire de notre siècle. Quoique la science et la philosophie aient pu seules l'amener à maturité, on peut dire cependant avec raison que son berceau se trouve dans la Bourse de Londres.

M. Locke était un de ces théoristes qui, dans leur retraite philosophique, daignèrent s'occuper du commerce comme d'une branche des études libérales, et ses biographes ne se sont point assez appesantis sur ce trait qui le caractérise. Malgré les nombreuses erreurs où il est tombé dans ses raisonnements à ce sujet, on peut douter qu'il ait jamais donné de plus grandes preuves que là, de la vigueur ou de l'originalité de son génie; mais le nom de Locke nous

rappelle qu'il est temps d'interrompre ces détails nationaux, et de tourner notre attention vers les progrès qu'avait faits la science sur le continent depuis le temps de Bodin et de Campanella.

SECTION II.

Progrès de la Philosophie en France durant le dix-septième siècle.

MONTAIGNE, CHARRON, LA ROCHEFOUCAULD.

On doit, à ce que nous pensons, placer Montaigne à la tête des écrivains français qui, au commencement du dix-septième siècle, contribuèrent à appeler l'attention de leurs concitoyens sur des sujets liés à la philosophie de l'esprit humain. A proprement parler, il appartient à une époque plus ancienne, mais sa manière de penser et d'écrire le classe beaucoup plus naturellement avec ses successeurs qu'avec aucun écrivain français qui l'ait précédé (1).

En donnant à Montaigne un rang si distingué dans l'histoire de la philosophie moderne, nous n'avons pas besoin de dire que nous laissons de côté ce qui fait le principal charme de ses Essais aux yeux de la généralité des lecteurs, cette bienveillance, cette humanité, cette sensibilité vraie, qui nous attachent

(1) Montaigne était né en 1533, et mourut en 1592.

irrésistiblement à lui, mais qui, il faut l'avouer, donnent souvent à ses *propos* un entraînement qui n'est pas le meilleur des guides. Nous ne vanterons pas non plus cette franchise et cette vivacité séduisante avec laquelle il s'ouvre tout entier à vous sur ses habitudes et ses intérêts domestiques, et qui font de ce livre un portrait si caractéristique, non-seulement de l'auteur, mais de ce qu'était un gentilhomme gascon il y a deux cents ans. Nous ne prétendons nous attacher qu'à la bonne foi de ses mille détails sur ses qualités personnelles à-la-fois intellectuelles et morales. La seule étude à laquelle il semble jamais s'être adonné, est celle de l'homme, et cette étude lui convenait à merveille par une combinaison rare de ce talent d'observation qui appartient aux hommes du monde, et de ces habitudes de réflexion abstraite qu'un homme du monde a si peu de disposition à cultiver. « Je m'étudie, dit-il, plus qu'autre sujet. C'est ma métaphysique, c'est ma physique(1).» Aussi a-t-il produit un ouvrage unique dans son espèce; précieux, si on le considère comme un trésor de faits intéressants relatifs à la nature humaine, mais plus précieux encore si on le considère comme un miroir dans lequel chaque individu verra son image, ou du moins un si grand nombre de traits de ressemblance, que sa curiosité se trouvera néces-

(1) *Essais*, livre III, ch. XIII, p. 496 du troisième volume de l'édition d'Amsterdam, trois volumes in-8°, 1781.

sairement excitée à le parcourir avec plus d'attention. A cet égard les écrits de Montaigne peuvent être regardés comme ce que les peintres appellent des études, esquisses légères dessinées d'abord pour l'amusement ou la perfection de l'artiste, et qui par-là même n'en sont que plus utiles pour développer dans les autres le germe de semblables qualités.

Sans l'union de ces deux facultés, la réflexion et l'observation, on ne peut poursuivre avec succès l'étude de l'homme. Ce n'est qu'en nous retirant au dedans de nous-mêmes, que nous obtiendrons la clef du caractère des autres, et ce n'est qu'en observant et comparant le caractère des autres que nous parviendrons à bien connaître et apprécier le nôtre.

Après tout cependant, malgré la fidélité scrupuleuse que Montaigne a mise à tracer son portrait, on peut douter qu'il ait jamais bien connu les replis du cœur humain. On a pleinement démontré dans un chapitre très-ingénieux, quoique peu charitable, de la logique de Port-Royal, qu'il n'était nullement exempt de vanité et d'amour-propre. Mais cette considération, bien loin de diminuer la valeur de ses Essais, est une des leçons les plus instructives qu'il donne à ceux qui pourront à son exemple entreprendre la tâche salutaire, quoique humiliante, d'une confession publique. Comme les connaissances scientifiques de Montaigne étaient, suivant lui-même, très-vagues et très-imparfaites (1), et son érudition plutôt légère

(1) *Essais*, livre I, chap. XXV.

et mondaine que vaste ou systématique, il serait déraisonnable d'attendre de ses arguments philosophiques beaucoup de profondeur ou de solidité (1). Les sentiments qu'il hasarde ne doivent être regardés que comme les impressions du moment ; ils consistent principalement dans les doutes et les difficultés qui se présentent le plus naturellement sur des questions de métaphysique et de morale à ceux qui veulent s'élever au-delà de la sphère de l'opinion commune. En lisant Montaigne, ce qui nous frappe n'est pas tant la nouveauté et le raffinement de ses idées que la vivacité et le tour heureux avec lequel il a exprimé les conceptions fugitives de nos propres imaginations. C'est probablement par cette circonstance plutôt que par aucun plagiat direct, que ses Essais paraissent contenir le germe de toutes les théories paradoxales que récemment Helvétius et d'autres ont cherché à systématiser, et à soutenir par une vaine parade de discussions métaphysiques. Avec Montaigne, on peut aisément faire remonter ces paradoxes aux apparences trompeuses que la na-

(1) L'éducation de Montaigne n'avait point été négligée par son père ; au contraire, il nous dit lui-même que « Georges Buchanan, ce grand poète écossais, et Marc-Antoine Muret, que la France et l'Italie reconnaissent pour le meilleur orateur du temps, furent parmi ses précepteurs domestiques. Buchanan, ajoute-t-il, que je vis depuis à la suite de feu M. le maréchal de Brissac, me dit qu'il était après à écrire de l'institution des enfants, et qu'il prenait l'exemplaire de la mienne. » (Liv. I, chap. XXV, pag. 256.)

ture, pour donner un nouvel aiguillon à nos facultés, semble nous présenter de loin comme des barrières contre la recherche de la vérité. On doit seulement regretter pour le bonheur de cet écrivain que son caractère et son génie l'aient plus disposé à présenter le problème qu'à en chercher la solution.

Lorsque Montaigne parle de la religion en général, il nous plaît moins que quand il traite tout autre sujet. Il est probable qu'il était disposé naturellement au scepticisme. Ce penchant originel ne pouvait manquer d'être fortement secondé par les disputes religieuses et politiques qui, pendant sa vie, agitèrent l'Europe, et surtout son pays. On peut bien croire que sur un esprit comme le sien les écrits des réformateurs et les instructions de Buchanan ne devaient pas être sans effet; de-là vient sans doute la lutte continuelle, qu'il ne cherche pas à cacher, entre les croyances de son enfance et les lumières de son entendement plus mûr. Il parle bien en effet de se reposer tranquillement *sur l'oreiller du doute;* mais ce langage ne convient ni à l'ensemble de ses ouvrages, ni au récit authentique que nous avons de ses derniers moments. C'est une maxime de lui, « qu'en jugeant de la vie d'un homme, il faut examiner quelle a été sa conduite au dernier acte: » et il ajoute que la grande étude de sa vie avait été de se préparer à une fin décente, calme et silencieuse. Si on peut ajouter foi aux témoignages de ses biographes, il est de fait que dans sa vieillesse il échan-

gea son oreiller du doute pour le calmant plus actif prescrit par l'église infaillible, et qu'il expira dans un acte que son ancien précepteur Buchanan n'aurait pas hésité à qualifier d'idolâtrie (1).

Le scepticisme de Montaigne semble avoir été d'une nature particulière, et n'avoir rien eu de commun avec celui de Bayle ou de Hume. Le but de ces deux écrivains était évidemment d'inspirer à leurs lecteurs une défiance complète des facultés humaines dans les questions de morale et de métaphysique, en leur montrant l'incertitude de nos raisonnements, toutes les fois que nous les exerçons sur des objets qui ne tombent pas sous nos sens. Montaigne, d'un autre côté, ne cherche jamais à faire secte, mais il se laisse aller au courant de ses réflexions et de ses sentiments, et, suivant l'état variable de ses impressions et de son caractère, se trouve tantôt d'un côté et tantôt de l'autre de la même question. Partout il conserve l'air de la plus parfaite sincérité ; et ce fut cela sans doute, beaucoup plus que la supériorité de ses raisonnements, qui fit dire à Montesquieu : « Dans la plupart des auteurs je vois l'écrivain ; dans Montaigne je ne vois que le penseur. » La faute radicale de son entendement consistait en ce que, sur des

(1) « Sentant sa fin approcher, il fit dire la messe dans sa chambre; à l'élévation de l'hostie, il se leva sur son lit pour l'adorer; mais une faiblesse l'enleva dans ce moment même, le 15 septembre 1592, à soixante ans. » (*Nouveau dictionn. historiq.*, à Lyon, 1804, art. Montaigne.)

points douteux, il ne pouvait former ces opinions fixes et décidées, qui seules donnent de la force et de la fermeté à un caractère intellectuel. Les controverses religieuses et les guerres civiles, engendrées par la réformation, étaient peu faites pour remédier à cette faiblesse. Les esprits des hommes les plus sérieux de la chrétienté devaient chanceler extraordinairement, et les circonstances extérieures devaient beaucoup contribuer à entretenir et à fortifier les dispositions au scepticisme. On peut juger du point où cela était porté à la même époque en Angleterre, par la description suivante d'un sceptique, faite par un écrivain postérieur de peu d'années à Montaigne (1).

« Un sceptique, en religion, est un homme suspendu dans la balance entre toutes sortes d'opinions. Toutes peuvent l'agiter, aucune ne peut le fixer. Il est plus coupable de crédulité qu'on ne le pense communément, car c'est pour croire tout qu'il ne croit rien. Toutes les religions le détournent du

(1) *Micro-cosmographie*, ou *une partie du monde à découvert dans des essais et portraits*. Voyez une courte notice sur l'évêque Earle, auteur de ce livre curieux, dans les *Lettres tirées de la bibliothèque bodléienne*, vol. I, p. 141. Nous avons appris qu'il venait d'être réimprimé à Londres, mais nous n'avons vu qu'une des anciennes éditions (la septième, imprimée en 1638). Le chapitre d'où nous avons tiré ce passage est intitulé *le Sceptique en fait de religion*, et il a évidemment suggéré à lord Clarendon quelques-unes des idées et même des expressions qui se rencontrent dans sa *Vie de Chillingworth*.

culte opposé sans pouvoir l'entraîner à elles. Il serait tout-à-fait chrétien s'il n'était pas un peu athée, tout-à-fait athée s'il n'était pas un peu chrétien, et parfait hérétique s'il n'y avait pas tant d'hérésies pour l'entraîner en sens divers. Il voit la raison partout, la vérité nulle part. La raison la plus insignifiante le fait douter, et la plus solide ne peut le satisfaire. Il trouve plus aisément des doutes qu'il ne les résout, et il s'écoute toujours trop peu lui-même. »

Si on eût présenté ce portrait à Montaigne, nous ne doutons pas qu'il n'eût avoué qu'il y reconnaissait quelques-uns des traits les plus marqués et les plus caractéristiques de son esprit (1).

Le plus travaillé et le plus sérieux en apparence de tous les essais de Montaigne, est son apologie, longue et parfois ennuyeuse, de Raymond de Sébonde, dans le douzième chapitre de son second livre. Suivant le témoignage de Montaigne, il paraîtrait que ce Sébonde était un Espagnol qui professait la médecine à Toulouse, vers la fin du XIVe siècle, et qui publia un traité intitulé, *Theologia naturalis*, mis entre les mains du père de Montaigne, par un ami, comme un antidote utile contre les innovations

(1) « Les écrits des meilleurs auteurs anciens étant pleins et solides, m'entraînent et me conduisent à leur gré. Le dernier que je lis me semble toujours le plus fort, et je trouve que tous ont successivement raison, quoiqu'ils se soient contredits tour à tour. » (*Essais*, liv. II, ch. XII.)

dont Luther commençait à troubler la foi antique. L'ouvrage dut produire l'effet désiré, puisque le père de Montaigne pria son fils, quelques jours avant sa mort, de le traduire d'espagnol en français. Montaigne obéit à son père, et il fait mention de cette traduction dans la première édition de ses Essais, publiée à Bordeaux en 1580. Mais l'exécution de ce devoir filial semble avoir produit sur l'esprit de Montaigne un effet bien différent de celui que son père en attendait (1).

Suivant Montaigne, le but principal du livre de Sébonde est de montrer que les chrétiens ont tort de faire de la raison humaine la base de leur croyance, puisqu'on ne peut la concevoir que par la foi, et par une inspiration spéciale de la grace divine. Montaigne annonce qu'il adopte complètement cette maxime, et, à l'abri de cet aveu, s'abandonne à toutes les extravagances du scepticisme. Il y discute très au long, et avec beaucoup de talent, sur la distinctinction essentielle entre la raison de l'homme et l'instinct des plus stupides animaux. Il y ridiculise la puissance de l'entendement humain dans toutes ses recherches, soit physiques, soit morales. Il y recommande un pyrrhonisme universel, et il y répète sans cesse que *les sens sont le commencement et la fin de toutes nos connaissances*. Quiconque a la

(1) On peut trouver dans le *Dictionnaire de Bayle*, article *Sébonde*, tout ce qu'on a pu découvrir sur cet écrivain.

patience de lire ce chapitre avec attention, sera surpris d'y trouver les éléments d'une grande partie de la philosophie licencieuse du XVIII[e] siècle. On ne peut s'empêcher d'y remarquer l'adresse avec laquelle l'auteur introduit l'idée, adoptée ensuite par Bayle, Helvétius et Hume, que *pour être un vrai chrétien il faut commencer par être un sceptique* (1).

Il est fâcheux de trouver, dans l'Histoire ecclésiastique, que cette maxime insidieuse ait été sanctionnée de notre temps par quelques théologiens prétendants à l'orthodoxie, et qui, en contradiction directe aux paroles de l'Écriture, ont osé avancer que pour arriver à Dieu il fallait commencer par nier son existence. Il est nécessaire de rappeler à ces tristes copistes des sophismes rusés et ironiques de Bayle, que tout argument en faveur du christianisme, tiré de son évidence intérieure, admet tacitement l'autorité de la raison humaine, et reconnaît comme types du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, certains articles de foi fondamentaux que la lumière de la nature suffit pour découvrir (2).

Charron est connu comme l'ami des dernières

(1) C'est là une expression de M. Hume; mais les deux autres écrivains ont répété à différentes fois, dans leurs ouvrages, le fond de cette idée. Bayle s'y est même étendu assez au long, dans son dictionnaire, à l'article *Éclaircissements sur les sceptiques.*

(2) « Je m'enquis autrefois, dit Montaigne, à Adrianus Turnebus qui savait toutes choses, que ce pouvait être de ce livre. Il me répondit qu'il pensait que ce fût quelque quintessence tirée de

années de Montaigne, et comme le confident et le dépositaire de ses sentiments philosophiques. Doué d'un talent très-inférieur en force et en originalité à celui de son maître, il possédait néanmoins un jugement plus sain et plus réglé; et comme, malgré la libéralité de quelques-unes de ses opinions, il jouissait d'une haute réputation parmi les théologiens les plus respectables de son église, il est fort probable que Montaigne lui ait confié sa renommée pos-

saint Thomas d'Aquin; car de vrai cet esprit-là, plein d'une érudition infinie et d'une subtilité admirable, était seul capable de telles imaginations. »

Nous ne devons pas cependant oublier de dire qu'un très-savant protestant, Hugues Grotius, s'est exprimé avec son ami Bignon d'une manière assez favorable aux intentions de Sébonde, quoique les termes qu'il emploie soient un peu équivoques, et ne montrent que peu de satisfaction sur l'exécution de son plan. *Non ignoras quantùm excoluerint istam materiam (argumentum scilicet pro religione christianâ), philosophicâ subtilitate, Raimundus Sebundus, dialogorum varietate Ludovicus Vives, maximâ autem tum eruditione, tum facundiâ Philippus Mornæus.* Les auteurs du *Nouveau dictionnaire historique* (Lyon, 1804) sont entrés plus complètement dans l'esprit du raisonnement de Sébonde, lorsqu'ils disent : « Ce livre offre des singularités hardies qui plurent dans le temps aux philosophes de ce siècle, et qui ne déplairaient pas à ceux du nôtre. »

Nous devons ajouter que nous ne connaissons Sébonde que par la version de Montaigne qui n'a point la prétention d'une exacte fidélité. Il avoue même qu'il a donné au philosophe espagnol « un accoutrement à la française, et qu'il l'a dévêtu de son port farouche et maintien barbaresque, de manière qu'il a mes-hui assez de façon pour se présenter en toute bonne compagnie. »

thume par les mêmes motifs qui avaient engagé Pope à choisir Warburton pour son exécuteur littéraire. Il semblerait que cette responsabilité ait fait moins de bien à Montaigne que de mal à Charron ; car, tandis que le scepticisme illimité et la légèreté indécente du premier étaient vus par les dévots de ce temps avec un sourire de tendresse et d'indulgence, ils remarquaient les hérésies bien moins importantes du dernier, avec d'autant plus de sévérité et de rigueur, qu'elles différaient moins des doctrines reçues de la foi catholique. Il n'est pas aisé de deviner les motifs de cette bizarrerie ; mais tel a été dans tous les siècles le caractère de la bigoterie religieuse, ou, pour parler plus exactement, de l'orthodoxie politique (1).

Pour donner un exemple de la sollicitude de Charron à chercher un antidote contre les erreurs les

(1) Montaigne, cet auteur charmant,
Tour à tour profond et frivole,
Dans son château paisiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et se moquait très-librement
Des bavards fourrés de l'école.
Mais quand son élève Charron,
Plus retenu, plus méthodique,
De sagesse donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.

VOLTAIRE, *Épître au président Hénaut.*

plus pernicieuses de son ami, nous ne citerons que son essai ingénieux et philosophique, pour réconcilier avec la constitution morale de la nature humaine la divergence apparente dans les notions des différentes nations, sur le juste et l'injuste. Son argument sur ce point est parfaitement identique à celui si bien manié par Beattie, dans sa réfutation du raisonnement de Locke, sur l'existence des principes innés. La coïncidence entre Montaigne et Locke n'est pas moins remarquable ici que celle entre Charron et Beattie (1).

Quoique Charron ait affecté de donner une forme systématique à son ouvrage, en le divisant et subdivisant en livres et chapitres, ce n'est en effet qu'une série d'essais détachés, sur divers sujets, qui ont plus ou moins d'affinité à la science de la morale. Il n'a fait qu'effleurer la puissance de l'entendement, et il n'a point imité Montaigne en exposant, pour l'édification du monde, la trempe particulière de son caractère moral. C'est sans doute le style décousu et familier de leurs écrits, qui a fait que ceux qui ont traité jusqu'ici de l'histoire de la philosophie française, les ont tellement négligés tous deux. On a rendu, il est vrai, une ample justice aux écrits inté-

(1) *Voyez* Beattie, *Essai sur la fable et le roman;* et Charron, *De la Sagesse*, liv. II, chap. VIII. Il pourrait être assez intéressant de comparer les raisonnements de Charron avec un mémoire inséré dans les Transactions philosophiques de 1773, par le chevalier Roger Curtis, et contenant quelques détails sur le Labrador.

ressants de Montaigne; mais personne n'a encore considéré son influence sur la manière de penser de ses compatriotes dans les siècles qui l'ont suivi; il a cependant fait, et sans doute avec les meilleures intentions, beaucoup plus que tout autre pour introduire, selon l'expression de Cicéron, jusque dans nos foyers domestiques, la nouvelle philosophie, bien différente certainement de celle de Socrate. Pendant plus de deux siècles il a conservé, dans le grand monde, la place de premier des moralistes; circonstance facile à expliquer si l'on réfléchit sur le mélange singulier que présentent ses écrits, d'une apparence d'érudition, et de ce que Malebranche appelle heureusement « un air du monde, un air cavalier (1). » Quant à Charron, plus grave et moins séduisant, son nom depuis long-temps serait enseveli dans l'oubli, si, par des événements accidentels de sa vie, il ne s'était trouvé si intimement lié au nom plus célèbre de Montaigne (2).

(1) « Ah! l'aimable homme, qu'il est de bonne compagnie! c'est mon ancien ami; mais à force d'être ancien, il m'est nouveau. » (Madame de Sévigné.)

(2) Montaigne lui-même, si l'on en juge d'après le ton général de ses écrits, semble s'être peu attendu à la renommée dont il a si long-temps continué de jouir. On trouve à ce sujet, dans son livre, une réflexion qui le caractérise tellement comme homme, et qui offre un si bel exemple de la vivacité pittoresque de son style antique, que nous allons la transcrire ici. « J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années; s'il eût été une matière de durée, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la variation conti-

Ces remarques nous conduisent, par une liaison naturelle d'idées que nous suivrons de préférence à l'ordre chronologique, à un autre écrivain du dix-septième siècle, dont l'influence sur le goût littéraire et philosophique de la France, a été beaucoup plus grande qu'on ne l'imagine communément. Nous voulons parler du duc de la Rochefoucauld, auteur des Maximes et des Réflexions morales.

Voltaire est peut-être le premier qui ait assigné à la Rochefoucauld le rang distingué qui lui appartient parmi les classiques français. « Un des ouvrages, dit-il, qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation et à lui donner un esprit de justesse et de précision, fut le petit recueil des *Maximes* de François, duc de la Rochefoucauld. Quoiqu'il n'y ait presque qu'une vérité dans ce livre, qui est, que « l'amour-propre est le mobile de tout, » cependant cette pensée se présente sous tant d'aspects variés qu'elle est presque toujours piquante. C'est moins un livre que des matériaux pour orner un livre. On lut avidement ce petit recueil; il accoutuma à penser et à

nuelle qui a suivi le nôtre jusqu'à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage d'ici à cinquante ans? Il écoule tous les jours de nos mains, et depuis que je vis, s'est altéré de moitié. Nous disons qu'il est à cette heure parfait: autant en dit du sien chaque siècle. C'est aux bons et utiles écrits de le clouer à eux, et ira sa fortune selon le crédit de notre état. »

L'histoire de la langue française a démontré la justesse des prédictions contenues dans la dernière phrase.

renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat. C'était un mérite que personne n'avait eu avant lui en Europe depuis la renaissance des lettres (1). »

Un autre juge très-compétent du mérite littéraire, le docteur Johnson, avait coutume de dire des Maximes de la Rochefoucauld, que c'était peut-être le seul ouvrage écrit par un homme du monde, dont les auteurs de profession eussent raison d'être jaloux. Cela ne doit pas nous étonner quand nous considérons les peines infatigables que prit cet écrivain accompli pour donner à toutes les parties de son livre tout le fini possible. Quand il avait écrit une maxime, il avait coutume de la répandre parmi ses amis, afin de profiter de leurs critiques. Et, si on en peut croire Segrais, il en corrigea quelques-unes jusqu'à trente fois avant de les soumettre au public.

Il faut avouer que la tendance de ses Maximes est, à tout prendre, contraire à la morale, et qu'elles laissent toujours sur l'esprit une impression désagréable. En même temps on peut douter que les motifs de l'auteur aient en général été bien compris par ses admirateurs ou ses adversaires. En affirmant que l'amour-propre est le ressort de toutes nos actions, il n'y a pas de bonnes raisons pour supposer qu'il prétendait nier la réalité des distinctions

(1) Voltaire, vol. V, p. 1393, édition de Desoër.

morales comme vérité philosophique. Cette supposition serait tout-à-fait incompatible avec sa belle et profonde remarque que l'hypocrisie est un hommage secret que le vice rend à la vertu. Il présente cette vérité comme un fait qu'il avait vu se vérifier, dans les plus hauts rangs de la société, par sa propre expérience, et qu'il annonçait sans restriction, afin de rendre sa satire plus forte et plus mordante. En adoptant cette méthode d'écrire, il s'est conformé sans le savoir, ainsi que beaucoup d'autres écrivains français qui depuis ont suivi son exemple, à une proposition d'Aristote, énoncée avec beaucoup de profondeur et de sagacité dans sa Rhétorique (1).

« Les sentences ou apophthegmes aident beaucoup à l'éloquence. La raison en est qu'elles flattent l'orgueil des auditeurs, qui aiment à voir l'orateur employer une manière de parler générale pour énoncer une opinion dont ils connaissent en partie la

(1) Ἔχουσι δὲ (γνῶμαι) εἰς τοὺς λόγους βοήθειαν, μεγάλην, μίαν μὲν δὴ διά φορτικότητα τῶν ἀκροατῶν· Χαίρουσι γὰρ, ἐάν τὶς καθόλου λέγων, ἐπιτύχῃ τῶν δοξῶν, ἃς ἐκεῖνοι κατὰ μέρος ἔχουσιν. — Ἡ μὲν γὰρ γνώμη, ὥσπερ εἴρηται καθόλου ἀπόφανσίς ἐστι· Χαίρουσι δὲ καθόλου λεγομένου, ὃ κατὰ μέρος προϋπολαμβάνοντες τυγχάνουσιν· Οἷον εἴτις γείτοσι τύχῃ κεχρημένος, ἢ τέκνοις φαύλοις, ἀποδέξαιτ' ἂν τοῦ εἰπόντος, οὐδὲν γειτονίας χαλεπώτερον· ἢ, ὅτι, οὐδὲν ἠλιθιώτερον τεκνοποιΐας. (*Arist., Rhétorique*, l. II, ch. XXI.

Tout ce chapitre est intéressant et instructif. Il montre combien Aristote avait médité profondément sur les principes de la rhétorique.

vérité. Ainsi quelqu'un qui aurait le malheur d'avoir de mauvais voisins ou des enfants vicieux, se rendrait volontiers à l'opinion de celui qui dirait que rien n'est plus incommode que d'avoir des voisins, ou que rien n'est plus insensé que d'avoir des enfants. » Cette observation d'Aristote, en nous faisant apprécier l'effet imposant et éblouissant des exagérations de rhétorique, devrait nous mettre en garde contre l'erreur commune et populaire qui les fait confondre avec les généralisations sévères et profondes de la science. Quant à la Rochefoucauld, nous savons, d'après les meilleurs témoignages, que dans le commerce de la vie il offrit un exemple remarquable de toutes les qualités morales dont il semblait nier l'existence, et qu'il formait à cet égard un contraste frappant avec le cardinal de Retz, qui a osé l'accuser de ne pas ajouter foi à la réalité de la vertu.

En lisant la Rochefoucauld, il ne faut pas perdre de vue que c'est au milieu du tourbillon des cours qu'il a trouvé l'occasion d'étudier le monde, et que la sphère étroite et circonscrite où il a vécu ne devait pas lui présenter les modèles les plus favorables de la perfection de la nature humaine en général. Nous savons par madame de Lafayette, observateur exact et réfléchi, « que l'ambition et la galanterie étaient l'ame de la cour de Louis XIV, à-la-fois parmi les hommes et parmi les femmes. Tant d'intérêts opposés, tant de cabales différentes, étaient

sans cesse mis en avant, et les femmes jouaient dans toutes un rôle si important que l'amour était toujours mêlé aux affaires, et les affaires à l'amour. Personne n'était tranquille ni indifférent. Chacun cherchait à s'avancer dans le monde en plaisant aux autres et en les servant ou en les ruinant. La paresse et la nonchalance étaient inconnues, et on ne pensait à rien autre chose qu'aux intrigues ou aux plaisirs. »

Dans le morceau déjà cité, Voltaire remarque l'effet qu'eurent les Maximes de la Rochefoucauld pour améliorer le style français. Nous pouvons ajouter à cette remarque qu'elles n'ont pas moins contribué à mettre en vogue ces peintures fausses et dégradantes de la vie humaine, que depuis un siècle on a vu se succéder plus ou moins en France. Addison, dans un des numéros du Babillard, exprime son indignation contre ce penchant général des écrivains français de son siècle. « Il est impossible, dit-il, de lire un passage de Platon ou de Cicéron sans en être plus grand et meilleur. Au contraire, je n'ai jamais pu lire aucun des auteurs français à la mode, ou de leurs imitateurs anglais, sans être quelque temps mécontent de moi-même et de tout ce qui m'environnait. Ils cherchent à déprécier la nature humaine, à la considérer sous ses apparences les plus mauvaises ; ils supposent aux actions les plus vicieuses des intentions et des motifs non moins vils. En un mot, ils voudraient admettre qu'il y a moins

de différence entre l'homme et l'homme qu'entre l'espèce humaine et la brute (1).

Le reproche qu'Addison fait ici aux beaux esprits français de son temps est parfaitement applicable à Helvétius et à beaucoup d'autres des écrivains français les plus admirés de nos jours. Une chose encore plus remarquable, c'est de voir ce même esprit de dénigrement répandre déjà sa maligne influence sur la littérature française dès le temps de la Rochefoucauld, et même de Montaigne, et de voir que les successeurs de ces anciens auteurs n'ont fait que rédiger en corps de système philosophique sérieux leurs dangereux paradoxes, en les déguisant et les fortifiant à l'aide des principes logiques auxquels le nom et l'autorité de Locke avaient donné tant de considération en Europe.

Quand on veut montrer l'origine de cette fausse philosophie, si déshonorée par les excès des révolutionnaires de France, on a coutume de ne pas remonter plus haut que les corruptions de la régence. Mais les germes de cette fausse doctrine avaient été semés bien long-temps avant, et devaient leur fécondité beaucoup plus au sol religieux et politique sur lequel ils avaient poussé leurs racines, qu'à l'adresse ou à la prévoyance de ceux qui les avaient semés.

(1) *Babillard*, nº 103. Le dernier numéro du *Babillard* fut publié en 1711, et par conséquent le passage cité doit s'entendre du ton à la mode de la philosophie française avant la mort de Louis XIV.

Nous avons réuni les noms de Montaigne et de la Rochefoucauld, parce que nous considérons leurs écrits comme adressés bien plutôt au monde entier qu'à la classe choisie et limitée des penseurs; on ne peut pas dire qu'aucun d'eux ait contribué à accroître le trésor des connaissances humaines par aucune découverte bien importante; mais leurs maximes ont puissamment opéré sur le goût et les principes des hautes sociétés d'Europe, et les ont disposées à recevoir favorablement les mêmes idées quand on les leur représenterait ensuite avec l'apparat imposant d'une méthode logique et d'expressions techniques. Ces réflexions ne sont pas aussi étrangères qu'on pourrait bien le croire, à l'histoire subséquente des recherches morales et métaphysiques. Il est temps cependant de tourner notre attention vers un sujet plus intimement lié aux progrès généraux de la raison, nous voulons dire la philosophie de Descartes.

DESCARTES. — GASSENDI. — MALEBRANCHE.

Suivant un écrivain moderne (Condorcet), dont les décisions littéraires, toutes les fois qu'il ne s'agit point de religion ou de politique, méritent la plus grande considération, Descartes a plus qu'aucun autre la gloire d'avoir amené cette liberté d'investigation qui, dans les temps modernes, s'est déployée d'une manière si remarquable dans toutes les branches

des connaissances. En parlant de Bacon, il ajoute que, « quoiqu'il possédât le génie de la philosophie au point le plus élevé, il n'y joignait point celui des sciences ; et que ces méthodes de découvrir la vérité, dont il ne donne point l'exemple, furent admirées des philosophes, mais ne changèrent pas la marche des sciences. » Quant à Galilée, il remarque que, « se bornant exclusivement aux sciences mathématiques et physiques, il ne put imprimer aux esprits ce mouvement qu'ils semblaient attendre. Cet honneur, ajoute-t-il, était réservé à Descartes, philosophe ingénieux et hardi. Doué d'un grand génie pour les sciences, il joignit l'exemple au précepte, en donnant la méthode de trouver, de reconnaître la vérité. Il en montrait l'application dans la découverte des lois de la dioptrique, dans celles du choc des corps, enfin d'une nouvelle branche de mathématiques, qui devait en reculer toutes les bornes.

« Il voulait étendre sa méthode à tous les objets de l'intelligence humaine ; Dieu, l'homme, l'univers, étaient tour à tour le sujet de ses méditations. Si dans les sciences physiques, sa marche est moins sûre que celle de Galilée, si sa philosophie est moins sage que celle de Bacon ; si on peut lui reprocher de n'avoir pas assez appris, par les leçons de l'un, par l'exemple de l'autre, à se défier de son imagination, à n'interroger la nature que par des expériences, à ne croire qu'au calcul, à observer l'univers, au lieu de le construire, à étudier l'homme, au lieu de

le deviner; l'audace même de ses erreurs servit aux progrès de l'espèce humaine. Il agita les esprits, que la sagesse de ses rivaux n'avait pu réveiller. Il dit aux hommes de secouer le joug de l'autorité, de ne plus reconnaître que celle qui serait avouée par leur raison ; et il fut obéi, parce qu'il subjuguait par sa hardiesse, qu'il entraînait par son enthousiasme. »

Dans ces observations, l'ingénieux auteur a témérairement généralisé un fait tiré de l'histoire littéraire de son pays. Il est, selon nous, incontestable qu'on ne commença guère à y lire les ouvrages de Bacon qu'après la publication du Discours préliminaire de d'Alembert (1). Il ne s'ensuit pas de là toutefois que, même en France, les travaux de Bayle, de Newton, et des autres expérimentalistes anglais de l'école de Bacon, n'eussent produit aucun effet. Un fait non moins certain, c'est que jamais en Angleterre la philosophie de Descartes ne produisit, en physique ou en morale, assez d'impression sur l'opinion publique pour donner lieu de supposer qu'elle ait en rien contribué aux progrès subséquents que ce pays fit dans les sciences. Quant à la logique et à la métaphysique, le cas est bien différent. Les écrits de Descartes firent beaucoup pour ces deux

(1) D'Alembert en effet en donne la raison : « Il n'y a que les chefs de secte, en tout genre, dont les ouvrages puissent avoir un certain éclat; Bacon n'a pas été du nombre, et la forme de sa philosophie s'y opposait : elle était trop sage pour étonner personne. » (*Discours préliminaire.*)

sciences, et auraient fait beaucoup plus, s'ils eussent été étudiés avec l'attention convenable. Mais Condorcet ne semble pas avoir la moindre idée de cette partie du talent de Descartes. On peut donc reprocher à son éloge, plutôt de porter à faux que d'être exagéré. Il a élevé Descartes aux nues, comme le père de la physique expérimentale ; mais il eût été bien plus voisin de la vérité, s'il l'eût représenté comme le père de la philosophie expérimentale de l'esprit humain.

En conférant ce titre à Descartes, nous sommes loin de vouloir le comparer, pour le nombre et l'importance des faits qu'il a découverts sur nos facultés intellectuelles, à divers autres écrivains d'une date plus récente. Nous entendons seulement parler de sa définition précise et claire de l'opération de l'entendement distinguée ensuite par Locke, sous le nom de réflexion, et à l'aide de laquelle seule nous pouvons arriver à la connaissance de l'esprit humain. Aucun philosophe, avant Locke, ne semble avoir parfaitement compris combien cette faculté dépend essentiellement de toutes les conséquences qu'on a pu tirer de l'observation attentive des phénomènes de l'esprit, et combien serait futile toute théorie qui entreprendrait d'expliquer ces phénomènes par des métaphores prises du monde matériel. Du moment où ces vérités furent reconnues comme des principes logiques dans l'étude de l'esprit, une ère nouvelle commença pour l'histoire de cette science. Il

est donc nécessaire de nous étendre sur cette partie de la philosophie cartésienne plus au long que les limites du plan que nous nous sommes tracé, ne nous permettront de le faire à l'égard des observateurs venus ensuite, et qui, au premier coup d'œil, nous paraîtraient aujourd'hui plus dignes d'attention.

Les matérialistes du dernier siècle ont maintes et maintes fois prétendu que Descartes était le premier métaphysicien qui eût professé la pure immatérialité de l'ame, et que les anciens philosophes, aussi bien que les scolastiques, n'avaient considéré l'esprit que comme le résultat d'une organisation matérielle dont les principes constituants étaient presque nuls à force d'être subtils. Nous regardons ces deux propositions comme dénuées de tout fondement. Si c'était ici le lieu d'entrer dans de telles discussions, nous pourrions montrer, jusqu'à l'évidence la plus mathématique, que lorsque plusieurs des scolastiques et les plus sages des anciens philosophes ont décrit l'ame comme un esprit ou comme une étincelle du feu céleste, ils n'ont nullement eu l'intention d'en matérialiser l'essence ; et qu'ils ne se sont servis de ces expressions que faute d'un langage plus rigoureux. Mais ce qu'il est bien plus important de remarquer ici, c'est l'effet qu'eurent les écrits de Descartes, pour débarrasser le principe logique ci-dessus mentionné, de la question scolastique sur la nature de l'esprit, en tant qu'il diffère de la matière. Il serait à souhaiter qu'il eût plus con-

stamment et plus clairement gardé en vue l'importance essentielle de cette distinction ; mais il eut au moins, plus qu'aucun de ses prédécesseurs, le mérite de montrer, par son propre exemple, la possibilité d'étudier les phénomènes de l'esprit sans employer à cette étude d'autres faits que ceux tirés de la conviction intime. Il semble avoir considéré la question métaphysique, sur la nature de l'esprit, comme un problème dont la solution était un corollaire nécessaire de l'intelligence précise de ces faits, concevant cependant que ce problème pouvait avoir diverses solutions aux yeux d'hommes, même d'une opinion semblable, selon la différence des faits qui en formaient la base. M. Locke en a fourni depuis un exemple remarquable : car, quoiqu'il ait fait tous ses efforts pour montrer que la réflexion est à l'étude des phénomènes de l'esprit, ce que l'observation est à l'étude du monde matériel, il semble néanmoins avoir vu, d'une manière bien moins positive que Descartes, la distinction essentielle entre l'esprit et la matière. Il a même été jusqu'à hasarder la proposition irréfléchie, qu'il n'y a pas d'absurdité à supposer que Dieu ait ajouté la faculté de penser aux autres propriétés de la matière. Cependant son scepticisme sur ce point ne l'a pas empêché de voir, de la manière la plus précise, la nécessité indispensable de se séparer entièrement des analogies de la matière, pour étudier les lois de notre constitution intellectuelle.

La question sur la nature ou l'essence de l'ame, a été de tout temps le sujet favori de la discussion des métaphysiciens, par la liaison apparente qu'on lui supposait avec les arguments en faveur de son immortalité. C'est sous ce point de vue que les deux partis l'ont considérée, les uns concevant que si l'esprit n'avait aucune qualité en commun avec la matière, sa dissolution devenait physiquement impossible; les autres pensant que, dans le cas contraire, il s'ensuivait nécessairement que l'homme tout entier devait périr à la mort. Le docteur Priestley et plusieurs autres théologiens philosophes ont depuis peu combattu avec beaucoup d'ardeur en faveur de cette dernière opinion, se flattant sans doute de préparer par-là le triomphe de leurs idées particulières de christianisme. Négligeant ainsi toutes les preuves d'un état futur qu'on peut tirer de la comparaison du cours des affaires humaines, avec les jugements et les sentiments moraux du cœur humain, et passant sous silence, avec le même dédain, les présomptions qui naissent des limites étroites de la sphère où roulent les connaissances humaines, quand on les compare à la perfectibilité indéfinie dont nos facultés intellectuelles semblent susceptibles, cet écrivain ingénieux, mais superficiel, s'attachait exclusivement au vieil argument pneumatologique, si rebattu, et admettait tacitement, comme un fait, que l'avenir de l'homme dépendait entièrement de la solution d'un problème physique analogue à celui qui divisait alors

les chimistes, sur l'existence ou la non existence du phlogistique. Dans l'état présent de la science, devait-on s'occuper de telles spéculations ? Quel est le métaphysicien sensé qui regarde aujourd'hui l'immortalité de l'ame comme une conséquence logique de son immatérialité, et ne la considère pas plutôt comme dépendant entièrement de l'être souverain qui le premier lui donna l'existence. D'un autre côté, les meilleurs philosophes ne font-ils pas dépendre de l'analogie générale des lois qui paraissent gouverner l'univers, l'espoir suggéré par les lumières naturelles d'un avenir au-delà du tombeau, aussi bien que tous nos autres pressentiments. Tous les arguments sur l'immatérialité de l'ame, ne servent donc pas tant à fixer d'une manière positive cette destinée future, qu'à repousser les raisonnements des matérialistes lorsqu'ils regardent son anéantissement comme un effet conséquent et nécessaire de la dissolution du corps (1).

Nous avons cru convenable de développer cette idée, pour qu'on ne suppose pas que la méthode lo-

(1) Contentons-nous, dit le savant John Smith de Cambridge, de cette sage assertion de Platon dans son Timée. Il attribue la perpétuité de toutes les substances à la bienveillance et à la libéralité du Créateur, qu'il fait parler ainsi :

Ἀθάνατοι μὲν οὐκ ἐστὲ, οὐδ' ἄλυτοι τοπάμπαν· οὔτι μὲν δὴ λυθήσεσθέ γε, οὐδὲ τεύξεσθε θανάτου μοίρας, τῆς ἐμῆς βουλήσεως μείζονος ἔτι δεσμοῦ καὶ κυριωτέρου λαχόντες ἐκείνων, οἷς ὅτ' ἐγίγνεσθε, ξυνεδεῖσθε. Quoique vous paraissiez né pour mourir, et que je puisse rompre les nœuds que j'ai faits, je les rends indissolubles, et les droits de la mort ne s'étendront pas sur vous, ma vo-

gique, recommandée par Descartes pour l'étude des phénomènes de l'esprit, dépende en aucune manière de ce que, métaphysiquement parlant, il regarde son être et ses propriétés comme des substances distinctes (1); il y a cependant, sinon une liaison démontrée, au moins une affinité naturelle et évidente entre ces deux parties de son système; car c'est par un attachement constant à la méthode logique, ou, en d'autres termes, par l'exercice habituel d'une réflexion patiente, que nous nous accoutumerons à nous élever au-dessus de ces associations routinières aux-

lonté est un lien plus fort que ceux dont je viens d'unir les parties de votre être. (*Disc. choisis*, Cambridge, 1660.)

Nous tirons ce passage d'un dès plus anciens partisans de Descartes, parmi les philosophes anglais. Descartes lui-même était d'une opinion bien différente. « On a été étonné, dit Thomas, que dans ses méditations métaphysiques, Descartes n'ait point parlé de l'immortalité de l'ame. Mais il nous apprend lui-même, par une de ses lettres, qu'ayant établi clairement, dans cet ouvrage, la distinction de l'ame et de la matière, il suivait nécessairement de cette distinction, que l'ame par sa nature ne pouvait périr avec le corps. » (*Éloge de Descartes*, note 21.)

(1) Nous employons ici le mot scolastique, substance, pour nous conformer au langage de Descartes; mais nous connaissons parfaitement toutes les objections qu'on peut élever contre l'emploi de ce mot, en ce que non-seulement il diffère ici de sa signification populaire, appropriée aux choses matérielles et sensibles, mais encore parce qu'il renferme un plus haut degré de connaissances positives sur la nature de l'esprit que nos facultés ne nous permettent d'en attendre. (*Voyez* quelques autres remarques sur ce sujet, note I, à la fin du volume.)

quelles le matérialisme doit le pouvoir qu'il a pris sur l'imagination, et que nous nous sentirons insensiblement disposés à adopter les conclusions de Descartes. On doit regretter qu'en rappelant ces conclusions, ses commentateurs aient fait un si fréquent usage du mot spiritualité, que nous ne nous rappelons avoir vu dans aucun de ses ouvrages. La véritable expression est immatérialité, ce qui n'est qu'une idée négative, et ne signifie par conséquent rien autre chose qu'une désapprobation de l'hypothèse sur la nature de l'esprit, que le matérialisme a si gratuitement et si dogmatiquement adoptée (1).

On sait que la faculté de la réflexion est la dernière qui se développe en nous, et que, même dans le plus grand nombre des hommes, elle ne se développe jamais qu'imparfaitement. Il est également certain que long-temps avant que cette faculté commence à s'exercer en nous, l'entendement est déjà préoccupé d'un chaos d'opinions, de notions, d'impressions et d'associations, relatives aux objets les plus importants des recherches humaines; sans parler ici des innombrables sources d'illusions et d'erreurs provenant de l'emploi de la langue vulgaire qui s'apprend par routine dans l'enfance et s'identifie avec les premiers progrès de nos pensées et de nos perceptions, la conséquence est, pour emprunter une allusion de Turgot, que « quand l'homme a

(1) *Voyez* note K, à la fin du volume.

voulu se replier sur lui-même, il s'est trouvé dans un labyrinthe où il était entré les yeux bandés (1). »

Bacon se plaignait de même, il y a long-temps, qu'on n'avait encore trouvé personne d'un esprit assez ferme et assez persévérant pour prendre une résolution sévère d'abolir entièrement toutes les théories et notions communes, et d'appliquer de nouveau son intelligence, ainsi préparée et débarrassée de toute influence ancienne, à l'examen des faits particuliers ; qu'en conséquence, notre raison était une sorte de mélange et de collections disparates dues à une confiance aveugle, au hasard, et aux notions irréfléchies qui les ont formées. Tandis qu'au contraire on pourrait attendre de grandes améliorations d'un homme d'un âge mûr, d'un jugement sain, et d'un esprit vierge, qui s'adonnerait à l'étude de l'expérience et des faits particuliers.

Ce que Bacon a recommandé ici, Descartes a cherché à l'exécuter, et ses vues sur ce point fondamental coïncident tellement avec celles de son prédécesseur, que ce n'est qu'avec beaucoup de peine que nous pouvons nous persuader qu'il n'avait jamais lu les ouvrages de Bacon (2). Les premiers pas de Descartes dans l'exécution de son entreprise, sont particulièrement intéressants et instructifs, et ce sont eux seuls qui méritent à présent notre attention. Quant aux détails de son système,

(1) *OEuvres de Turgot*, tom. II, p. 261.

(2) *Voyez* note L, à la fin du volume.

ils ne sont curieux maintenant que par le contraste étrange qu'ils présentent avec la rigueur extrême de principes que l'auteur avait pris pour point de départ. Ce constraste si frappant a fait dire malignement à d'Alembert, que « Descartes avait commencé par douter de tout, et fini par croire qu'il avait expliqué tout. »

Parmi les divers articles adoptés par la croyance commune et que Descartes se proposait d'examiner sévèrement, il mentionne en particulier la force des démonstrations mathématiques, l'existence de Dieu, l'existence du monde matériel, et même l'existence de son propre corps : la seule chose qui lui parût certaine et incontestable, était sa propre existence ; voulant nous faire entendre par-là, comme il le répète à différentes reprises, l'existence de son esprit, abstraction faite de toute considération des organes matériels qui s'y trouvent liés. Il pensait qu'on pouvait raisonnablement douter de toute autre proposition, mais il lui semblait voir une contradiction manifeste dans les termes à supposer la non existence de la chose qui pense, au moment même où cette chose a la conscience qu'elle pense. Ce fut donc de cette seule donnée qu'il prit son point de départ, résolu à n'admettre, comme vérité philosophique, que ce qu'on pouvait déduire de cette première donnée par une chaîne de raisonnements logiques (1).

(1) *Sic autem rejicientes illa omnia, de quibus aliquo modo*

S'étant d'abord convaincu de sa propre existence, ce qu'il fit ensuite fut d'examiner quelle confiance il devait à ses facultés perceptives intellectuelles. A cet effet, il commença par chercher une preuve de l'existence et des attributs de Dieu, parce qu'il regardait ces vérités comme nécessairement comprises dans l'idée qu'il pouvait se former d'un être existant par lui-même, parfait et éternel. Il serait inutile de rappeler ses raisonnements sur ce sujet. Qu'il nous suffise de remarquer qu'il se sentit amené à conclure qu'on ne peut supposer à Dieu l'intention de tromper ses créatures, et que, par conséquent, les suggestions et les décisions de notre raison méritent notre confiance entière toutes les fois qu'elles nous donnent une idée claire et distincte de l'objet sur lequel elles s'exercent (1).

possumus dubitare, ac etiam falsa esse fingentes, facilè quidem supponimus nullum esse Deum, nullum cœlum, nulla corpora : nosque etiam ipsos, non habere manus, nec pedes, nec denique ullum corpus : non autem ideò nos qui talia cogitamus nihil esse : repugnat enim ut putemus id quod cogitat, eo ipso tempore quo cogitat, non existere. Ac proinde hæc cognitio, ego cogito, ergo sum, *est omnium prima et certissima quæ cuilibet ordine philosophanti occurrat.* (Princip. philos., pars 1, § 7.)

(1) Descartes récapitule ainsi lui-même en peu de mots, dans la conclusion de sa troisième méditation, la substance de son argument sur ces points fondamentaux. *Dùm in me ipsum mentis aciem converto, non modò intelligo me esse rem incompletam et ab alio dependentem, remque ad majora et meliora indefinitè aspirantem, sed simul etiam intelligo illum, à quo pendeo, majora ista omnia*

Comme Descartes pensait que l'existence de Dieu était, après l'existence de son propre esprit, la plus incontestable de toutes les vérités, et ne se fiait aux conclusions de la raison humaine que par sa confiance dans la véracité divine, il n'est pas surprenant qu'il ait rejeté comme superflu et incomplet

non indefinitè et potentiâ tantum, sed reipsâ in se habere, atque ità Deum esse: totaque vis argumenti in eo est, quod agnoscam fieri non posse ut existem talis naturæ qualis sum, nempè ideam Dei in me habens, nisi reverâ Deus etiam existeret, Deus, inquam, ille idem cujus idea in me est, hoc est habens omnes illas perfectiones quas ego non comprehendere, sed quocunque modo cogitatione attingere possum, et nullis planè defectibus obnoxius. Ex his satis patet, illum fallacem esse non posse; omnem enim fraudem et deceptionem à defectu aliquo pendere lumine naturali manifestum est.

Cet argument, en faveur de l'existence de Dieu, que quelques étrangers ont improprement appelé un argument *à priori*, a été long-temps considéré, par les hommes les plus distingués de l'Europe, comme tout-à-fait concluant. Quant à nous, quoique nous ne le trouvions pas si bien adapté à la portée de l'intelligence des observateurs ordinaires, que l'argument tiré des marques du dessein qui se manifeste partout dans l'univers, nous sommes cependant loin de le rejeter comme indigne d'attention. Il est à beaucoup près moins abstrait que les raisonnements de Newton et de Clarke, fondés sur nos idées de l'espace et du temps, et il paraîtrait sans doute tout aussi logique et aussi concluant que cette célèbre démonstration, s'il était développé d'une manière convenable, et exprimé en termes plus simples et plus populaires. Cependant ces deux arguments ne s'excluent nullement l'un l'autre, et nous avons toujours pensé qu'en les combinant on pourrait en former une preuve plus forte et plus lumineuse qu'on ne l'a en les prenant à part.

l'argument des causes finales. S'il eût profité d'un tel secours, non-seulement il eût montré son manque de confiance dans ce qu'il prétendait regarder comme beaucoup plus certain qu'aucun théorème mathémathique, mais il se fût encore exposé à se voir accuser d'en appeler aux attributs de Dieu pour prouver l'autorité de ses facultés, et d'en appeler ensuite à ses facultés pour prouver l'existence de Dieu. Il est bien étonnant que la pénétration de cet ingénieux penseur n'ait pas aperçu le cercle vicieux qui existe toutes les fois qu'on en appelle au pouvoir de l'intelligence, pour prouver la confiance qu'on doit y ajouter, et qu'à moins de regarder cette crédibilité comme incontestable, tout exercice de la raison humaine est absolument vide et stérile. L'évidence de l'existence de Dieu a paru à Descartes trop irrésistible et trop convaincante pour qu'on la soumît aux lois logiques qui s'appliquent à toutes les autres conclusions de l'entendement (1).

(1) Il est pénible de se rappeler que le philosophe qui avait représenté sa croyance en la véracité de Dieu, comme le seul fondement de sa confiance dans les démonstrations mathématiques, ait été accusé et persécuté par ses contemporains comme athée, et cela dans un pays (la Hollande) où plus d'un demi siècle après sa mort, on devait professer sa doctrine dans les universités avec une aveugle idolâtrie. On doit sans doute attribuer en grande partie cette inconséquence et cette injustice à un zèle ignorant, et à l'influence des passions mondaines dont les théologiens protestants ne sont pas toujours exempts eux-mêmes, sans avoir besoin d'adopter la maligne insinuation de d'Alembert : « Malgré toute la sagacité qu'il

Quelque extraordinaires et extravagantes que paraissent ces premières mesures, elles n'en eurent pas moins une tendance directe à diriger singulièrement l'attention de l'auteur sur les phénomènes de la pensée, et à l'accoutumer à faire abstraction des objets extérieurs, effet presque impossible à produire sur la masse générale des hommes. C'est ainsi qu'il fut amené à voir par une conviction intime, que les attributs de l'esprit se font encore plus clairement et plus distinctement apercevoir que ceux de la matière, et que quand on veut étudier les premiers, bien loin de chercher à les expliquer par des analogies empruntées des derniers, nous devons au contraire chercher, autant que possible, à bannir de la pensée toute analogie ou même toute expression analogue qui, en appelant ailleurs l'attention, la détourne de son objet principal. En un mot, il vit que la seule vraie méthode de philosopher sur ce sujet, était indiquée dans l'ancien précepte des stoïques, entendue dans un sens un peu différent du sens primitif, *nec te quæsiveris extrà;* c'est un sentiment juste de cette règle, et un attachement constant à son esprit plutôt qu'à sa lettre qui forme la base de ce qu'on appelle, à proprement parler, la philosophie expérimentale de l'esprit humain. C'est ainsi qu'on doit arriver à la connais-

avait employée pour prouver l'existence de Dieu, il fut accusé de la nier par des *ministres qui peut-être ne la croyaient pas.* »

sance exacte des faits qui concernent l'esprit, et ce n'est que sur des faits, attestés ainsi par notre conviction intime, qu'on peut élever la théorie de l'esprit.

Conformément à ces vues, il est évident que Descartes a été le premier qui ait aperçu clairement que notre idée de l'esprit n'est pas directe, mais relative, c'est-à-dire, relative aux différentes opérations dont nous avons la conscience. « Qui suis-je ? se demande-t-il dans sa seconde méditation : un être pensant, c'est-à-dire un être doutant, connaissant, affirmant, niant, consentant, refusant, susceptible de plaisir et de peine (1). Je puis avoir la notion complète de tout cela sans rien connaître d'avance des qualités et des lois de la matière, et il est par conséquent impossible que l'étude de la matière me soit d'aucune utilité pour l'étude de moi-même. » En conséquence, Descartes établit comme un premier principe, que rien de ce que l'imagination peut comprendre, ne peut appartenir à la connaissance de l'esprit; et qu'il faut se garder avec la plus grande attention d'adopter les images sensibles enveloppées dans le langage commun, pour représenter les opérations de l'esprit, parce qu'elles tendraient à con-

(1) *Non sum compages illa membrorum, quæ corpus humanum appellatur ; non sum etiam tenuis aliquis aër istis membris infusus ; non ventus, non ignis, non vapor, non halitus.—Quid igitur sum? Res cogitans? quid est hoc? Nempè dubitans, intelligens, affirmans, negans, volens, nolens.* (Meditatio secunda.)

fondre deux classes de phénomènes qu'il est de la plus grande importance de distinguer soigneusement l'une de l'autre (1).

(1) *Itaque cognosco, nihil eorum quæ possum imaginatione comprehendere, ad hanc quam de me habeo notitiam pertinere; mentemque ab illis diligentissimè esse avocandam, ut suam ipsa naturam quàm distinctissimè percipiat.* (Ibid.) Quelques lignes auparavant, Descartes s'explique sur ce qu'il entend par imagination : *Nihil aliud est imaginari, quàm rei corporeæ figuram seu imaginem contemplari.*

Les extraits suivants d'un livre publié à Cambridge, en 1660, dix ans précisément après la mort de Descartes, en nous fournissant un commentaire utile sur quelques-unes des remarques ci-dessous, peuvent servir à montrer avec quelle justesse, même dans ce temps, quelques-uns des membres de cette université avaient saisi l'esprit de la philosophie cartésienne de l'esprit humain.

« Les ames de tous les hommes s'exercent d'abord, κινήσει προβλητικῇ, par une espèce de mouvement progressif, comme l'exprime le philosophe grec; elles s'emploient sur des actes corporels et matériels, et ne s'occupent que d'objets sensibles. Ainsi les liaisons matérielles s'impriment si profondément sur elles, qu'elles ne peuvent imaginer que leur essence soit autre que matérielle et divisible, quoique d'une nature éthérée et subtile. Il ne nous est possible de connaître la nature de nos ames que par leurs κινήσεις κυκλίκαι, ou motions circulaires et réflectives, et ce n'est qu'en s'examinant elles-mêmes qu'elles se peuvent dérober leurs propres secrets. » (Smith, *Discours choisis*, pag. 65.)

« Réfléchissons seulement sur nos propres ames; considérons avec quelle clarté les notions de raison, liberté, perception, et autres semblables s'offrent à nous, et nous pourrons nous convaincre qu'il est mille fois plus facile de connaître nos ames que nos corps. Nous connaissons les premières par une conversion immédiate sur nous-mêmes, et un sens intime distinct de leurs opérations; tandis

Ces observations peuvent ne pas paraître très-originales ou très-importantes à ceux qui sont familiarisés avec les écrits de Locke et de ceux, en petit nombre, de ses successeurs qui sont entrés dans l'esprit de sa philosophie; mais quand elles parurent pour la première fois, elles étaient le plus grand pas que jamais aucun individu eût fait dans la science de l'esprit. Quel contraste frappant ne présentent-elles pas, non-seulement avec les discussions des scolastiques, mais encore avec les théories si analogues de Hobbes à la même époque? Combien de fois Locke lui-même, et la plus grande partie de ses sectateurs, ne les ont-ils pas perdues de vue en dépit de la conviction intime la plus claire de leur vérité et de leur importance? Si Horne-Tooke les eût étudiées et comprises, elles lui auraient donné la clef de ces énigmes étymologiques, qui, bien qu'un grand nombre de ses contemporains les aient prises à tort pour de profondes découvertes philosophiques, doivent en partie tout leur mystère au penchant décidé de ces rai-

que nous n'arrivons à la connaissance du corps qu'historiquement en quelque sorte, et par fragments détachés des expériences douteuses et incertaines que nous en faisons; mais les notions que nous avons d'un esprit, c'est-à-dire, de ce quelque chose au-dedans de nous qui pense, comprend, raisonne et disserte, sont si claires, et si parfaitement séparées de celles que nous avons d'un corps, que nous pouvons aisément concevoir que, lors même que tous les êtres corporels du monde seraient détruits, nous pourrions cependant exister aussi bien que nous le faisons.» (*Ibid.* p. 98.)

sonneurs superficiels, pour retomber dans les mêmes erreurs scolastiques, dont Descartes, Locke, Berkeley, Hume et Reid, avaient, avec tant de succès, tenté de les affranchir.

Si quelque chose peut ajouter à notre admiration pour des idées qui manifestent dans leur auteur une telle victoire sur les illusions des sens, c'est de considérer qu'on en est redevable à un jeune homme, qui avait passé, au milieu de la dissipation et du tumulte des camps, le temps ordinairement consacré aux études académiques (1). L'éducation libérale qu'il avait reçue dans sa jeunesse sous les jésuites, au collége de la Flèche (2), peut seule expliquer ce phénomène. Encore enfant, nous dit-on, il s'y était

(1) « Descartes porta les armes d'abord en Hollande, sous le célèbre Maurice de Nassau; de là en Allemagne, sous Maximilien de Bavière, au commencement de la guerre de trente ans. Il passa ensuite au service de l'empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. On croit aussi qu'au siége de la Rochelle, il combattit, comme volontaire, dans une bataille contre la flotte anglaise. » (Thomas, *Éloge de Descartes*, note 8.) Quand Descartes quitta la profession des armes il était âgé de vingt-cinq ans.

(2) Par une coïncidence assez curieuse, ce fut aussi dans la même ville de la Flèche que Hume fixa sa résidence lorsqu'il composait son Traité sur la nature humaine; il pourrait se faire qu'il y eût été engagé par des associations semblables à celles qui se présentèrent à l'imagination de Cicéron, quand il visita les jardins de l'Académie. Au commencement de sa dissertation sur la méthode, Descartes nous a donné une description assez intéressante des travaux qui occupèrent sa jeunesse, et des considérations qui lui firent naître le dessein hardi de réformer la philosophie.

tellement distingué par l'habitude d'une méditation profonde, que ses camarades l'avaient surnommé le *philosophe*. Ce n'est en effet qu'à cet âge qu'on peut cultiver de telles habitudes avec un succès complet. Cependant la gloire d'avoir indiqué à ses successeurs la véritable méthode de la théorie de l'esprit, est tout ce que Descartes puisse revendiquer dans les sciences logiques et métaphysiques. On peut, il est vrai, recueillir, çà et là, dans ses ouvrages, plusieurs importantes idées ; mais, à tout considérer, il n'a ajouté que bien peu à notre connaissance de la nature humaine; cela ne surprendra pas, si l'on considère qu'il aspirait à accomplir une révolution semblable dans les divers départements des sciences physiques, sans parler encore du temps considérable qu'il a dû employer à ses recherches mathématiques, qui, quelque peu de prix qu'il y ait attaché lui-même, ont long-temps été regardées comme la base la plus solide de sa réputation (1).

(1) Tel est aussi le jugement prononcé par d'Alembert : « Les mathématiques, dont Descartes semble avoir fait assez peu de cas, font néanmoins aujourd'hui la partie la plus solide et la moins contestée de sa gloire. » Il ajoute à cela une réflexion très-ingénieuse sur le mérite comparatif de Descartes, considéré comme géomètre et comme philosophe. « Comme philosophe il a peut-être été aussi grand, mais il n'a pas été si heureux. La géométrie, qui, par la nature de son objet, doit toujours gagner sans perdre, ne pouvait manquer, étant maniée par un aussi grand génie, de faire des progrès très-sensibles et apparents pour tout le monde. La philosophie se trou-

Parmi les principaux articles de la philosophie cartésienne incorporés maintenant à nos doctrines les plus accréditées, voici ceux qui méritent le mieux d'être remarqués :

1° Sa lumineuse exposition de l'erreur commune en logique, de vouloir définir des mots qui expriment des notions trop simples pour être susceptibles d'analyse (1). M. Locke réclame cette amélioration comme lui appartenant en propre : mais le mérite en est certainement à Descartes, quoiqu'il faille avouer qu'il ne s'est pas toujours conformé à cette règle dans ses propres recherches.

2° Ses observations sur les différentes classes de préjugés, et particulièrement sur les erreurs auxquelles nous nous exposons par trop de négligence, dans l'emploi des mots considérés comme instruments de la pensée. La plus grande partie de ces observations, toutes même peut-être, avaient déjà été présentées par Bacon ; mais elles sont exprimées

vait dans un état bien différent ; tout y était à commencer : et que ne coûtent point les premiers pas en tout genre ! Le mérite de les faire dispense de celui d'en faire de grands. » (*Disc. prél.*)

(1) « Les noms d'idée simple ne sont susceptibles d'aucune définition. Il en est tout autrement des noms de toute idée complexe. Personne, à ce que je pense, n'a encore fait remarquer quels sont les mots qui sont susceptibles ou non d'être définis. » (Locke, *Essai*, liv. III, chap. IV, §. 4.) Comparez cette remarque avec les *Principia* de Descartes, I, 10, et avec la *Philologia nova experimentalis* de lord Stair, p. 9, et 79, Leyden, 1686.

par Descartes avec plus de précision et de simplicité, et dans un style mieux adapté aux goûts du présent âge.

3° La suprême et incontestable autorité que, dans tous nos raisonnements sur l'esprit humain, il attribue à l'évidence du sens intime. Il s'est servi avec une force irrésistible de ce principe logique pour réfuter les sophismes des scolastiques contre la liberté des actions humaines, fondés sur la prescience de la Divinité, et d'autres considérations théologiques.

4° La plus importante de toutes ses améliorations en métaphysique, est la distinction qu'il a si clairement et si fortement établie entre les qualités primaires et secondaires de la matière. Cette distinction n'était point inconnue de quelques-unes des anciennes écoles de philosophie de la Grèce ; mais elle fut ensuite rejetée par Aristote et par les scolastiques, et il était réservé à Descartes de la placer sous un point de vue si heureux, qu'à l'exception d'un petit nombre de théoristes pleins de scepticisme ou plutôt de paradoxes, elle a réuni les suffrages de tous les observateurs qui sont venus après lui. Ce ne fut point à une suite longue et pénible de raisonnements que Descartes fut redevable d'une découverte en apparence si aisée, quoique si importante dans ses conséquences ; mais à cette patience, à cette exactitude d'attention, aux opérations de son propre esprit, que dès sa jeunesse il s'était principalement

étudié à cultiver. Il peut être convenable d'ajouter que les épithètes primaire et secondaire, employées aujourd'hui universellement pour établir les distinctions dont il s'agit, furent d'abord introduites par Locke ; cette circonstance peut avoir contribué à laisser dans l'ombre ceux qui avant lui avaient fait la même découverte.

Comme ce dernier article du système cartésien est lié de très-près à plusieurs des observations les plus fines, faites jusqu'ici sur les phénomènes intellectuels, nous croyons devoir à la mémoire de l'auteur de nous arrêter un instant pour revendiquer ses droits à quelques idées-mères, que les métaphysiciens modernes supposent communément d'une origine plus récente. Par-là, nous trouverons en même temps l'occasion d'introduire une ou deux remarques qui ne seront peut-être pas sans utilité pour éclaircir les ténèbres qui, d'après l'opinion même de quelques-uns des plus habiles disciples de Descartes et de Locke, obscurcissent encore cette curieuse discussion.

Nous avons fait observer ailleurs que Descartes avait été généralement accusé par les écrivains du siècle dernier, de jouer en sophiste sur les mots dans la doctrine de la non-existence des qualités secondaires, tandis qu'au contraire il a été le premier qui ait exposé au monde l'erreur de ce paralogisme scolastique (1). Pour le prouver, il suffit de

(1) « Descartes, Malebranche et Locke ont fait revivre la distinc-

s'en rapporter à ce qu'il en dit dans la première partie de ses *Principia* (1). Mais, par une raison que nous ferons connaître ensuite, nous croyons à propos

tion entre les qualités primaires et secondaires, mais ils ont fait des qualités secondaires de pures sensations, et des primaires des ressemblances de sensations. Ils prétendaient que la couleur, le son, et le calorique n'existaient pas dans les corps, mais n'étaient que des sensations de l'esprit. Les paradoxes de ces philosophes n'étaient qu'un abus de mots; car, quand ils donnent comme une découverte importante moderne qu'il n'y a point de chaleur dans le feu, ils ne veulent dire autre chose, sinon que le feu ne sent pas la chaleur; ce que tout le monde sait aussi bien qu'eux. » (Reid, *Recherches*, chap. v, sect. 8.)

(1) *Voyez* sections 69, 70, 71 ; ces trois paragraphes sont très-intéressants. Nous n'en citerons que deux phrases, qui suffiront pour montrer que dans les observations que nous venons de faire, nous n'avons rendu à Descartes que la justice qu'il méritait.

Patet itaque in re idem esse cùm dicimus nos percipere colores in objectis, ac si diceremus nos percipere aliquid in objectis, quodquidem quid sit ignoramus, sed à quo efficitur in nobis ipsis sensus quidam valdè manifestus et perspicuus qui vocatur sensus colorum. — Cùm verò putamus nos percipere colores in objectis, et si reverâ nesciamus quidnam sit quod tunc nomine coloris appellamus, nec ullam similitudinem intelligere possimus, inter colorem quem supponimus esse in objectis et illum quem experimur esse in sensu, quia tamen hoc ipsum non advertimus, et multa alia sunt, ut magnitudo, figura, numerus, etc., quæ clarè percipimus non aliter à nobis sentiri vel intelligi, quàm ut sunt, aut saltem esse possunt in objectis, facilè in eum errorem delabimur, ut judicemus id quod in objectis vocamus colorem, esse quid omninò simile colori quem sentimus, atque ita ut id quod nullo modo percipimus, à nobis clarè percipi arbitraremur.

d'emprunter ici les mots d'un de ses commentateurs les plus anciens et les plus distingués. « Ce n'est que depuis Descartes, dit Malebranche, qu'à ces questions confuses et indéterminées, si le feu est chaud, si l'herbe est verte, si le sucre est doux, etc., on répond en distinguant l'équivoque des termes sensibles qui les expriment. Si par chaleur, couleur, saveur, vous entendez un tel ou tel mouvement de parties insensibles, le feu est chaud, l'herbe verte, le sucre doux. Mais si par chaleur et par les autres qualités, vous entendez ce que je sens auprès du feu, ce que je vois lorsque je vois de l'herbe, etc.; le feu n'est point chaud ni l'herbe verte, etc.; car la chaleur que l'on sent, et les couleurs que l'on voit ne sont que dans l'ame. » Il est surprenant de voir que ce passage et plusieurs autres de Malebranche aient échappé au docteur Reid; car on ne trouve dans ses ouvrages à lui-même rien de plus précis sur l'ambiguïté dans les noms des qualités secondaires. Il est encore plus surprenant que Buffier, qui devait avoir étudié avec soin les systèmes de ses savants compatriotes, ait directement accusé non-seulement Descartes, mais Malebranche, d'avoir soutenu un paradoxe qu'ils s'efforçaient au contraire avec tant de soin de bannir des écoles de philosophie (1).

(1) « J'ai admiré souvent que d'aussi grands hommes que Descartes et Malebranche, avec leurs sectateurs, fissent valoir comme une rare découverte de leur philosophie, que la chaleur était dans

Les observations importantes de Descartes sur ce sujet pénétrèrent en Angleterre bientôt après sa mort; elles sont développées très au long et avec beaucoup de talent par Glanville dans sa *Scepsis scientifica* publiée environ treize ans avant la *Recherche de la vérité* de Malebranche. Cependant les progrès du bon sens sont si lents, il a tant de peine à lutter contre les préjugés des savants, que, jusqu'en 1713, le paradoxe si clairement expliqué et réfuté par Descartes, semble avoir conservé quelque autorité dans cette université de laquelle M. Locke, trente ans auparavant, avait été expulsé. Dans un des nos du *Guardian,* l'auteur rendant compte d'une visite faite par Jack Lizard à sa mère et à ses sœurs, après un séjour d'un an et demi à Oxford, donne le précis suivant de ses progrès en logique: « Pendant la première semaine, dit-il, Jack fut entièrement plongé dans les paradoxes; il se plaisait à pincer l'épagneul de ses sœurs, et disait ensuite qu'*il* ne

nous-mêmes et nullement dans le feu; au lieu que le commun des hommes trouvait que la chaleur était dans le feu aussi bien que dans nous. — Mais en ce fameux débat de quoi s'agit-il? Uniquement de l'imperfection du langage qui causait une idée confuse par le mot de chaleur; ce mot exprimant également deux choses, qui à la vérité ont quelque rapport ou analogie, et pourtant qui sont très-différentes; savoir: 1° le sentiment de chaleur que nous éprouvons en nous; 2° la disposition qui est dans le feu à produire en nous un sentiment de chaleur. » (*Cours des sciences*, par le Père Buffier, p. 819, Paris, 1782.)

le sentait pas. Si ses sœurs s'amusaient à assembler des nœuds, il leur démontrait que les rubans étaient tous de la même couleur, ou plutôt, disait Jack, n'étaient d'aucune couleur. Milady Lizard elle-même, quoiqu'elle fût assez satisfaite des progrès de son fils, se mit très en colère contre lui ; car voyant un jour qu'elle venait de se brûler les doigts en allumant une lampe, il profita de l'occasion pour lui prouver au milieu de sa douleur que le feu n'avait point de chaleur. »

Ce misérable jeu de mots sur la non-existence des qualités secondaires, n'aurait jamais attiré l'attention de tant de profonds penseurs, sans la difficulté particulière qui se rencontre dans nos notions de la couleur, notions qui ne nous semblent avoir été suffisamment remarquées par aucun philosophe anglais. Les partisans de Descartes et de Locke admettent bien également que cette qualité appartient à la même classe d'idées que le son, l'odeur, la saveur, le chaud et le froid; et aucun de ceux qui réfléchiront avec attention sur ce sujet ne pourra nier ce fait : toutefois il y a une distinction très-importante à faire entre la couleur et les autres qualités. Pour l'odeur, le son, la saveur, le chaud et le froid, nous apercevons tous immédiatement que nos sens nous communiquent une idée relative de la qualité extérieure, ou, en d'autres termes, nous apportent la perception de l'existence de certaines propriétés ou qualités des objets extérieurs qui leur font

produire certaine sensation sur notre esprit : aussi jamais personne n'a-t-il hésité un moment à reconnaître la vérité de cette branche de la philosophie cartésienne dans tout ce qui concerne ces qualités seules. Mais quant à l'application de la même doctrine à la couleur, nous avons eu de fréquentes discussions avec beaucoup d'individus sans pouvoir les amener à nos idées. Ce n'était pas que leur raison fût défectueuse, mais ils ne pouvaient réfléchir d'une manière continue sur les sujets de leur conviction intime, ou plutôt il leur était impossible de séparer, comme objets de l'entendement, deux choses liées par leurs habitudes constantes d'une manière indissoluble, comme objets de l'imagination. Le silence des métaphysiciens modernes est d'autant plus surprenant, que d'Alembert avait depuis long-temps appelé leur attention sur ce sujet, comme sur un des phénomènes les plus merveilleux dans l'histoire de l'esprit humain. Le penchant que nous acquérons, dit d'Alembert, par les mauvaises habitudes de l'enfance, à rapporter à une substance matérielle et divisible ce qui appartient réellement à une substance spirituelle et simple, est une chose bien digne de l'attention des métaphysiciens. Rien, ajoute-t-il, n'est si extraordinaire dans les opérations de l'esprit que de le voir transporter ses sensations loin de lui-même, et les répandre pour ainsi dire sur une substance à laquelle elles ne peuvent appartenir d'aucune manière. Il serait difficile

d'énoncer le fait en question dans des termes plus précis et plus clairs.

Il semble certain que Descartes et Malebranche avaient aperçu l'illusion si bien décrite ici, si l'on en juge du moins par leur extrême sollicitude à la lier à cette foi implicite, que, par des considérations religieuses, ils regardaient comme due au témoignage des facultés dont le Créateur nous a doués. Malebranche en particulier fait tous ses efforts pour distinguer entre la sensation et le jugement qui en résulte. « La sensation, dit Malebranche, ne nous trompe jamais; elle ne diffère en rien de la conception que nous nous en formons. Le jugement aussi est naturel; ce n'est qu'une sorte de sensation composée (1); mais ce jugement ne nous induit pas en erreur à l'égard des vérités philosophiques. Au moment où nous exerçons notre raison, nous voyons le fait sous son véritable jour, et pouvons parfaitement rendre compte de l'apparence d'illusion qu'il présente à l'imagination. »

Peu satisfait cependant de la solution de cette difficulté, ou craignant peut-être qu'elle ne parût pas complète à quelques autres, il a appelé à son secours la doctrine du péché originel. Il assure que tous les faux jugements que notre constitution nous induit à former sur les objets extérieurs et leurs

(1) Il se serait exprimé avec plus de justesse, s'il eût dit que le jugement est inséparable de la sensation. Mais du reste on comprend assez ce qu'il veut dire.

qualités, sont une suite de la chute de nos premiers pères. Depuis cette *aventure*, ainsi que le docteur Beattie l'appelle quelque part avec peu de respect, il faut la vigilance constante de la raison pour nous préserver des innombrables erreurs où nous feraient tomber nos sens extérieurs (1). Dans un autre passage, Malebranche observe d'une manière très-belle, qui n'est pas cependant très-conséquente avec son argument théologique sur le même sujet, que (2) « nos sens nous étant donnés seulement pour la conservation de notre corps, il est très à propos qu'ils nous portent à juger comme nous faisons des qualités sensibles. Il nous est bien plus avantageux de sentir la douleur et la chaleur, comme étant dans notre corps, que si nous jugions qu'elles ne fussent que dans les objets qui les causent; parce que la douleur et la chaleur étant capables de nuire à nos membres, il est à propos que nous soyons avertis quand ils en sont attaqués, afin d'empêcher qu'ils n'en soient offensés. Mais il n'en est pas de même des couleurs; elles ne peuvent d'ordinaire blesser le fond de l'œil où elles se rassemblent, et il nous est

(1) « Le père Malebranche nous informe que nos sens étaient dans l'origine des facultés aussi fidèles qu'on pouvait le désirer; mais qu'ils furent pervertis par le péché originel. Depuis cette aventure, ils ont contracté une propension si invincible à la fraude, qu'ils sont continuellement occupés à nous chercher des piéges. » (Beattie, *Essai sur la vérité*, p. 241, deuxième édition.)

(2) *Recherche de la vérité*, liv. I, chap. XII.

inutile de savoir qu'elles y sont peintes. Ces couleurs ne nous sont nécessaires que pour connaître plus distinctement les objets ; et c'est pour cela que nos sens nous portent à les attribuer seulement aux objets » (1).

Les deux remarques suivantes, que nous énoncerons avec toute la brièveté possible, nous sem-

(1) Dans ce que le docteur Reid dit sur Descartes et Locke, il y a deux remarques que nous ne savons trop comment concilier. « La couleur, dit-il, diffère des autres qualités secondaires, en ce que, tandis que nous donnons quelquefois le nom de la qualité à la sensation qui l'indique, et qui en est le produit, nous ne donnons jamais cependant, autant que je puis croire, le nom de couleur à la sensation, mais bien à la qualité. » Quelques lignes auparavant il dit : « Quand nous pensons à une couleur, ou que nous en parlons, quelque simple d'ailleurs que semble être la notion présentée à notre imagination, elle est toutefois en quelque sorte composée. Elle embrasse une cause inconnue et un effet connu. Le nom de *couleur* appartient à la cause seule, mais non à l'effet. Mais comme la cause est inconnue, nous n'en pouvons former aucune conception que par ses relations avec l'effet connu : c'est pourquoi tous deux se combinent dans l'imagination, et se trouvent si étroitement liés qu'on les prend pour un objet simple et unique. » (*Recherches*, ch. VI, sect. 4.)

Ces deux passages semblent se contredire. Si dans la perception *couleur*, la sensation et la qualité sont si étroitement liées qu'on les prenne pour un objet simple et unique, ne s'ensuit-il pas que le nom *couleur* désigne évidemment cette notion composée? D'un autre côté, quand il dit qu'on ne donne jamais le nom *couleur* à la sensation, mais bien à la qualité, n'exprime-t-il pas que, toutes les fois qu'on prononce le mot *couleur*, la qualité se trouve séparée de la sensation, même aux yeux du vulgaire ?

blent donner une solution presque complète du problème proposé par d'Alembert.

1° Suivant la nouvelle théorie de la vision attribuée communément, quoique avec peu de justice comme nous le montrerons ensuite, au docteur Berkeley, l'éloignement où l'objet se trouve de l'œil n'est point une perception originelle de la vue. De plus, aussitôt que l'œil s'ouvre, la plus intime liaison s'établit nécessairement entre la notion de couleur et celle d'étendue et figure visible. D'abord il n'est pas improbable qu'on regarde toutes ces notions comme de pures modifications de l'esprit; mais, quoi qu'il en soit, la conséquence évidente est que, quand, par comparaison entre les sens de la vision et du toucher, nous nous sommes habitués à rapporter les objets aux distances, les sensations les accompagneront toujours nécessairement, quelle que soit d'ailleurs cette distance (1).

2° On sait que c'est une loi générale de notre constitution que, quand une chose est destinée, ou naturellement ou par convention, à être le signe d'une autre, l'esprit en contracte une disposition évidente à passer aussi rapidement que possible à la chose signifiée, sans s'arrêter à donner son attention aux signes. On en trouve l'exemple le plus remarquable dans les perceptions acquises de la vision, dans lesquelles nos jugements sur la distance

(1) *Voyez* note M, à la fin du volume.

sont fréquemment le résultat d'un procédé intellectuel; comparant ainsi ensemble une variété de signes différents, sans que nous puissions, le moment d'après, nous rappeler une seule des gradations par lesquelles notre esprit a passé. Notre inattention aux sensations de la couleur considérée comme affection de l'esprit ou modification de notre être, nous semble un fait précisément semblable; car toutes les sensations étaient destinées par la nature à faire l'office de signes, et à nous indiquer les figures et les distances des objets extérieurs. On peut se faire une idée de leur importance essentielle sous ce point de vue, en supposant pour un moment que la nature entière ne présentât qu'une couleur uniforme sans même la moindre variété de lumière et d'ombre. N'est-il pas évident, dans cette supposition, que l'organe de la vision serait entièrement inutile, puisque c'est par la seule variété des couleurs que la figure visible des corps les fait distinguer les uns des autres? Dans ce cas, l'œil ne pourrait nous indiquer la différence des distances; car l'emploi des divers signes cités par les écrivains sur l'optique, suppose avant tout qu'on a reconnu dans les corps environnants des objets séparés de perception. Il n'est donc pas étonnant que des signes si absolument soumis à l'exercice du plus noble de nos sens, cessent dès notre jeune âge de se faire remarquer comme sujets de notre conviction intime, et qu'ils se présentent ensuite à l'imagination plutôt sous la notion

de qualités de la matière, que d'attributs de l'esprit (1).

Nous ne voyons rien qui ait plus de rapport avec les sensations de couleur qu'éveille en nous la présence des objets extérieurs, que le sentiment que nous éprouvons en voyant une bibliothèque. Nous appelons les volumes entassés sur les tablettes, les trésors ou les magasins de la connaissance des âges précédents, et nous voyons en eux avec reconnaissance et respect, des sources inépuisables d'instruction et de plaisir procurés à notre esprit; même en voyant une page imprimée ou manus-

(1) Le docteur Reid, dans ses Recherches, a introduit une discussion sur la perception des objets visibles qui nous a toujours em barrassés depuis plus de quarante ans que nous avons lu son ouvrage pour la première fois; il s'agit de savoir, « si dans l'objet visible il existe une sensation qui lui soit propre, et par laquelle il se communique à la vision. Le résultat de cet argument est qu'il aurait pu se faire que notre œil eût été formé de manière à percevoir la figure de l'objet sans percevoir la couleur ou aucune autre qualité, et que par conséquent, il ne paraît y avoir aucune sensation propre à la figure visible, et que cette qualité est immédiatement suggérée par l'impression matérielle sur l'organe, impression dont nous n'avons pas la conscience. » (*Recherches*, CHAP. VI, section 8.) Autant que nous pouvons le voir, il nous semble parfaitement clair que, s'il n'y eût pas eu de variété dans nos sensations de couleur, et ce qui est encore plus fort, si nous n'eussions eu aucune sensation de couleur quelconque, l'organe de la vision ne pourrait nous avoir avertis ni de la figure, ni de la distance des objets, et par conséquent, nous aurait été aussi inutile que si, dès le moment de notre naissance, nous eussions été affligés d'une goutte sereine.

crite, nous sommes portés à dire que les idées que nous recevons nous viennent par le sens de la vue, et nous sentons à peine la métaphore que nous faisons en parlant ainsi : on ne fait pas attention alors que l'œil ne voit qu'une multitude de traits noirs sur du papier blanc, et que c'est par une habitude acquise que nous communiquons à ces traits toute la signification qui les distingue du barbouillage insignifiant d'un enfant ou d'un sot. Les connaissances que nous concevons renfermées dans les livres, semblables au parfum d'une rose, ou à l'éclat argenté des nuages, doivent leur existence à la relation qui existe entre l'objet et l'esprit qui le perçoit. La seule différence entre ces deux cas est, que dans l'un la relation est un effet local et temporaire d'habitudes conventionnelles, tandis que dans l'autre c'est l'ouvrage universel et inaltérable de la nature. Il faut espérer qu'à l'avenir l'art de l'imprimerie rendra la première relation aussi inhérente à notre espèce que l'est la dernière; mais dans l'histoire des siècles passés, il est impossible de dire combien de fois cette relation a pu être anéantie. Quel vestige reste-t-il aujourd'hui des connaissances scientifiques qui, autrefois, de tous les coins du monde civilisé, attiraient en Égypte ceux qui voulaient se faire initier aux mystères de la philosophie? Les symboles qui restent encore dans ce pays célèbre, inscrits sur des monuments éternels, ont depuis long-temps été séparés des esprits qui pouvaient

réfléchir sur eux leurs attributs intellectuels; ils sont pour nous inutiles et muets, et ne servent qu'à attester l'existence de sciences et d'arts dont il nous est impossible de deviner la nature et l'objet.

Variis nunc sculpta figuris
Marmora, trunca tamen visuntur mutaque nobis;
Signa repertorum tuimur, cecidêre reperta.

On peut étendre à peu près à la langue orale ce qui vient d'être dit des caractères écrits. Quand nous écoutons le discours d'un orateur, l'éloquence et la persuasion semblent découler de ses lèvres, et nous ne remarquons pas que c'est nous qui donnons une ame aux mots qu'il prononce. Il en est absolument de même lorsque nous jouissons de la conversation d'un ami; nous attribuons ce charme puissant à sa voix et à ses accents, mais sans notre coopération, toute leur puissance serait vaine. Dans ce cas, les mots ne contribuent que pour bien peu à l'effet moral et intellectuel.

Nous nous sommes étendus sur cette partie du système cartésien beaucoup moins à cause de la valeur intrinsèque de sa liaison avec la théorie de nos perceptions extérieures, quoiqu'elle soit même à cet égard du plus haut intérêt aux yeux de tout observateur philosophe, que parce qu'elle donne l'exemple le plus frappant et le plus palpable que nous connaissions, des associations indissolubles établies dans notre enfance entre le monde matériel et le monde intellectuel. Il était évidemment dans l'intention de

la nature, que nos pensées fussent habituellement dirigées sur les objets extérieurs. Aussi la masse des hommes est-elle non-seulement peu disposée à l'étude des phénomènes intellectuels, mais incapable du degré de réflexion nécessaire à leur examen. De-là il résulte que quand nous commençons à analyser notre constitution intérieure, nous trouvons les faits qu'elle nous présente si intimement liés dans nos idées aux qualités de la matière, qu'il nous est impossible de tirer entre eux une ligne parfaite de séparation, et que, quand l'esprit et la matière concourent à produire un même résultat, on perd entièrement le premier de vue, ou on ne le regarde que comme un principe accessoire qui doit son existence au dernier. De-là vient encore qu'il est si difficile, pour ne pas dire impossible, de se former une idée d'aucune des opérations de notre intelligence en faisant abstraction des images suggérées par leur nom métaphorique. Quelques-uns des contemporains de Descartes lui objectaient de même que l'impossibilité d'accomplir les abstractions qu'il recommandait était un argument puissant contre la vérité de sa doctrine (1). Ni lui ni aucun de ses successeurs, à ce que nous sachions, ne semblent avoir pensé à la réponse convenable à faire à cette objection. C'est que les abstractions de l'entendement sont

(1) *Voyez*, en particulier, *Gassendi Opera*, t. III, p. 300, Lugduni, 1658.

totalement différentes des abstractions de l'imagination, et que nous pouvons raisonner avec l'exactitude la plus rigoureuse sur des objets considérés isolément, tandis qu'il nous serait impossible, même par la pensée, de les concevoir séparés l'un de l'autre. Ses propres observations sur l'indissolubilité de l'union établie dans l'esprit entre les sensations de la couleur, et les qualités primaires d'étendue et de figure, auraient pu lui fournir en cette occasion, une réplique victorieuse à ses adversaires, sans compter que la variété des métaphores également propres à désigner les mêmes facultés et opérations intellectuelles était une preuve démonstrative qu'aucune de ces métaphores n'avait une liaison avec les lois générales auxquelles le philosophe doit rapporter les phénomènes de l'esprit.

Descartes, en établissant en principe général que *rien de ce qui se conçoit par l'imagination ne peut jeter aucun jour sur les opérations de la pensée*, principe que nous considérons comme lui appartenant en propre, a posé la pierre fondamentale de la philosophie expérimentale de l'esprit humain. Il semble probable, d'après la teneur de leurs idées, que Bacon et d'autres avaient déjà aperçu plus ou moins clairement cette même vérité; mais aucun ne l'avait exprimée avec autant de précision, ou n'en avait fait la maxime fondamentale de sa logique. C'est pour cela que nous croyons pouvoir dater l'origine de la vraie philosophie de l'esprit plutôt aux

principes de Descartes, qu'à l'*organum* de Bacon, ou à l'Essai de Locke, sans prétendre cependant pour cela comparer l'auteur français aux deux auteurs anglais, soit pour avoir contribué à augmenter le trésor de nos faits acquis sur les phénomènes intellectuels, soit pour avoir découvert quelque chose d'important sur les lois générales auxquelles on peut ramener ces phénomènes. Il est pénible de réfléchir sur le petit nombre de philosophes qui aient parfaitement conçu l'esprit de cette maxime essentielle. Même de notre temps, les antiques préjugés qu'elle devait détruire, ont non-seulement repris une nouvelle force, mais ont généralement été regardés comme une découverte profonde et originale en métaphysique. C'est là ce qui doit nous excuser d'avoir traité si longuement de la métaphysique cartésienne dans le tableau historique que nous avons à tracer. Après avoir traité si au long des ouvrages du maître, nous pourrons passer plus rapidement sur ceux de ses disciples et de ses antagonistes (1).

(1) La doctrine cartésienne, sur les qualités secondaires de la matière, est susceptible de diverses autres applications importantes. Ne pourrait-on pas s'en servir au moins comme d'un *argumentum ad hominem* contre M. Hume, et contre ceux qui, en admettant cette partie du système cartésien, semblent toutefois avoir un penchant secret au matérialisme? M. Hume a parlé quelque part de cette *légère agitation du cerveau appelée pensée*. S'il est contraire à la philosophie de confondre nos sensations de couleur, de chaud, de froid, avec les qualités d'étendue, de figure et de solidité, ne

Après avoir tant exalté le mérite extraordinaire de Descartes comme père de la véritable métaphysique, nous devons aussi ajouter que ses erreurs dans cette science n'ont pas été moins extraordinaires. Les plus remarquables, car nous devons nous contenter de parler de celles-là, sont, son obstination à rejeter toute spéculation sur les causes finales (1) ; son hypothèse sur les brutes, qu'il considérait comme de pures machines (2) ; sa doctrine des idées innées *dans le sens où il la comprend et l'expose lui-même* (3) ; son paradoxe si connu, par

l'est-il pas davantage encore, s'il est possible, de confondre avec ces qualités les phénomènes de la pensée, de la volition, et de l'émotion morale?

(1) Malgré les règles logiques qu'il s'est tracées, Descartes semble quelquefois adopter sans s'en apercevoir les idées généralement reçues sur ce sujet. On en trouve plusieurs exemples dans son traité des passions, dans lequel il présente quelques conjectures sur leur usage. La phrase suivante est surtout remarquable. *Mihi persuadere nequeo naturam indedisse hominibus ullum affectum qui semper vitiosus sit, nullumque usum bonum et laudabilem habeat.* (Art. CLXXV.)

(2) Cette hypothèse ne fut jamais très en faveur en Angleterre ; cependant un écrivain moderne très-distingué dans quelques branches des sciences a déclaré d'une manière précise que la balance des probabilités inclinait de ce côté. « Nous ne parlerons point ici des autres animaux, dit M. Kirwan ; car il est au moins douteux qu'ils soient autre chose que des automates. » (*Essais de métaph.*, p. 41, Londres, 1809.)

(3) Nous avons souligné cette dernière phrase, parce que, dans le raisonnement de Descartes sur ce sujet, il y a beaucoup de vérités importantes ternies par un alliage étonnant d'erreurs.

lequel il place l'essence de l'esprit dans la pensée et de la matière dans l'étendue (1) ; et sa nouvelle modification de la théorie idéale de la perception adoptée ensuite avec quelques légers changements, par Malebranche, Locke, Berkeley et Hume (2). Nous aurons occasion de parler de ses erreurs dans la suite de cette histoire. Il nous suffit à présent d'une simple énumération.

Dans ce que nous avons dit jusqu'ici de Descartes, nous n'avons point parlé de ses théories méta-physico-physiologiques sur la connexion entre l'ame et le corps. Avant de poursuivre, nous devons dire

(1) On peut rapporter à ce paradoxe plusieurs des raisonnements de l'auteur, à-la-fois sur la physique et la métaphysique. Un des traits les plus caractéristiques de son génie est l'enchaînement mathématique de ses opinions, même sur des questions qui, au premier coup d'œil, paraissent tout-à-fait éloignées l'une de l'autre. Cette circonstance, jointe à la clarté extraordinaire de son style, explique parfaitement l'attachement que des esprits initiés de bonne heure dans ses principes et sa doctrine conçurent pendant long-temps pour sa philosophie. Dans la persuasion où il était que l'essence de la matière consistait dans l'étendue, il se trouvait obligé d'admettre la doctrine d'un *plenum* universel à laquelle vint s'enchaîner tout naturellement la théorie des tourbillons. La même idée le conduisit dès le commencement de sa méditation métaphysique à affirmer, beaucoup plus dogmatiquement que ses prémisses ne semblent l'y autoriser, la non-étendue de l'esprit, et lui fit souvent entremêler, d'une manière très-contraire à la logique, ce dogme sujet à discussion, avec les faits qu'il rapporte sur les phénomènes de l'esprit.

(2) *Voyez* note N, à la fin du volume.

quelques mots de ces théories, quelque puériles et frivoles qu'elles soient, à cause de la longue et vaste influence qu'elles ont eue sur la science de l'esprit, non-seulement dans la Grande-Bretagne, mais aussi dans le reste de l'Europe.

L'hypothèse de Descartes qui fait siéger l'ame *dans la glande pinéale* ou *conarium* est connue de tous ceux qui ont lu l'*Alma* de Prior ; il n'est pas peut-être également connu qu'il se détermina à la fixer dans cet endroit particulier, par la raison assez plausible que, parmi les différentes parties du cerveau, celle-là se trouvait la seule qui, étant unique et centrale, était convenable au séjour d'un être dont il regardait l'unité et l'indivisibilité comme les attributs essentiels et évidents (1). Il a cherché en particulier à expliquer de quelle manière les esprits animaux, par leurs différentes motions dans les tubes nerveux, entretiennent la communication entre cette glande et les diverses parties du corps, de manière à produire les phénomènes de la perception, de la mémoire, de l'imagination et des motions musculaires : et il a décrit les procédés par lesquels ces divers effets s'accomplissent, avec un ton d'autorité aussi tranchant que s'il eût voulu démontrer par ses expériences la circulation du sang. Il est étrange, en vérité, de rencontrer de tels raisonnements dans les ouvrages du même philosophe qui avait si clai-

(1) *Voyez* son traité *De passionibus*, art. 31, 32. *Voyez* aussi note O, à la fin du volume.

rement aperçu la nécessité de faire une entière abstraction des analogies de la matière, pour étudier les lois de l'esprit, et qui, au commencement de ses recherches, avait poussé son scepticisme jusqu'à exiger une preuve de l'existence même de son propre corps. Cette inconséquence toutefois ne paraîtra pas si inexplicable qu'on pourrait la juger d'abord, si l'on veut réfléchir avec attention sur la méthode adoptée par Descartes ; car le même scepticisme qui lui avait fait suspendre sa confiance dans les facultés intellectuelles jusqu'à ce qu'il se fût convaincu, d'après l'attribut de véracité nécessaire à Dieu, que ces facultés devaient être regardées comme des oracles divins, le prépara ensuite à ajouter une confiance plus que commune aux suggestions de son jugement, sujet à l'erreur ainsi que tous les autres.

Les idées de Descartes sur la communication entre l'ame et le corps, sont maintenant si universellement rejetées que nous n'en aurions pas parlé sans l'influence manifeste qu'elles eurent après un siècle sur la création de l'hypothèse analogue du docteur Hartley. On trouve les premières traces de cette hypothèse dans quelques questions de sir Isaac Newton, qui les proposait, beaucoup moins sans doute parce qu'il y croyait lui-même, que parce qu'il voulait amener les philosophes à un examen du système cartésien sur cet objet. Nous ne prétendons toutefois pas nier que ce grand homme ne semble s'être laissé plus d'une fois égarer par l'exemple de son prédé.

cesseur, en spéculant sur des questions dont la solution était impossible. On ne peut pas douter, dans le cas dont nous nous occupons, que ce ne fût l'application de la vieille théorie des esprits animaux, imaginée par Descartes, pour expliquer les phénomènes de l'esprit, qui amena Newton à ses idées, dont Hartley fit ensuite la base de sa théorie des vibrations (1).

Il serait inutile de s'arrêter plus long-temps sur les rêveries d'un philosophe plus connu des savants de notre siècle par la hardiesse de ses erreurs, que par les vérités profondes renfermées dans ses ouvrages. C'est une question de savoir si, à l'époque

(1) La théorie philologique de Descartes, sur la connexion entre l'ame et le corps, fut adoptée, ainsi que quelques-unes de ses opinions les plus sensées, par un philosophe anglais son contemporain, M. Smith de Cambridge, que nous avons déjà cité dans une des notes ; et l'*Alma* de Prior nous donne une preuve incontestable que, quelque temps après le commencement du XVIIIe siècle, c'était encore un des sujets les plus fréquents de controverse entre les deux universités anglaises. On voit dans le même poëme combien les rêveries de Descartes sur le siége de l'ame contribuèrent à arracher les beaux esprits de Cambridge à leur premier attachement à la pneumatologie plus incompréhensible encore des scolastiques.

Tout ce poëme, du commencement à la fin, verse continuellement le ridicule sur les diverses hypothèses des physiologistes, concernant la nature de la communication entre l'ame et le corps. Le contraste amusant entre l'imposante absurdité de ces disputes et la plaisanterie légère des digressions auxquelles l'imagination du poète s'abandonne, fait un des principaux charmes de cette production, la plus originale de celles de Prior.

où il a vécu, le monde a retiré plus de fruit des vérités qu'il enseigna, ou des erreurs dans lesquelles il se laissa tomber. Il est certain que les discussions que firent naître ces dernières, eurent un effet plus immédiat et plus palpable pour exciter un esprit général de recherches libres et indépendantes. A cette considération on pourrait ajouter une remarque ingénieuse et assez juste de d'Alembert, « que, quand les opinions absurdes se sont invétérées parmi les hommes, il est quelquefois nécessaire, faute de mieux, de les remplacer par d'autres erreurs. Telle est, ajoute-t-il, l'incertitude et la variété de l'esprit humain, qu'il a toujours besoin d'une opinion sur laquelle il puisse s'appuyer. C'est un enfant auquel il faut quelquefois présenter un jouet pour pouvoir lui ôter des mains une arme dangereuse ; le jouet sera bientôt abandonné quand la raison lui viendra (1). »

De tous les antagonistes de Descartes, Gassendi est un des plus anciens et certainement le plus formidable. Jamais deux philosophes ne différèrent autant de talents et de caractère. Le dernier était aussi supérieur au premier par l'originalité de son génie, la force de concentration de son attention sur les phénomènes du monde intérieur, son goût classique, sa sensibilité morale, et les dons précieux de son esprit, qu'il lui était inférieur en érudition, en

(1) *Voyez* note P, à la fin du volume.

industrie comme écrivain, en justesse de vues logiques sur les phénomènes du monde matériel, et généralement dans toutes ces qualités et tous ces talents littéraires que la masse des hommes est ou se croit capable d'apprécier. Aussi la réputation de Gassendi fut-elle à son plus haut degré pendant sa vie, tandis que celle de Descartes ne prit guère de consistance que long-temps après sa mort.

On peut attribuer en grande partie la justesse des vues de Gassendi sur la philosophie naturelle, à l'étude attentive qu'il fit des ouvrages de Bacon, dont Descartes n'a jamais parlé, et qu'il n'avait sans doute jamais lus. Cette circonstance est d'autant plus extraordinaire, que non-seulement Gassendi, mais quelques autres de ses correspondants lui parlèrent de Bacon dans des termes qui devaient l'engager à voir par lui-même si ces éloges étaient bien ou mal fondés. Un de ses correspondants, après s'être contenté, par un sentiment de délicatesse, d'indiquer le chancelier d'Angleterre comme l'homme qui, avant Descartes, avait le mieux conçu la véritable méthode de procéder dans les recherches physiques, saisit cette occasion pour lui mettre sous les yeux, en forme d'un avis amical venant de lui-même, un admirable sommaire de l'*Instauratio magna*.

« A tout cela il faut ajouter qu'aucun architecte, quelque habile qu'il soit, ne saurait élever un édifice sans les matériaux convenables. Ainsi votre méthode, même en la supposant parfaite, ne saurait

vous faire avancer d'un pas dans l'explication des causes naturelles, si vous n'êtes muni avant tout des faits nécessaires pour en déterminer les effets. Ceux qui, sans sortir de leurs bibliothèques, prétendent discourir sur les œuvres de la nature, peuvent bien nous dire quelle espèce de monde ils auraient créé si Dieu leur en eût laissé le choix ; mais, à moins de posséder une sagesse vraiment divine, il est impossible de se former de l'univers une idée qui approche de celles du Créateur. Quoique votre méthode nous promette tout ce qu'on peut attendre du génie de l'homme, elle n'aspire point sans doute à l'art de la divination ; elle ne se pique que de déduire de certaines données toutes les vérités qui en dérivent par une conséquence nécessaire. Ces données en physique ne peuvent être que des principes précédemment acquis par l'expérience (1). »

Dans les discussions de Gassendi avec Descartes, le nom de Bacon semble à différentes fois introduit à dessein d'exciter la curiosité de son antagoniste. Dans sa revue historique des systèmes logiques, il consacre un chapitre séparé à l'entreprise héroïque qui donna naissance au *Novum organum*, et ce chapitre précède immédiatement celui qui traite des méditations métaphysiques de Descartes.

Si Gassendi n'a pas puisé dans Bacon son goût pour la philosophie épicurienne, au moins y aura-t-il

(1) *Voyez* la première épître à Descartes, dans la préface de son *Traité des passions*. Amstelodami, 1664.

été encouragé par la manière favorable avec laquelle Bacon parle toujours de la théorie atomique ou corpusculaire. A l'exemple de cette lumineuse simplicité qui caractérise partout les opérations de la nature, cette théorie possède certainement une supériorité décidée sur toutes les autres conjectures des philosophes anciens, relatives à l'univers matériel; et Bacon et Gassendi méritent les plus grands éloges pour avoir vu si clairement la forte présomption que cette ressemblance faisait naître en faveur de la vérité, avant que les recherches de l'école newtonienne eussent jeté sur elle une lumière inattendue. Cependant, malgré toute son admiration pour la physique d'Épicure, Bacon ne montre jamais la moindre propension à adopter les doctrines métaphysiques ou morales de la même secte; il considérait au contraire, et sans doute avec raison, la théorie atomique comme beaucoup plus opposée à l'athéisme que l'hypothèse de quatre éléments mutables, et d'une cinquième essence incommutable. Il y a tout lieu de croire que Gassendi, qui était un chaud partisan des causes finales, s'était rangé de cette opinion, même dans les recherches purement physiques. On ne peut nier en même temps que, sur plusieurs questions de métaphysique et de morale, ce savant théologien, un des plus orthodoxes en apparence que l'église catholique ait à présenter, ne portât sa vénération pour l'autorité d'Épicure, pour ainsi dire jusqu'à la servilité. Quoiqu'il fasse tout son possible pour mettre

ses lecteurs en garde contre les dangereuses conséquences généralement attribuées à son maître, il a néanmoins conservé assez de son système pour autoriser le soupçon généralement conçu, qu'il en avait adopté plus qu'il n'en avouait.

De même que l'attachement de Gassendi pour les doctrines physiques d'Épicure le disposait à recevoir plus favorablement qu'il ne l'eût fait sans cela, ses opinions en métaphysique et en morale, de même son aversion déclarée pour la théorie des tourbillons semble avoir créé dans son esprit des préjugés injustes contre les spéculations de Descartes sur tous les autres sujets. Ses objections contre l'argument par lequel Descartes a établi d'une manière si victorieuse la distinction entre l'esprit et la matière comme objets séparés et hétérogènes des connaissances humaines, doivent paraître aujourd'hui frivoles et puériles, à toute personne capable de former un jugement sur cette question. Tout ce qu'elles prouvent, c'est que toutes nos connaissances, nous sont communiquées par les sens extérieurs, puisqu'il n'existe pas un seul objet de l'entendement qu'on ne puisse ramener aux images sensibles, et que par conséquent, quand Descartes proposait de faire abstraction de ces images dans l'étude de l'esprit, il rejetait la seule base sur laquelle l'édifice de nos facultés pût s'appuyer. Le fait est, pour nous servir de ses expressions, qu'il n'y a pas de distinction réelle entre l'imagination et l'intellect, si l'on entend par le premier

de ces deux mots ce pouvoir que l'esprit possède de se représenter les objets matériels et les qualités qu'il a perçues d'avance. Il est évident que ce raisonnement coïncide exactement avec la doctrine répandue en Angleterre à la même époque par son ami Hobbes (1), ainsi qu'avec les théories soutenues plus tard par Diderot, Horne-Tooke, et plusieurs autres écrivains français et anglais qui s'imaginaient suivre avec un succès merveilleux le sentier tracé par la génie de Locke, tandis qu'ils ne faisaient en effet que répéter les dogmes d'Épicure.

Une chose assez digne de remarque, c'est que l'argument employé par Gassendi contre Descartes est copié presque mot pour mot de sa propre traduction de Diogène Laërce, sur les sources de nos connaissances, d'après les principes de la philosophie épicurienne (2) : tant sont peu nouvelles les conséquences que les matérialistes modernes tirent de la proposition scolastique, *nihil est in intellectu, quod*

(1) Sorbière rappelle en termes très-forts l'affection de Gassendi pour Hobbes, et son estime pour ses écrits. *Thomas Hobbius Gassendo charissimus cujus libellum de corpore paucis ante obitum mensibus accipiens, osculatus est subjungens : mole quidem parvus est iste liber, verùm totus ut opinor, medullâ scatet!* (Sorberii præf.) L'admiration de Gassendi n'était pas moindre pour le *De cive* de Hobbes, à en croire du moins une lettre écrite par lui à Sorbière et contenue dans la préface de cet ouvrage.

(2) Voyez *Gassendi Opera*, tom. III, pag. 300; et tom. V, pag. 12.

non fuit prius in sensu! La même doctrine est exprimée dans une maxime très-concise, déjà citée, de Montaigne : *Les sens sont le commencement et la fin de toutes nos connaissances*. Cette maxime, que Montaigne tenait de son oracle Raymond de Sébonde, a été regardée par les philosophes présents de France comme sanctionnée de l'autorité de Locke. Si elle était vraie, elle déracinerait non-seulement toute métaphysique, mais aussi toute morale et toute religion naturelle et révélée. Aussi est-ce de cette maxime que, dans une lettre comparable à tout ce que Molière a pu imaginer dans ses Femmes savantes, madame du Deffand se sert pour montrer à Voltaire la faiblesse des raisonnements par lesquels il répondait à un livre qui venait d'être publié sur l'athéisme. Pour rendre justice à cette dame célèbre, nous allons citer ses propres mots comme un document précieux et authentique du ton philosophique affecté par les hautes classes de la société française sous le règne de Louis XV.

« J'entends parler d'une réfutation d'un certain livre (Système de la nature) : je voudrais l'avoir. Je m'en tiens à connaître ce livre par vous ; toutes réfutations de système doivent être bonnes, surtout quand c'est vous qui les faites. Mais, mon cher Voltaire, ne vous ennuyez-vous pas de tous les raisonnements métaphysiques sur les matières inintelligibles. Peut-on donner des idées, ou peut-on en admettre d'autres que celles que nous recevons par nos sens ? »

Si en effet les sens sont le commencement et la fin de toutes nos connaissances, il est difficile de résister à la conséquence présentée ici (1).

Un savant et profond écrivain s'est plaint depuis peu d'une injustice qu'il prétend que l'âge présent fait à Gassendi, dans les ouvrages duquel il assure qu'on peut trouver tout entière la doctrine communément attribuée à Locke sur l'origine de nos connaissances (2). La remarque est certainement juste, si on la restreint à la doctrine de Locke telle qu'elle est interprétée par la plus grande partie des philosophes du continent; mais elle diffère essentiellement de la vérité, si elle s'applique à cette doctrine telle qu'elle a été expliquée et modifiée par le plus

(1) Malgré l'évidence que, suivant nous, présente cette conclusion, nous espérons qu'on ne nous accusera pas de l'attribuer à la généralité de ceux qui ont adopté les prémisses. Si un auteur devait être responsable de toutes les conséquences qu'on peut tirer logiquement de ses opinions, personne ne pourrait espérer d'échapper à la censure; et dans la circonstance présente nous sommes certains qu'il y a bien peu des disciples de Montaigne qui aient jamais entrevu où les menait la maxime proverbiale en question.

(2) « Gassendi fut le premier auteur de la nouvelle philosophie de l'esprit humain; car il est temps de lui rendre, à cet égard, une justice qu'il n'a presque jamais obtenue de ses propres compatriotes. Il est très-singulier, en effet, qu'en parlant de la nouvelle philosophie de l'esprit humain, nous disions toujours la philosophie de Locke. D'Alembert et Condillac ont autorisé cette expression en rapportant l'un et l'autre à Locke exclusivement la gloire de cette invention, etc., etc. » (De Gerando, *Hist. comp. des Systèmes*, tome I, p. 301.)

intelligent de ses disciples anglais. Le but de l'argument de Gassendi contre Descartes, est de matérialiser cette classe d'idées, que les lockistes, aussi bien que les cartésiens, considèrent comme l'objet exclusif de la faculté réflective, et de montrer que ces idées peuvent se ramener en dernier résultat aux images ou conceptions empruntées des objets extérieurs. Ce n'est donc pas ce qu'il y a de sain et de vrai dans cette partie du système de Locke, mais bien les erreurs que les commentaires de quelques-uns de ses disciples y ont introduites, qu'on peut justement considérer comme empruntées à Gassendi. Gassendi n'a pas même dans ses erreurs le mérite de l'originalité; car on trouve à peine dans ses ouvrages une seule remarque à ce sujet qui n'ait été copiée dans ce qui nous avait été transmis sur la métaphysique d'Épicure.

Malheureusement pour Descartes, quoiqu'il vît clairement qu'on ne pouvait rapporter à nos sens extérieurs l'origine des idées qui intéressent le plus le bonheur des hommes, il eut la faiblesse de chercher à les expliquer par l'hypothèse extravagante des idées innées, au lieu d'énoncer, comme il aurait dû le faire, cette proposition fondamentale en termes nets et précis. Cette hypothèse donna à Gassendi de grands avantages sur lui dans la discussion; tandis que l'emploi fait depuis par Locke des raisonnements de Gassendi contre cette doctrine, a fait croire généralement, quoique sans raison, que

le dernier, aussi bien que le premier, en rejetant la doctrine des idées innées, rejetait aussi les diverses vérités importantes et bien prouvées qui se trouvaient combinées à cette théorie dans le système de Descartes.

Le langage hypothétique introduit ensuite par Leibnitz sur l'ame humaine, qu'il appelle quelquefois le miroir vivant de l'univers, et qu'il suppose contenir en elle-même le germe de toutes les connaissances développées ensuite par l'exercice progressif de ses facultés, est encore un autre impuissant essai pour expliquer un mystère que la raison humaine ne saurait pénétrer. La même remarque peut s'étendre à quelques-unes des rêveries de Platon sur ce sujet, et en particulier à celle où il suppose que les idées qu'on ne peut ramener à aucun de nos sens extérieurs nous sont venues d'un état antécédent d'existence. Dans toutes ces théories, aussi bien que dans celles de Descartes, on commence par regarder comme incontestable cette vérité fondamentale que les sens ne sont pas la seule source des connaissances humaines; et rien ne manque pour les rendre correctement logiques, que d'énoncer cette vérité comme un fait certain, ou du moins inexpliqué jusqu'ici, dans notre constitution intellectuelle.

Hume a remarqué très-justement, en parlant de Newton, que, « tandis qu'il semblait lever le voile qui couvrait quelques-uns des mystères de la nature, il nous montrait en même temps les imperfec-

tions de la philosophie mécanique, et par-là, laissait ces mêmes secrets s'enfoncer dans l'obscurité qui les avait jusqu'à lui cachés et les cachera toujours à nos yeux (1). » Lorsque la justesse de cette remarque sera aussi universellement reconnue dans la science de l'esprit humain qu'elle l'est aujourd'hui dans les sciences naturelles, on pourra enfin espérer de voir mettre un terme à ces vaines controverses qui ont si long-temps détourné l'attention des métaphysiciens du véritable objet de leurs études.

Le texte de l'Écriture sainte que le docteur Reid a pris pour épigraphe dans ses Recherches, nous donne le résultat de ses observations, à-la-fois modestes et vraiment philosophiques, sur l'origine de nos connaissances, et exprime ce résultat d'une manière parfaitement analogue à celle avec laquelle Newton parle de la loi de la gravitation : *L'inspiration du Tout-Puissant lui a donné l'intelligence.* Que nos recherches sur le développement de l'esprit, et les occasions qui ont contribué à la formation de ces notions soient poussées aussi loin que nous voudrions en remontant aux premiers temps de son histoire, il faudra toujours en finir comme eux par faire une humble confession de notre ignorance.

Nous nous sommes arrêtés sur les écrits de Gassendi, bien moins par l'opinion que nous avons de leur mérite que par respect pour un auteur dont

(1) *Histoire d'Angleterre*, ch. LXXI.

Locke a fréquemment daigné suivre les traces. L'éloge épigrammatique que lui donne Gibbon (1) d'avoir été le meilleur philosophe des littérateurs, et le meilleur littérateur des philosophes, nous semble tout-à-fait extravagant : son instruction était, il est vrai, étendue et raisonnée, et comme philosophe il mérite l'éloge d'avoir été un des premiers à entrer parfaitement dans l'esprit de la logique baconienne. Mais son génie d'invention, qui n'était pas probablement du plus haut rang, semble, ou s'être dissipé au milieu de la multiplicité de ses travaux littéraires, ou s'être laissé engourdir par les études immenses qu'il fit comme commentateur et comme compilateur. On ne doit point attendre d'un écrivain de cette classe, de ces découvertes qui jettent un jour nouveau sur l'étude de l'esprit humain. Aussi n'a-t-il fait que rappeler et remettre en vigueur les doctrines des anciens épicuriens. Ses ouvrages forment six gros volumes in-folio; mais on en pourrait réduire la substance de beaucoup, sans rien diminuer de leur valeur.

Gassendi eut, sous un point de vue, un grand avantage sur son antagoniste, c'est de n'avoir jamais perdu sa bonne humeur au milieu de la chaleur des arguments philosophiques. L'indifférence avec laquelle il regardait la plupart des points en litige entre eux, était peut-être la principale cause

(1) *Essai sur l'étude de la littérature.*

de ce sang-froid de caractère qu'il déploya constamment dans ses controverses, et qui forme un contraste si remarquable avec l'irritabilité naturelle à Descartes. La confiance même de Gassendi en son maître favori, Épicure, est loin d'être si absolue et si entière, s'il est vrai qu'il eût coutume de donner pour raison de la préférence qu'il accordait à la physique d'Épicure sur la théorie des tourbillons, que chimère pour chimère, il ne pouvait s'empêcher de se sentir quelque penchant pour celle qui était de deux mille ans plus ancienne que l'autre (1).

Environ vingt ans après la mort de Gassendi, qui ne survécut pas long-temps à Descartes, Malebranche entra dans sa carrière philosophique. Conformément à l'avis de quelques-uns de ses précepteurs, il avait consacré les premières années de sa jeunesse à l'étude de l'histoire ecclésiastique et des langues savantes; mais il ne se sentit pour aucune de ces sciences cette prédilection marquée qui eût pu donner l'espoir de le voir un jour s'élever avec quelque éminence. Enfin, à l'âge de vingt-cinq ans, il rencontra par hasard le Traité de l'homme par Descartes, qui ouvrit devant lui une sphère nouvelle, et éveilla en lui la conscience d'un talent que ni lui ni les autres n'avaient encore soupçonné. Fontenelle nous a laissé une peinture très-animée de l'enthousiasme avec lequel Malebranche dévora la lec-

(1) *Voyez* note Q, à la fin du volume.

ture de ce premier ouvrage, et il en décrit les effets comme ayant été si puissants sur son système nerveux, qu'il fut forcé de laisser le livre de côté jusqu'à ce que les palpitations de son cœur se fussent un peu ralenties.

Ce ne fut que dix ans après cette première lecture qu'il publia sa *Recherche de la vérité*, ouvrage qui, quelque jugement qu'on porte aujourd'hui de son mérite philosophique, n'en sera pas moins à jamais une lecture intéressante aux hommes de goût, et une étude utile pour ceux qui aiment à observer la nature humaine. Il est peu de livres qui réunissent au même degré la plus grande profondeur des idées abstraites et les saillies les plus agréables de l'imagination et de l'éloquence, et où ceux qui aiment à pénétrer dans les caractères intellectuels puissent trouver de plus frappants exemples de la force à-la-fois et de la faiblesse de l'entendement humain. Un fait très-remarquable dans l'histoire de Malebranche, c'est que, malgré le coloris poétique qui donne tant de grace et de vie à son style, il ne put jamais lire sans dégoût une page des plus beaux vers (1). Quoique l'imagination fût évidemment la qualité distinctive de son génie, les passages les plus finis de ses ouvrages sont ceux où il représente cette perfide faculté comme la mère féconde de nos erreurs les plus funestes (2).

(1) Bayle, Fontenelle, d'Alembert.

(2) Dans un de ses arguments, sur ce point, Malebranche cite

Outre ces erreurs, plus ou moins naturelles à tous les hommes, par suite du pouvoir de l'imagination pendant l'enfance de la raison, Malebranche avait de plus à lutter contre les dogmes particuliers de la croyance catholique romaine. Malheureusement il découvre partout une forte tendance à confondre la théologie et la métaphysique, s'aidant de l'une pour prouver l'autre, toutes les fois qu'il ne peut trouver dans les ressources de son esprit les moyens d'établir dans l'une d'elles un raisonnement auquel il s'attache. C'est à cela qu'on doit surtout attribuer le peu d'attention que l'on donne aujourd'hui à un écrivain si universellement admiré autrefois, et à qui l'on doit incontestablement quelques-unes des spéculations les plus fines réclamées par les théoristes du XVIII[e] siècle. Quant aux controverses mystiques sur la grace qu'il eut avec Antoine Arnauld, et dans lesquelles il épuisa tant les forces de son génie, elles sont depuis long-temps plongées

les remarques faites précédemment, à ce sujet, par un philosophe anglais qui, comme lui, en avertissant ses lecteurs de se tenir en garde contre l'influence fatale de l'imagination sur le jugement, a donné le plus brillant exemple de l'immense fertilité et de l'originalité de la sienne. L'allusion suivante de Bacon, citée par Malebranche, est extrêmement heureuse. *Omnes perceptiones tam sensûs quàm mentis sunt ex analogiâ hominis, non ex analogiâ universi; estque intellectus humanus instar speculi inæqualis ad radios rerum qui suam naturam naturæ rerum immiscet, eamque distorquet et inficit.*

dans le plus profond oubli, et nous n'aurions pas cherché à les en tirer, si elles n'eussent servi à nous rappeler d'une manière authentique dans quel esclavage humiliant deux des plus puissants génies, il y a cent ans, étaient enchaînés par une croyance dont la réformation avait délivré tous les pays protestants, et qui partout où on la conservait a été la source féconde de préjugés non moins funestes (1).

Quand Malebranche discute des questions qui n'ont point été positivement décidées par l'Église, il montre une hardiesse et une liberté remarquables. Il réduit à rien ces autorités humaines qui ont tant

(1) Malebranche s'avouait si peu à lui-même ses dispositions à confondre les dogmes théologiques avec les discussions philosophiques, qu'il a sérieusement averti ses lecteurs de se méfier d'un tel mélange, en leur citant un aphorisme de Bacon qui s'applique particulièrement à ses écrits à lui-même. *Ex divinorum et humanorum malesanâ admixtione non solum educitur philosophia phantastica, sed etiam religio hæretica. Itaque salutare admodum est si mente sobriâ fidei tantùm dentur quæ fidei sunt.* Il est amusant de voir que Malebranche, en transcrivant ces mots, a adroitement supprimé le nom de l'auteur d'où il les tire, dans le dessein manifeste de ne point affaiblir leur effet par l'autorité suspecte d'un philosophe qui n'était pas de l'église romaine.

Le docteur Reid, supposant Malebranche jésuite, a attribué à l'antipathie commune entre cet ordre et les jansénistes la chaleur déployée des deux côtés dans la dispute avec Arnauld. (*Essai sur l'intelligence*, p. 124.) Le fait est que Malebranche était de la congrégation de l'Oratoire. Cette société était beaucoup plutôt alliée des jansénistes que des jésuites, et elle se distingua noblement, depuis son origine, par la modération et les lumières de ses membres.

de pouvoir sur les hommes d'une érudition peu éclairée, et il oppose intrépidement sa propre raison aux préjugés les plus invétérés de son siècle. Son incrédulité dans la réalité de la sorcellerie, qui semble avoir été complète, quoiqu'elle ne soit exprimée qu'avec précaution, nous donne une preuve décisive de la netteté de son jugement, toutes les fois qu'il se croyait libre de l'exercer. Les phrases suivantes contiennent plus de véritable bon sens que nous ne nous rappelons en avoir vu sur ce sujet dans aucun écrivain contemporain.

« Les hommes même les plus sages se conduisent plutôt par l'imagination des autres, je veux dire par l'opinion et par la coutume, que par les règles de la raison. Ainsi dans les lieux où l'on brûle les sorciers, on ne voit autre chose, parce que dans les lieux où l'on les condamne au feu, on croit véritablement qu'ils le sont, et cette croyance se fortifie par les discours qu'on en tient. Que l'on cesse de les punir, et qu'on les traite comme des fous, et l'on verra qu'avec le temps ils ne seront plus sorciers, parce que ceux qui ne le sont que par imagination, qui font certainement le plus grand nombre, deviendront comme les autres hommes.

« C'est donc avec raison que plusieurs parlements ne punissent point les sorciers ; il s'en trouve beaucoup moins sur les terres de leur ressort ; et l'envie, la haine, et la malice des méchants ne peuvent se servir de ce prétexte pour accabler les innocents. »

La sagacité et la justesse de ces réflexions a été démontrée d'une manière frappante par l'histoire de cette superstition populaire, et dans tous les autres cas où on a essayé du remède conseillé par Malebranche. On doit sans doute attribuer beaucoup de cette sagacité à la vigueur native d'un esprit qui cherche à se débarrasser des préjugés de l'enfance. Mais il ne faut pas perdre de vue que Malebranche avait respiré le même air que les associés et les amis de Descartes et de Gassendi, et qu'aucun philosophe semble n'être plus profondément imbu de la vérité de cette précieuse maxime de Montaigne : « Il est bon de frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui. »

Il y a encore, dans le caractère intellectuel de Malebranche, un autre trait qui présente un contraste inattendu avec ses dispositions pour les méditations abstraites : nous voulons parler du coup d'œil attentif et observateur qu'il paraît avoir jeté sur les habitudes et les mœurs du petit cercle qui l'entourait, et plus encore de l'art délicat avec lequel il a retracé les nuances les plus fines et les variétés du génie (1). Il a fourni à cette branche de la philosophie de l'esprit humain, qui n'est certainement pas la moins importante et la moins intéressante, plus de remarques originales que Locke lui-même (2);

(1) *Voyez*, entre autres, *Recherche de la vérité*, livre II, chapitre IX.

(2) Locke a été prévenu par Malebranche dans un de ses passages

et, depuis ce temps, à l'exception d'Helvétius, aucun des métaphysiciens français ou anglais n'y a donné

les plus remarquables, et son commentaire diffus et verbeux ne semble pas jeter beaucoup de lumière sur le fait énoncé d'une manière si claire et si concise par le dernier. « Si l'esprit consiste à avoir toujours nos idées présentes à la mémoire, l'exactitude du jugement, et la netteté de la raison qu'un homme possède, dans un plus haut degré qu'un autre, consiste principalement à les avoir toujours bien distinctes, et à pouvoir finement distinguer une chose d'une autre, lorsqu'il n'y a que peu de différences entre elles. De-là vient sans doute la remarque qu'on a faite que les hommes qui ont beaucoup d'esprit ou de mémoire, ne sont pas toujours ceux qui ont le plus de jugement et de raison; car l'esprit s'occupe de préférence à rassembler les idées, à les assortir avec plus de promptitude et de variété, toutes les fois qu'il existe quelque ressemblance entre elles, afin de produire par-là un effet agréable sur l'imagination. Le jugement au contraire sépare soigneusement l'une de l'autre les idées qui ont la moindre différence, pour empêcher qu'on ne se laisse égarer par la similitude, et que l'affinité ne fasse prendre une chose pour l'autre. » (*Essai*, l. II, chap. XI, art. 2.)

« Il y a donc des esprits de deux sortes. Les uns remarquent aisément les différences des choses, et ce sont les bons esprits; les autres imaginent et supposent de la ressemblance entre elles, et ce sont les esprits superficiels. » (*Recherche de la vérité*, 2e part., liv. II, c. IX.) Long-temps avant, Bacon avait fait la même distinction importante dans le caractère intellectuel des individus.

Maximum et velut radicale discrimen ingeniorum, quoad philosophiam et scientias, illud est; quod alia ingenia sint fortiora et aptiora ad notandas rerum differentias; alia, ad notandas rerum similitudines; ingenia enim constantia et acuta, figere contemplationes, et morari, et hærere in omni subtilitate differentiarum possunt. Ingenia autem sublimia et discursiva, etiam tenuissimas catholicas rerum similitudines et cognoscunt, et componunt.

la moindre attention. On découvre occasionellement, dans son très-savant antagoniste Arnauld, la même connaissance pratique de l'entendement humain modifiée et diversifiée, ainsi que cela arrive toujours, par l'éducation et les circonstances extérieures. Ces deux exemples nous montrent bien qu'un esprit supérieur peut découvrir, dans un champ d'expérience très-limité, les immenses résultats que les observateurs ordinaires sont obligés de recueillir dans une fréquentation étendue et variée du monde.

Dans quelques-unes des remarques de Malebranche il y a une légèreté de style et une finesse de tact qu'on devrait peu s'attendre à trouver dans le théologien mystique qui voyait tout en Dieu. Qu'est-ce qui supposerait que le paragraphe suivant fait partie d'un argument profond en faveur de l'influence qu'ont les sens extérieurs sur l'intelligence humaine?

« Si par exemple celui qui parle s'énonce avec facilité ; s'il garde une mesure agréable dans ses périodes ; s'il a l'air d'un honnête homme et d'un homme d'esprit ; si c'est une personne de qualité ;

Utrumque autem ingenium facilè labitur in excessum, prensando aut gradus rerum, aut umbras.

Voilà qui est plus éloquent encore; il est évident que Bacon a saisi ici dans sa forme la plus générale la vérité essentielle que ses deux ingénieux successeurs découvrirent dans des cas particuliers. L'esprit, que Locke oppose au jugement, n'est qu'un des divers talents compris par Bacon sous le nom de *discursiva ingenia*, et c'est en effet un talent inférieur en dignité à la plupart des autres.

s'il est suivi d'un grand train; s'il parle avec autorité et gravité; si les autres l'écoutent avec respect et silence; s'il a quelque réputation, et quelque commerce avec les esprits du premier ordre; enfin s'il est assez heureux pour plaire ou pour être estimé; il aura raison dans tout ce qu'il avancera, et il n'y aura pas jusqu'à son collet et à ses manchettes qui ne prouvent quelque chose (1). »

(1) Nous ne nous permettrons plus qu'une citation de Malebranche, que nous choisirons en partie à cause de l'extrait curieux qu'elle renferme d'un ouvrage anglais depuis long-temps oublié, et en partie aussi pour montrer que ce savant et religieux père n'était point insensible à la gaieté.

« Un illustre entre les savants (sir Henri Saville), qui a fondé des chaires de géométrie et d'astronomie dans l'université d'Oxford, commença un livre (*Prælectiones XIII in principium Elementorum Euclidis, Oxoniæ habitæ, anno* 1620) qu'il s'est avisé de faire sur les huit premières propositions d'Euclide par ces paroles : *Consilium meum est, auditores, si vires et valetudo suffecerint, explicare definitiones, petitiones, communes sententias, et octo priores propositiones primi libri Elementorum, cætera post me venientibus relinquere.* Et il le finit par celles-ci : *Exsolvi per Dei gratiam, domini auditores, promissum, liberavi fidem meam, explicavi pro modulo meo definitiones, petitiones, communes sententias et octo priores propositiones Elementorum Euclidis. Hic annis fessus, cyclos artemque repono. Succedent in hoc munus alii fortasse magis vegeto corpore et vivido ingenio.* Il ne faut pas une heure à un esprit médiocre pour apprendre par lui-même, ou par le secours du plus petit géomètre qu'il y ait, les définitions, demandes, axiomes, et les huit premières propositions d'Euclide; et voici un auteur qui parle de cette entreprise comme de quelque chose de fort grand, et de fort difficile; il a peur que les forces lui

En sa qualité de philosophe, Malebranche doit être considéré sous deux points de vue : 1° comme

manquent : *Si vires et valetudo suffecerint.* Il laisse à ses successeurs à pousser ces choses : *Cætera post me venientibus relinquere.* Il remercie Dieu de ce que par une grace particulière il a exécuté ce qu'il avait promis : *Exsolvi per Dei gratiam promissum, liberavi fidem meam, explicavi pro modulo meo.* Quoi ? la quadrature du cercle ? la duplication du cube? Ce grand homme a expliqué, *pro modulo suo,* les définitions, les demandes, les axiomes, et les huit premières propositions du premier livre des Éléments d'Euclide. Peut-être que entre ceux qui lui succéderont, il s'en trouvera qui auront plus de santé et plus de force que lui pour continuer ce bel ouvrage : *Succedent in hoc munus alii fortasse magis vegeto corpore, et vivido ingenio.* Mais pour lui il est temps qu'il se repose : *Hic annis fessus, cyclos artemque repono.* »

Après avoir lu ce passage, on ne peut s'empêcher de songer avec satisfaction à l'influence qu'a depuis eue la philosophie, pour éloigner ces obstacles opposés, par le goût de pédanterie généralement répandu il y a deux siècles, à l'acquisition des connaissances utiles. Quel contraste entre tous ces commentaires in-4°, sur les définitions, les données, les axiomes, les huit premières propositions d'Euclide, et les méthodes actuelles, par lesquelles on est si facilement conduit jusqu'à la connaissance des parties les plus difficiles des mathématiques ! « Dans le siècle dernier, dit Condorcet (sur l'instruction publique), il suffisait de quelques années d'étude pour savoir tout ce qu'Archimède et Hipparque avaient pu connaître ; et aujourd'hui deux années de l'enseignement d'un professeur vont au delà de ce que savaient Leibnitz ou Newton. » Nous sentons bien que dans cette science en particulier on doit beaucoup à la découverte des nouvelles méthodes répandues plus généralement ; mais nous pensons qu'on doit beaucoup aussi aux améliorations suggérées peu à peu par l'expérience, dans ce que Bacon appelle la partie *traditive* de la logique.

commentateur de Descartes ; 2° comme l'auteur de quelques conséquences de principes cartésiens, non aperçues ou non avouées par ses prédécesseurs de la même école.

1° Nous avons déjà parlé des commentaires de Malebranche, sur la philosophie cartésienne, en ce qui regarde les qualités sensibles, ou, comme on les appelle aujourd'hui plus communément, les qualités secondaires de la matière. On trouve partout la même clarté d'idées, dans ses éclaircissements heureux du système de son maître, à la popularité duquel il a certainement beaucoup contribué par la vivacité de son imagination et le charme de son style. Même dans cette partie de ses écrits, il conserve toujours l'air d'un penseur original ; et en marchant sur les pas de Descartes, il semble plutôt avoir choisi un tel sentier par ses propres réflexions, que par déférence pour le jugement d'un autre. Il serait même possible que ce fût alors que son génie inventif se trouvant retenu et guidé n'en déploie qu'un élan d'autant plus vigoureux et plus utile.

A l'appui de cette dernière remarque, nous ne citerons que ses commentaires sur la théorie cartésienne de la vision, surtout dans cette partie qui se rapporte à notre habitude de juger par l'expérience, de la distance et de la grandeur des objets, et son admirable développement des erreurs auxquelles nous exposent les illusions des sens, de l'imagination et des passions. Dans ses rêveries physio-

logiques sur l'union de l'ame et du corps, il s'égare dans l'obscurité, à l'exemple de son maître, par le manque total de faits sur lesquels il puisse appuyer ses raisonnements ; mais, là encore, son génie n'a point été sans influence sur les recherches des écrivains modernes. Le principe fondamental de Hartley est formellement énoncé dans la *Recherche de la vérité* (1), aussi bien que l'hypothèse sur la nature des habitudes que Locke n'a pas trouvé indigne de lui d'adopter, dans son Essai sur l'entendement humain, quelque téméraire et dénuée de fondements qu'elle paraisse aujourd'hui aux novices de la science (2).

2° Parmi les opinions qui caractérisent particu-

(1) « Toutes nos différentes perceptions sont attachées aux différents changements qui arrivent dans les fibres de la partie principale du cerveau, dans laquelle l'ame réside plus particulièrement. » (*Rech. de la vérité*, liv. II, chap. V.) Ces changements dans les fibres du cerveau sont communément appelés par Malebranche ébranlements, mot que son vieux traducteur anglais Taylor rend fréquemment par vibrations. « La seconde chose, dit Malebranche, qui se trouve dans chacune des sensations, est l'ébranlement des fibres de nos nerfs qui se communique jusqu'au cerveau. (Liv. I, chap. XII.) Malebranche avait aperçu aussi la théorie de l'association. *Voyez*, à cet égard, le IIIe chapitre de son IIe livre intitulé, *De la liaison mutuelle des idées de l'esprit, et des traces du cerveau ; et de la liaison mutuelle des traces avec les traces, et des idées avec les idées.*

(2) « Mais afin de suivre notre explication il faut remarquer que les esprits ne trouvent pas toujours les chemins, par où ils doivent passer, assez ouverts et assez libres, et que cela fait que nous avons de la difficulté à remuer, par exemple, les doigts avec la vitesse qui

lièrement le système de Malebranche, la principale est que les causes sur lesquelles la philosophie doit s'exercer ne sont que des causes occasionelles, tandis que Dieu est la cause efficiente et immédiate de tous les effets produits dans l'univers (1). On peut déduire de ce seul principe, comme autant de corollaires, la plus grande partie des doctrines qui le distinguent.

Hobbes avait déjà remarqué et Glanville avait démontré plus au long, dans sa *Scepsis scientifica*, que nous ignorons complètement la liaison entre les causes et les effets physiques, et que toute notre connaissance sur ce point se réduit à une perception

est nécessaire pour jouer des instruments de musique, ou les muscles qui servent à la prononciation, pour prononcer les mots d'une langue étrangère; mais que peu à peu les esprits animaux par leur cours continuel ouvrent et aplanissent ces chemins, en sorte qu'avec le temps ils n'y trouvent plus de résistance; car c'est dans cette facilité que les esprits animaux ont de passer dans les membres de notre corps, que consistent les habitudes. » (*Rech. de la vérité*, liv. II, chap. V.)

« Les habitudes ne semblent que des continuités de motion dans les esprits animaux qui, après avoir reçu la première impulsion, suivent le sentier tracé qu'ils aplanissent à force de le fouler. » (*Locke*, liv. II, chap. XXXII, art. 6.)

(1) « Afin qu'on ne puisse plus douter de la fausseté de cette misérable philosophie, il est nécessaire de prouver qu'il n'y a qu'un vrai Dieu, parce qu'il n'y a qu'une vraie cause; que la nature ou la force de chaque chose n'est que la volonté de Dieu; que toutes les causes naturelles ne sont point de véritables causes, mais seulement des causes occasionelles. » (*De la vérité*, liv. VI, 2e partie, chap. III.)

de leur liaison constante. Malebranche cependant a traité le même sujet avec beaucoup plus de profondeur qu'aucun de ses prédécesseurs, et a devancé Hume, dans quelques-uns de ses raisonnements les plus ingénieux, dans son essai sur la connexion nécessaire. Avec ces données, il était assez dans la nature de son esprit religieux de conclure la non-existence des causes secondaires, et l'action constante et universelle de la Déité, qui devient ainsi le lien qui unit tous les phénomènes de la nature. Il est évident que dans cette conclusion il est allé au-delà de ce que lui permettaient ses prémisses; car, quoique nous ne puissions à l'aide de nos facultés trouver de liaison nécessaire entre les événements physiques, il ne s'ensuit pas qu'une telle liaison soit impossible. La seule conclusion vraie qu'on en pût tirer, c'est que l'on ne peut découvrir les lois de la nature, comme le voulaient les anciens, par des raisonnements *à priori* des causes aux effets, mais bien par l'expérience et l'observation. On doit à Malebranche la justice de dire qu'il fut un des premiers à placer dans son vrai point de vue ce principe fondamental de la logique inductive.

D'une autre part, les principales objections que les adversaires de Malebranche faisaient valoir contre la théorie des causes occasionelles, étaient loin d'être conclusives; quelques-uns alléguaient que c'était attribuer tout événement à une interposition miraculeuse de la Divinité, tandis qu'au contraire

la nature obéit à des lois générales et constantes qui se manifestent à nos sens, et que c'est dans une opposition à ces lois que consistent en effet les miracles. Il n'était pas moins étrange de prétendre qu'on dégradait la beauté et la perfection de l'univers, en excluant l'idée de mécanisme ; tout cet argument consistait, comme on le voit, à appliquer à la toute-puissance nos idées sur les limites du pouvoir des hommes (1). Quant à la philosophie naturelle, il est évident que l'hypothèse en question ne peut l'affecter ; car l'investigation et la généralisation des lois de la nature, sur lesquelles elles s'exercent, présentent également le même champ d'observation à notre curiosité, soit que nous regardions ces lois comme l'effet immédiat de l'action de la Divinité, ou comme produites par les causes secondaires placées au-delà de la limite de nos facultés (2).

(1) Cette objection, quelque frivole qu'elle soit, a été reproduite par Boyle (*Recherches sur l'idée commune concernant la nature*), copiée ensuite par Hume, lord Kames et plusieurs autres écrivains. Hume s'exprime ainsi : « Il fallait plus de sagesse dans le grand créateur pour édifier tout d'un coup le monde avec tant de prévoyance, que, de lui-même et par son action propre, il répond à tous les desseins de la Providence, que si Dieu était obligé d'en ajuster à chaque instant les parties et de mettre en mouvement par son souffle tous les rouages de cette étonnante machine. » (*Essais sur l'idée d'une liaison nécessaire.*) On trouve une idée à peu près semblable dans le traité *du Monde*, généralement attribué à Aristote.

(2) Hume, en parlant de la théorie des causes occasionelles, a

Tels furent les principaux raisonnements que Leibnitz opposa à Malebranche, pour préparer les esprits à la réception de son système sur les harmonies préétablies, système plus lié que l'auteur ne pense à celui des causes occasionelles, et embarrassé des plus fortes difficultés qu'on puisse présenter à l'autre.

Il est aisé de voir dans la théorie des causes occasionelles, la suite d'idées qui amena Malebranche à conclure que nous voyons tout en Dieu. Les mêmes arguments qui l'amenèrent à conclure que la volition spirituelle ne produit l'action corporelle que par l'intermédiaire de la Divinité, ne pouvaient manquer de lui faire conclure que toute perception de l'es-

commis une erreur historique qu'il peut être convenable de rectifier. « Malebranche, dit-il, et les autres cartésiens ont fait de la doctrine de l'efficacité unique et universelle de la Divinité le fondement de toute leur philosophie. *Cette idée ne fut cependant jamais reçue en Angleterre;* Locke, Clarke, Cudworth, n'en parlent même jamais, mais supposent toujours que la matière a un pouvoir réel quoique subordonné. » (*Essais de Hume,* volume II, p. 475, édition de 1784.)

Dans cette phrase, Hume a probablement associé le nom de Clarke à ceux de Locke et de Cudworth, par la persuasion où il était que ses opinions métaphysiques était conformes à celles communément attribuées à sir Isaac Newton ; le fait est que, sur cette question il était exactement de l'opinion de Malebranche : on en peut juger par cette phrase, qui est, pour ainsi dire, une traduction du passage de Malebranche déjà cité. « La marche de la nature n'est, à proprement parler, que la volonté de Dieu qui produit certains effets d'une manière continue, régulière, constante et uniforme. » (*OEuvres de Clarke,* vol. II, page 698, in-fol.)

prit est un effet immédiat de l'illumination divine ; quant à la manière dont cette illumination s'opère, Malebranche fut nécessairement conduit à l'hypothèse extraordinaire qu'il adopta, par l'opinion universellement reçue alors, que les objets immédiats de nos perceptions ne sont point les choses extérieures, mais leurs idées ou images. Il ne lui restait qu'un moyen de réconcilier ces deux articles de sa croyance ; c'était de transporter le siége des idées, de notre esprit à l'esprit du Créateur (1).

Malebranche dans cette théorie approche indubitablement, selon que Bayle (2) l'a remarqué, des idées des platoniciens modernes ; mais il coïncide encore plus exactement avec le système des philosophes indous (3), qui, suivant sir William Jones, croyaient que toute la création était plutôt une énergie qu'un ouvrage, et que c'était un moyen par lequel l'esprit infini, présent en tout temps et en tous lieux, communique à ses créatures une série de perceptions semblables à un beau tableau ou à un morceau de musique toujours variée, quoique toujours uniforme.

(1) La Harpe nous a conservé un vers fort plaisant (comme il l'appelle) sur cette célèbre hypothèse:

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

« C'était au moins, ajoute La Harpe, un fou qui avait beaucoup d'esprit. »

(2) *Voyez* son *Dictionnaire*, article Amélius.

(3) Introduction d'une traduction de quelques vers indous.

Dans quelques-uns des raisonnements de Malebranche, sur ce sujet, on voit la même suite d'idées qu'adopta ensuite Berkeley, avec lequel il a une très-grande ressemblance dans les traits qui caractérisent le plus fortement son génie ; et s'il n'eût été retenu par des scrupules religieux, il aurait sans doute affirmé, avec non moins d'assurance que son successeur, que l'existence de la matière était évidemment incompatible avec les principes admis universellement alors par les philosophes ; mais Malebranche rejette cette conclusion comme contraire aux paroles de l'Écriture, que, dans le commencement, Dieu créa le ciel et la terre. « La foi, dit-il, m'apprend que Dieu a créé le ciel et la terre ; elle m'apprend que l'Écriture est un livre divin, et ce livre, ou son apparence, me dit nettement et positivement qu'il y a mille et mille créatures ; donc voilà toutes mes apparences changées en réalités ; il y a des corps, cela est démontré en toute rigueur, la foi supposée (1). »

(1) *Entretiens sur la métaphysique*, page 207.

Le célèbre doute de Descartes sur toutes les vérités, à l'exception de l'existence de son propre esprit, a été, nous le répétons, la source réelle non-seulement des incertitudes de Malebranche sur cet article, mais aussi des principales énigmes métaphysiques présentées depuis par Berkeley et Hume. La transition anti-logique, par laquelle il chercha à passer de ce premier principe à d'autres vérités, fut remarquée de bonne heure par quelques-uns de ses sectateurs, qui conclurent de là qu'aucun homme n'a une certitude complète de rien que de sa propre existence. Si on admet comme

En réfléchissant sur la fréquente répétition de ces paradoxes, et de quelques autres non moins anciens, par des auteurs modernes qu'il serait injuste d'accuser de plagiat ; en considérant surtout l'affinité de nos théories les plus subtiles avec les croyances populaires répandues dans une autre partie du monde, on serait tenté de croire que, semblable aux tuyaux d'un orgue, l'invention humaine n'embrasse qu'un nombre limité de tons ; mais n'est-il pas plus juste d'en conclure que la sphère de l'imagination, quelque illimitée qu'on la suppose, est cependant très-étroite, si on la compare aux régions immenses que la vérité et la nature ouvrent à notre observation et à nos raisonnements (1) ?

Avant Bacon, les systèmes physiques des savants opéraient leur révolution périodique dans des orbites aussi circonscrites que les hypothèses métaphysiques de leurs successeurs ; et cependant qui pourrait aujourd'hui fixer des limites à notre curiosité dans l'étude du monde matériel ? Est-il raisonnable de croire que les phénomènes du monde intellectuel soient moins variés ou moins empreints des traits de la sagesse divine ?

raisonnable le doute fondamental de Descartes, il faut admettre aussi nécessairement la conséquence qu'en déduisirent les philosophes distingués sous le nom d'*égoïstes*.

(1) Le petit nombre de fables, de contes pour rire et de bons mots qui circulent sur la surface du globe, pourrait aider à confirmer cette idée.

Une circonstance remarquable dans l'histoire des deux personnages distingués qui ont donné lieu à ces remarques, c'est l'unique et courte entrevue qu'ils eurent ensemble. Leur conversation (1) tomba sur la non-existence de la matière ; Malebranche, qui était attaqué d'une inflammation de poitrine, et que Berkeley trouva occupé à préparer une médecine dans sa cellule, s'échauffa tellement dans la dispute, qu'il en augmenta sa maladie, et qu'il en mourut quelques jours après. Il est à regretter qu'il ne reste aucune trace de cette entrevue, ou que Berkeley n'en ait pas fait la base d'un de ses dialogues (2).

(1) *Biographie britannique*, vol. II, page 251.

(2) Cette entrevue eut lieu en 1715 ; Berkeley avait alors trente-un ans, et Malebranche soixante-dix-sept. Quel changement dans le monde philosophique dans le cours d'un siècle ! Est-ce pour le mieux ?

Le docteur Warburton, qui, lors même que ses raisonnements sont des plus faux, possède toujours le rare mérite de ne penser que d'après lui, est au petit nombre des auteurs anglais qui ont parlé de Malebranche avec le respect dû à ses talents extraordinaires. « Tout ce que vous dites de Malebranche, dit-il dans une lettre au docteur Hure, est exactement vrai ; c'est un écrivain admirable. Le sort de Malebranche et celui de Locke ont été bien différents ; Malebranche, à sa première apparition, reçut un tribut universel d'applaudissements et d'admiration ; quand Locke publia son Essai, il put à peine trouver un partisan ; aujourd'hui Locke est universel, et Malebranche inconnu. On pourrait aisément rendre compte de cet événement, indépendamment du mérite intrinsèque des deux écrivains. Malebranche s'appuyait sur une philosophie universellement en vogue alors ; cette philoso-

Sa brillante imagination n'aurait pu qu'ajouter à l'effet d'une telle scène.

Antoine Arnauld, dont nous avons déjà parlé comme de l'un des théologiens antagonistes de Malebranche, mérite aussi une place distinguée parmi

phie a été renversée par Newton, et Malebranche est tombé avec son maître. En vain voudrait-on prouver au monde que Malebranche pouvait se passer d'un tel appui ; le monde ne pénètre jamais si avant. Une autre cause contribua encore à accélérer sa chute, nous voulons dire son système de voir *tout en Dieu*. Quand une telle faute arrive à un grand auteur, la moitié de ses lecteurs, par sottise, et l'autre moitié, par malice, s'arrêtent sur ce qu'il y a de mauvais, et oublient ou cherchent à faire oublier ce qu'il y a de bon.

« Mais le sage Locke, d'abord, ne s'appuya sur aucun système, et, de plus, ne se déshonora par aucune de ces extravagantes idées. Il en résulta que, comme il ne suivait pas la mode, et ne frappait pas l'imagination, il ne put d'abord trouver ni partisans ni admirateurs; mais comme il était cependant toujours clair et toujours solide, il parvint enfin à se frayer un chemin, et à ne plus redouter aucun revers. Les nouveaux systèmes de philosophie, qui s'écartaient de tous les anciens, ne purent ébranler le sien, et on ne trouve jamais en lui ces hypothèses extravagantes qui, dès qu'elles sont usées, deviennent si fatigantes et si insipides. »

Ces observations sur la fortune de ces deux philosophes font beaucoup d'honneur à la pénétration de Warburton : mais son vaste panégyrique de Locke est peut-être une nouvelle preuve de cet esprit national qui, selon Hume, fait le plus grand bonheur des Anglais, et les excite à donner à tous leurs écrivains distingués des louanges qui souvent paraissent partiales et immodérées.

les philosophes français de cette époque. Dans son ouvrage sur les vraies et les fausses idées, qu'il écrivit en opposition au système de Malebranche de voir tout en Dieu, il porta, suivant le témoignage du docteur Reid, un coup mortel à la théorie des idées, et s'approcha de très-près de la réfutation de ce dernier, sur ce préjugé si ancien et si invétéré (1). Une découverte aussi importante suffirait seule pour lui assurer une place éminente dans l'histoire littéraire; mais ce qui nous engage particulièrement à parler de lui, c'est la réputation qu'il s'est si justement acquise par son traité de l'*Art de penser*, connu plus généralement sous le nom de *Logique de Port-Royal*. Ce traité fut écrit par Arnauld et son ami Nicole; et si l'on considère le temps où il fut publié, aucun éloge ne paraît au-dessus de son mérite. Il serait impossible en effet de citer, avant la publication de l'Essai de Locke, un seul ouvrage qui renfermât un aussi grand nombre de choses justes, et un aussi petit nombre de raisonnements frivoles sur

(1) Voici le sommaire exact et précis que Brucker donne de la doctrine d'Arnauld sur les idées : *Antonius Arnaldus, ut argumenta Malebranchii eò fortiùs everteret, peculiarem sententiam defendit, asseruitque ideas earumque perceptiones esse unum idemque, et non nisi relationibus differre. Ideam scilicet esse, quatenus ad objectum refertur quod mens considerat, perceptionem verò, quatenus ad ipsam mentem quæ percipit; duplicem tamen illam relationem ad unam pertinere mentis modificationem.* (Hist. Phil. de ideis, pag. 247, 248.)

la science de la logique ; il n'en a paru que bien peu depuis sur le même sujet qu'on doive lui préférer pour l'utilité pratique. Si l'auteur eût vécu dans notre siècle, ou s'il eût été moins retenu par ses égards pour les préjugés reçus, il aurait probablement réduit de beaucoup encore la partie technique ; mais dans cette partie même il a cherché à substituer aux exemples puérils et frivoles des logiciens ordinaires, quelques-uns des développements les plus importants des découvertes physiques de ses prédécesseurs les plus immédiats, et il s'est permis quelques digressions qui font regretter qu'il n'ait pas plus fréquemment et plus librement donné carrière à ses réflexions originales. Parmi ses digressions, la plus importante, selon nous, est le vingtième chapitre de sa troisième partie. C'est un supplément très-essentiel et très-instructif à l'énumération qu'Aristote fait des sophismes, et sous ce point de vue il mérite l'attention de tous ceux qui étudient la logique (1).

(1) Suivant Crouzas, l'*Art de penser* contribua plus que l'*Organum* de Bacon et la *Méthode* de Descartes à améliorer, sur le continent, les méthodes établies dans l'éducation académique. (*Voyez* la Préface de sa logique, Genève, 1724.) Leibnitz lui-même en a parlé dans les termes les plus flatteurs. Il va jusqu'à associer le nom de l'auteur à celui de Pascal, membre plus illustre encore de la société de Port-Royal. « *Ingeniosissimus Pascalius in præclarâ dissertatione de ingenio geometrico, cujus fragmentum extat in egregio libro celeberrimi viri Antonii Arnaldi, de Arte bene cogitandi*, etc. » Mais de peur qu'un tel éloge d'un homme aussi éminent, ne fasse estimer les deux ouvrages cités au-

La clarté de jugement qu'il déploie si éminemment dans l'*Art de penser*, forme un contraste curieux avec la passion pour les controverses théologiques, et le zèle pour ce qu'il appelait la pureté de la foi, qui paraissent avoir été ses passions dominantes. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, et continua jusqu'à sa dernière heure à écrire contre les opinions de Malebranche sur la nature et la grace. « Il mourut, dit son biographe, dans une obscure retraite à Bruxelles en 1692, sans avoir assez de fortune pour avoir un domestique, lui dont le neveu avait été ministre d'état, et qui aurait pu être lui-même cardinal. Le plaisir de pouvoir publier ses sentiments, était pour lui un dédommagement suffisant. »

delà de leur valeur réelle, nous croyons devoir ajouter que les louanges données par Leibnitz aux auteurs, morts ou vivants, ne doivent pas toujours être prises à la lettre. « Personne, dit Hume, n'est enclin à un excès d'admiration comme un beau génie. » C'est une remarque qu'on peut faire, surtout dans ce que Leibnitz dit de tous les ouvrages d'un mérite solide qu'il a cités. Cela est dû sans doute en partie à une perception vive et sympathique d'excellence dans un genre identique, et en partie à un généreux désir d'y appeler l'attention du public. Un autre fait qui sert bien à montrer toute la force du préjugé, c'est de voir Buffier, jésuite d'ailleurs savant et distingué, dominé à un tel point par la haine que son ordre portait aux jansénistes, qu'il va jusqu'à appeler la Logique de Port-Royal « une compilation judicieuse, tirée de quelques ouvrages publiés antécédemment sur le même sujet, et en particulier d'un traité de *Fonséca*, jésuite espagnol. » (*Cours des Sciences*, pag. 873, Paris, 1732.)

Nicole son ami et son collaborateur, fatigué à la fin de ces interminables disputes, lui exprimait un jour le désir de se retirer du champ de bataille et de jouir du repos : *Du repos !* s'écria Arnauld, n'aurez-vous donc pas toute l'éternité pour vous reposer?

On raconte une anecdote de son enfance, qui, quand on la rapporte à l'histoire de sa vie, montre bien la force des impressions qu'on reçoit dès les premières années. Il s'amusait un jour, comme font les enfants, dans la bibliothèque du cardinal du Perron, et il pria celui-ci de lui donner une plume : « Pourquoi faire ? dit le cardinal. — Pour écrire comme vous des livres contre les huguenots. » Le cardinal, dit-on, alors vieux et infirme, ne put cacher la joie que lui inspirait l'espérance d'avoir un tel successeur; et en lui remettant la plume il lui dit: « Je vous la donne comme le berger Damétas en mourant léguait sa flûte au jeune Corydon. »

Le nom de Pascal, ce prodige de talents, ainsi que Locke l'appelle, est plus familier aux modernes qu'aucun autre des savants anachorètes qui ont rendu si célebre le sanctuaire de Port-Royal; mais ses écrits fournissent peu de matériaux à l'histoire de la philosophie. Laissant de côté son mérite dans les sciences mathématiques et physiques, sa réputation est principalement fondée sur les *Lettres Provinciales*. Voltaire, malgré tous ses préjugés contre l'auteur, assure qu'elles fixèrent la langue française,

et dit qu'elles ne le cèdent point en esprit aux meilleures comédies de Molière, et en sublime, aux plus beaux ouvrages de Bossuet. Tout le monde connaît l'admiration exaltée de Gibbon pour cet ouvrage, que depuis sa jeunesse il avait coutume de lire une fois par an; et c'est là sans doute la source de l'enthousiasme avec lequel *l'eruditum vulgus* (1) d'Angleterre ne manque jamais d'en parler. Nous soupçonnons cependant que cet ouvrage est plus vanté que lu dans la Grande-Bretagne; tant sont loin de nous les disputes qui firent sa célébrité! On en lira toujours quelques passages avec le plus grand plaisir; mais il est douteux que Gibbon lui-même eût lu si souvent cet ouvrage d'un bout à l'autre, s'il ne se fût pas senti dans sa jeunesse si fortement disposé en faveur des controverses ecclésiastiques et de la foi catholique romaine.

Les *Lettres Provinciales* méritent sous un point de vue l'attention des philosophes, par la peinture fidèle et vive qu'elles présentent de l'influence funeste des fausses doctrines religieuses sur les sentiments moraux des hommes. Le ridicule que Pascal verse à pleines mains sur tout le système de ces casuistes jésuitiques, et les heureux effets qu'eurent ses plaisanteries pour préparer de loin la chute de cet ordre formidable, sont une preuve qu'il existe des vérités qu'on peut défendre par de telles armes,

(1) Plin. nat. Hist., lib. II.

plus sûrement que par la voix imposante de la raison elle-même. Les absurdités dangereuses qu'il voulait réfuter n'étaient pas de nature à se prêter à la gravité d'une discussion logique. Il suffisait pour les dévoiler de déraciner les préjugés qui s'opposent au développement du sens commun et de la conscience ; et quel moyen plus certain de réussir dans l'ame franche et généreuse de la jeunesse que d'employer avec goût et décence l'arme du ridicule ; surtout si, comme dans les *Lettres provinciales*, on y mêle la force des arguments et l'éloquence entraînante du cœur ? Sous ce point de vue, peu de moralistes pratiques peuvent se vanter d'avoir rendu un service plus important que Pascal à l'humanité tout entière. Sans l'existence de cette excellente satire, on serait en effet tenté de douter qu'il fût possible qu'à une époque aussi rapprochée de nous, de si absurdes extravagances aient pu obtenir un dangereux ascendant sur l'entendement humain.

Les fragments de Pascal, intitulés *Pensées sur la religion*, contiennent diverses réflexions aussi justes qu'ingénieuses. Quelques-unes sont vraiment sublimes, d'autres fausses et puériles, et le tout semble empreint de cette mélancolie ascétique et dévorante qui semble avoir enfin amené l'éclipse partielle de ses facultés. Voltaire a parlé de ces fragments avec beaucoup de légèreté et d'irréflexion. Parmi quelques observations très-hasardées qu'il émet, il en est quelques-unes dont on ne peut disputer la jus-

tesse. La suivante est digne d'Addison, et ressemble beaucoup aux aimables préceptes qu'il donne, dans les numéros 381 et 387 du Spectateur, sur la gaieté de caractère. « Considérer le monde comme un donjon, et la race humaine comme formée d'autant de criminels condamnés au supplice, c'est-là l'idée d'un enthousiaste; regarder le monde comme un séjour de délices où nous ne devons rencontrer que plaisirs, c'est le rêve d'un sibarite; mais s'imaginer que la terre, l'homme et les animaux inférieurs sont tous destinés à servir les desseins d'une providence infaillible, voilà assurément le système d'un sage et d'un honnête homme. »

Après s'être arrêté sur la triste histoire de ce beau et grand génie, dont la sombre et superstitieuse humeur fatigue l'ame d'autant plus péniblement qu'on voit briller en lui de temps à autre des éclairs d'une imagination vive et fraîche, il est bien doux de pouvoir se reposer sur la *mitis sapientia* et l'imagination élyséenne de Fénélon. Un long espace de temps s'écoula entre la mort de ces deux écrivains, mais l'époque de leur naissance n'est pas éloignée de plus de trente ans.

La réputation de Fénélon, comme philosophe, aurait probablement été plus grande et plus universelle, si, à la profondeur, à l'étendue, à la force de son jugement, il n'eût joint une si riche variété des qualités aimables et séduisantes qu'on regarde plutôt comme les fleurs que comme les fruits de l'étude.

On peut appliquer la même remarque au Fénélon de l'Angleterre, Adam Smith; ses essais ingénieux et originaux sur les plaisirs de l'imagination auraient sans doute été plus goûtés des métaphysiciens modernes, si le style en eût été moins heureux et moins beau. L'excellence caractéristique de l'archevêque de Cambrai est cette sagesse morale qui, ainsi que Shaftesbury le remarque si bien, vient plutôt du cœur que de la tête, et semble dépendre, moins de l'étendue de notre raisonnement que de l'absence des passions étroites et malignes qui, dans toutes les questions de morale, de politique et peut-être de religion, sont la source principale de nos erreurs.

Les *Aventures de Télémaque*, quand on les considère comme un ouvrage du dix-septième siècle, et plus encore comme celui d'un évêque catholique, sont une espèce de prodige. On peut encore aujourd'hui les présenter avec confiance comme le meilleur manuel qui existe, pour imprimer sur les esprits de la jeunesse les vérités les plus essentielles de la morale pratique et de l'économie politique. De ce que ces vérités paraissent se présenter si naturellement, et d'une manière si claire et si intelligible, il ne faudrait pas en conclure qu'elles fussent communes, ou se présentassent d'elles-mêmes; car il en est de même de toutes les vérités les plus nécessaires au bonheur des hommes. L'importance de l'agriculture et de la tolérance religieuse pour garantir la

prospérité des états ; l'impolitique criminelle d'élever, par des lois sur la liberté du commerce, un obstacle aux dispositions bienfaisantes de la Providence, et le devoir des législateurs de faire, des lois du monde moral, le type et la base de celles qu'ils établissent, paraissent presque des axiomes aux esprits qui ne sont point corrompus par des préjugés invétérés : et cependant, même de notre temps, combien n'a-t-on pas employé de discussions fines et ingénieuses pour combattre les préjugés qui partout continuent de s'opposer à l'établissement de ces vérités? Le temps est loin de nous encore où nous pourrons espérer qu'on aura entièrement abandonné ces préjugés.

« Mais expliquez-moi, disait Télémaque à Narbal (1), les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un commerce pareil à celui de Tyr. Faites, me répondit-il, comme on fait ici : recevez bien et facilement tous les étrangers ; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière ; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il faut que le prince ne s'en mêle point, de peur de le gêner, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine; autrement il les découragera : il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses états. Le commerce est comme

(1) Télémaque, liv. III.

certaines sources ; si vous voulez détourner leur cours, vous les faites tarir. »

Si on eût présenté la même question, de notre temps, à Adam Smith ou à Benjamin Franklin, auraient-ils pu donner un meilleur avis ?

Dans un de ses Dialogues des morts, Fénélon met les mots suivants dans la bouche de Socrate (1) : « Il faut qu'un peuple ait des lois écrites, toujours constantes, et consacrées par toute la nation ; qu'elles soient au-dessus de tout ; que ceux qui gouvernent n'aient d'autorité que par elles ; qu'ils puissent tout pour le bien et suivant les lois ; qu'ils ne puissent rien contre ces lois pour autoriser le mal. Voilà ce que les hommes, s'ils n'étaient pas aveugles et ennemis d'eux-mêmes, établiraient unanimement pour leur félicité. »

Mais c'est surtout dans un ouvrage, qui ne parut que long-temps après sa mort, que nous voyons se déployer, dans toute leur étendue, ses vues politiques et sa charité chrétienne. Cet ouvrage est intitulé : *Directions pour la conscience d'un roi* ; on y trouve des maximes aussi libérales et aussi éclairées que jamais un sujet, sous la plus libre des constitutions, ait pu offrir à son souverain. Il serait difficile de choisir parmi tant de choses excellentes, et ce serait nuire à l'effet du tout que de citer des passages détachés. Quelques phrases sur la liberté de conscience

(1) Dialogue dix-septième, entre Socrate et Alcibiade.

pourront suffire pour donner une idée de l'esprit dans lequel l'ouvrage est écrit. « Sur toute chose ne forcez jamais vos sujets à changer de religion; nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes; elle ne fait que des hypocrites. Quand les rois se mêlent de religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion (1). »

En voici assez sur la philosophie française du dix-septième siècle. Les extraits que nous venons de citer annoncent l'approche d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'esprit humain. Nous nous proposons de dater cette ère des ouvrages de Locke et de Leibnitz; mais nous réservons pour la deuxième partie de cette histoire nos remarques sur leurs écrits et ceux de leurs successeurs. Nous nous bornerons à présent à passer rapidement en revue l'état de la philosophie, dans quelques autres pays de l'Europe, durant l'époque qui les a précédés.

(1) Nous avons classé *Télémaque* et les *Directions pour la conscience d'un roi*, dans la philosophie du dix-septième siècle, quoiqu'on ne permît l'impression du premier qu'après la mort de Louis XIV, et celle du dernier qu'en 1748. Le retard dans la publication de ces deux ouvrages ne fait que montrer encore mieux combien l'auteur s'élève au-dessus de la religion orthodoxe et de la politique de son siècle.

SECTION III.

Progrès de la Philosophie, pendant le dix-septième siècle, dans quelques parties de l'Europe non comprises dans la revue qui précède.

PENDANT la première moitié du dix-septième siècle, l'esprit philosophique qui avait pris naissance sous d'aussi heureux auspices en Angleterre et en France, n'a laissé que peu ou point de traces de son existence dans le reste de l'Europe. Dans les questions qui avaient rapport à la science de l'esprit (terme qui s'emploie ici dans son acception la plus étendue), l'autorité continua partout à tenir la place de la raison, et on ne saurait nommer un seul ouvrage qui ait la moindre ressemblance à *l'Organum* de Bacon et aux *Méditations* de Descartes, ou même aux théories hardies du sublime génie qui devait bientôt après répandre un tel éclat sur le nord de l'Allemagne. Kepler et Galilée vivaient encore ; le premier languissant dans la pauvreté à Prague ; le second aveugle et persécuté par l'intolérance ecclésiastique, à Florence. Mais les objets de leurs recherches sont d'une nature tout-à-fait étrangère à notre sujet présent.

Un ouvrage célèbre seulement, le traité de Grotius *De Jure belli ac pacis*, imprimé pour la première fois en 1625, arrête notre attention au milieu de la foule des ouvrages inutiles et oubliés, qui sortaient alors des presses de Hollande, d'Allemagne et d'Italie. L'influence de ce traité qui donna une nouvelle direction aux études des savants, fut si remarquable et continua si long-temps à opérer avec un effet soutenu, qu'il nous semble nécessaire de nous arrêter sur l'auteur et sur ses successeurs, beaucoup plus long-temps qu'à la première vue leur mérite ne le demande. Malgré le juste oubli où ils sont tombés dans les universités, on trouvera en les examinant avec attention qu'ils forment un anneau important dans la chaîne historique de la littérature moderne. C'est de leur école que sont sortis la plupart de nos meilleurs écrivains sur la morale, et beaucoup de nos écrivains les plus originaux sur l'esprit humain. Et c'est à la même école (comme nous essaierons à le montrer dans la deuxième partie de cette histoire) que nous sommes principalement redevables de la science moderne de l'économie politique (1).

(1) Par une lettre de Grotius, citée par Gassendi, nous apprenons que le traité *De Jure belli ac pacis* fut entrepris à la demande de son savant ami Peireskius. *Non otior, sed in illo de jure gentium opere pergo, quod si tale futurum est, ut lectores demereri possit, habebit quod tibi debeat posteritas, qui me ad hunc laborem et auxilio et hortatu tuo excitasti.* (Gassendi Opera, tom. V, pag. 294.)

Pour l'information de ceux qui n'ont pas lu le traité *De Jure belli ac pacis*, il est utile de dire que, sous ce titre, Grotius a voulu donner un système complet des lois naturelles. Condillac dit qu'il choisit ce titre pour exciter une curiosité plus générale, ajoutant, et peut-être avec raison, que plusieurs des principaux défauts de cet ouvrage, doivent être attribués au goût du siècle. « L'auteur, dit Condillac, était en état de penser pour lui même, mais il s'efforce continuellement de supporter ce qu'il avance par l'autorité des autres; amenant en beaucoup d'occasions, au secours des propositions les plus évidentes, une longue suite de citations des lois mosaïques, de l'Évangile, des Pères de l'église, des casuistes, et, souvent même dans le même paragraphe, d'Ovide et d'Aristophane. » En conséquence de cette nuée de témoins qu'il a toujours prêts pour attester la vérité de ses axiomes, non-seulement l'attention se trouve constamment interrompue et détournée, mais les raisonnements de l'auteur, même lorsqu'ils sont parfaitement solides et satisfaisants, manquent leur impression sur l'esprit du lecteur; tandis qu'en même temps le peu d'ordre qu'il y a probablement dans l'arrangement systématique du plan général du livre est entièrement oublié.

Malgré ces défauts, ou plutôt en conséquence de quelques-uns de ces défauts, l'impression produite à sa première publication par le traité en question fut très-grande. L'érudition qui s'y trouvait prodi-

guée, le recommanda aux érudits, tandis que l'heureuse application des connaissances de l'auteur aux affaires de la vie humaine, attira l'attention des hommes les plus éminents, tels, par exemple, que Gustave-Adolphe, son premier ministre le chancelier Oxenstiern, et l'électeur palatin Charles-Louis. Ce dernier en fut si frappé qu'il fonda à Heidelberg une chaire pour l'enseignement seul du droit de la nature et des gens. Cette chaire fut confiée à Puffendorff, le plus connu et le plus distingué de ceux qui ont aspiré à marcher sur les traces de Grotius.

Les principes fondamentaux de Puffendorff ont peu de mérite sous le rapport de l'originalité; c'est une sorte de mélange des doctrines de Grotius et de quelques-unes des opinions de Hobbes. Mais son livre est remarquable par la concision, l'ordre et la clarté, et il parvint en conséquence à supplanter, comme manuel des étudiants, le livre de Grotius, auquel d'ailleurs il était très-inférieur en génie, en science et en composition.

Les auteurs qui en différentes parties du continent, se sont occupés de commenter Grotius et Puffendorff, d'abréger leurs systèmes, ou de changer leurs distributions, sont innombrables. Mais malgré tous leurs efforts, malgré toute leur science, il serait difficile de trouver une classe d'écrivains dont les travaux aient été plus inutiles au monde. Ce sont toujours les mêmes idées qui reviennent sur elles-mêmes; ils recherchent avec attention le sens des opinions de

Grotius et de Puffendorff, toutes les fois qu'elles présentent quelques équivoques, et souvent ils les enveloppent dans une obscurité plus profonde encore. Avec eux la science de la jurisprudence naturelle n'avance jamais d'un pas, mais semble au contraire, à peine sortie des langes de l'enfance, tomber dans un état de décrépitude et d'imbécillité (1).

En examinant ce système, on est dégoûté de ne pouvoir comprendre où ils en veulent venir. Le but de leurs recherches est si vague et si indéterminé, qu'on rencontre fréquemment le même objet présenté sous des points de vue différents, non-seulement par différents écrivains, mais par le même écrivain dans différentes parties de son ouvrage. Cette circonstance seule suffit pour expliquer pourquoi ils ont ajouté si peu à la masse des connaissances utiles, et pourquoi le lecteur est continuellement forcé de se frayer péniblement un chemin à travers un chaos de discussions hétérogènes. On peut jeter

(1) Nous avons emprunté dans ce paragraphe quelques expressions de Lampredi: *Grotii et Puffendorfii interpretes, viri quidem diligentissimi, sed qui viæ fructum aliquem tot commentariis, adnotationibus, compendiis, tabulis, cæterisque ejusmodi aridissimis laboribus attulerunt. Perpetuò circulo eadem res circumagitur, quid uterque senserit quæritur, interdum etiam utriusque sententiæ obscurantur, disciplina nostra tamen ne latum quidem unguem progreditur, et dum aliorum sententiæ disquiruntur et explanantur, Rerum Natura quasi senio confecta squalescit, neglectaque jacet et inobservata omninò.* (Juris publici Theoremata, pag. 34.)

plus de jour qu'on ne pense sur l'histoire des sciences morales et politiques, en présentant un aperçu distinct de leurs diverses opinions. Nous essaierons donc de les séparer l'une de l'autre, et de les éclaircir autant que nous le pourrons, au risque peut-être de passer pour prolixes aux yeux de quelques lecteurs.

On peut, selon nous, rapporter les plus importantes à une des divisions qui suivent :

1° Parmi les diverses idées qu'on s'est formées de la jurisprudence naturelle, une des plus communes, surtout dans l'origine, a été de croire que son but était de poser les règles de justice nécessaires aux hommes qui vivent dans un état social, sans aucune institution positive. Les auteurs qui ont écrit sur ce sujet, ont appelé un tel état, l'*état de nature*. C'est là l'idée que Grotius, dans diverses parties de son traité, semble avoir conçu de cette branche de la jurisprudence.

Grotius se laissa évidemment amener à ces idées, sur l'état de la nature, par son dessein louable de s'opposer aux essais nouvellement faits pour saper les fondements de la morale. Avant lui, quelques théologiens, même dans l'église réformée, avaient prétendu que les distinctions morales ne sont qu'une création de la volonté arbitraire et révélée de Dieu; tandis que les théoristes politiques de la même époque attribuaient fréquemment ces distinctions, ainsi que Hobbes le fit ensuite, aux institutions positives

du magistrat civil. Grotius au contraire prétendait qu'il existait une loi naturelle aussi ancienne que la constitution humaine, et d'où les institutions politiques tiraient toute leur force. Cette vérité, quelque commune et claire qu'elle nous paraisse aujourd'hui, était si opposée aux systèmes illibéraux enseignés dans les établissements ecclésiastiques, qu'il crut nécessaire de puiser pour la supporter dans les trésors de son érudition. On doit savoir beaucoup de gré aux anciens écrivains de jurisprudence de s'être si longuement arrêtés sur ce principe fondamental, principe qui rend *l'homme une loi pour lui-même*, et qui, une fois admis, réduit à un objet de curiosité la question métaphysique sur la nature de la faculté morale (1). Les anciens ont donné à cette faculté le nom de raison, comme on le voit dans ce passage

(1) « Quelle que soit la cause à laquelle on rapporte nos facultés morales, que ce soit à certaines modifications de notre raison, ou à cet instinct originel appelé sens moral, ou à tout autre principe de notre nature, on ne peut douter qu'elles ne nous aient été données pour diriger notre conduite. Elles portent avec elles les caractères évidents de cette destination, ce qui prouve qu'elles ont été données pour être les arbitres suprêmes de toutes nos actions, pour gouverner tous nos sentiments, tous nos penchants, toutes nos passions, et pour juger jusqu'à quel point chacune d'elles doit être réprimée ou suivie. Les règles générales, qui sont pour ainsi dire les jugements de nos facultés morales, et qui nous ont été données pour nous régler et nous gouverner, ont été regardées comme des préceptes et des lois mêmes de la Divinité, promulguées par cette espèce d'interprète de ses volontés

de Cicéron : « La droite raison est par elle-même une loi conforme à la nature éternelle, immuable et répandue dans tous les hommes qu'elle rappelle à leurs devoirs par ses commandements, et détourne du mal par ses défenses. Elle n'est point, ajoute-t-il, autre à Rome, autre à Athènes, autre aujourd'hui, autre demain. Cette loi unique, indestructible, immortelle, régira tous les peuples dans tous les temps. Dieu, qui en est l'auteur, et qui l'a discutée, publiée, sera par elle le maître et le dominateur de l'univers. Quiconque refusera de s'y soumettre, méconnaîtra ses propres intérêts, avilira la nature de l'homme, et trouvera en cela même sa plus affreuse punition, quand il éviterait les autres espèces de supplice (1). »

L'habitude de considérer la morale comme une loi, et une loi gravée dans le cœur humain, conduisit naturellement à appliquer aux sujets de morale le langage technique et les divisions de la jurisprudence romaine. Cette innovation fut facilitée et encouragée par certaines particularités inhérentes à la nature de la plus importante des vertus, la justice. Ces particularités qui ne furent bien expliquées que par Hume et Smith, étaient trop frappantes pour échapper à

qu'elle a placé dans chacun de nos cœurs. » (Smith, *Théorie des sentiments moraux*, part. III, chap. V.) *Voyez* aussi les Discours originaux et philosophiques du docteur Butler *sur la nature humaine*.

(1) *Fragm.*, *lib.* III, *de Rep.*

l'attention des moralistes qui les avaient précédés.

Il y a deux circonstances principales qui distinguent la justice des autres vertus. D'abord on peut en tracer les règles avec un degré d'exactitude que les autres préceptes de morale n'admettent jamais, et en second lieu, on peut forcer les hommes à en observer les règles, car on ne peut les transgresser sans violer les droits d'autrui. Nous renvoyons aux deux auteurs éminents que nous venons de nommer, pour le développement de ces deux propositions.

Quand il s'agit de justice, il y a toujours un droit d'une part qui repond à une obligation de l'autre; on peut donc ranger sous deux formes différentes les diverses règles qu'elle prescrit; soit en système de devoirs, soit en système de droits. Sous le premier point de vue elles appartiennent au moraliste, sous le second elles rentrent dans les attributions de l'homme de loi. C'est sous ce dernier point de vue que l'ont en général considérée les écrivains de jurisprudence naturelle, qui la plupart étaient des gens de loi. Cependant il n'est pas rare de voir que dans certains ouvrages on ait mêlé et confondu ces deux manières de la considérer.

C'est sans doute à l'idée indistincte que les plus anciens écrivains sur la loi naturelle, s'étaient faite de ces traits constitutifs de la justice, qu'on doit attribuer le contraste étrange, remarqué par Smith, entre les systèmes de morale anciens et modernes. « Nous ne voyons pas, dit ce dernier, qu'aucun des

anciens moralistes ait jamais tenté de faire une énumération particulière des règles de la justice. Au contraire, Cicéron, dans ses Offices, et Aristote, dans sa Morale, traitent de la justice de la même manière qu'ils traitent de la générosité et de la charité. »

Mais, quoique les règles de la justice soient toujours précises et indispensables ; quoique leur autorité soit entièrement indépendante du magistrat civil, il serait évidemment absurde de s'étendre beaucoup sur les principes de cette loi naturelle, dans leur application aux sociétés, avant l'établissement d'un gouvernement. Le même état social qui diversifie assez la condition des hommes pour leur faire mettre en doute certains droits ou certains devoirs, donne nécessairement naissance à certaines lois ou coutumes de convention qui dirigent la conduite des différents membres de la société. Quoique l'état imaginaire, connu sous le nom d'*état de nature*, n'exclue point l'idée d'un *droit moral sur la propriété acquise par le travail*, il exclut cependant toute cette variété de cas qui embrassent son aliénation, sa transmission, et les conventions entre les parties, que l'union politique seule peut créer. Mais toutes les fois qu'on raisonne sur la loi naturelle, on présuppose toujours l'existence d'un semblable ordre de choses.

2° Les limites étroites dans lesquelles la jurisprudence, considérée sous ce point de vue, se trouvait

circonscrite, furent probablement cause qu'on voulut bientôt l'agrandir en y adjoignant non-seulement les règles de la justice, mais celles de tous les autres devoirs que prescrit la morale. Ce ne fut pas seulement la province de la jurisprudence que l'on agrandit ainsi; à l'aide de définitions arbitraires, on donna une extension correspondante à son langage technique, de manière à ramener enfin la doctrine entière de la morale pratique à une forme artificielle empruntée du code des lois romaines. Quoique la justice soit la seule vertu qui suppose un droit, comme conséquence d'une obligation, cependant les écrivains sur la loi naturelle, par une distinction de droits imparfaits et de droits extérieurs, ont traité indirectement de tous nos divers devoirs, en les opposant aux droits qu'ils regardent comme leurs co-relatifs. En d'autres termes, ils ont voulu présenter, sous la forme d'un système des droits, un ensemble des devoirs de l'homme. Cette manière d'identifier la jurisprudence et la philosophie morale semble coïncider avec les idées de Puffendorff, et c'est évidemment quelque vague opinion de la même espèce qui a produit plusieurs des digressions de Grotius.

Quel que soit le jugement que nous portions aujourd'hui sur une telle innovation, il est certain qu'alors, et long-temps après, on la regarda comme hautement favorable à la morale. Un savant et respectable écrivain, Carmichael de Glasgow, la com-

pare aux améliorations faites dans la philosophie naturelle par les disciples de Bacon.

« Tous ceux, dit-il, qui ont reçu une éducation libérale ne peuvent ignorer que de notre temps, et du temps de nos pères, la philosophie a fait des progrès jusqu'alors inconnus ; nous le devons en partie à l'abandon des absurdités scolastiques, et en partie aux découvertes nouvelles. Cette remarque ne s'applique pas seulement à la philosophie naturelle dont les progrès dus aux efforts réunis des savants se sont fait apercevoir, même du peuple, par leur influence marquée sur les arts mécaniques ; mais les autres branches de la philosophie n'ont pas été cultivées avec moins de succès dans le dernier siècle, et aucune n'a fait des pas si rapides que la science de la morale. Cette science si estimée et cultivée avec tant de soin par les sages de l'antiquité, avait été long-temps, ainsi que tous les autres arts utiles, ensevelie dans la poussière du moyen âge, jusqu'à ce qu'enfin, au commencement du dix-septième siècle, le traité incomparable de Grotius, *De Jure belli ac pacis*, fit briller d'une splendeur nouvelle cette partie de la morale qui a pour but de définir les devoirs réciproques entre les individus, partie la plus étendue de toutes par la variété immense de cas qu'elle présente. Depuis cette époque, les savants les plus distingués de l'Europe, réveillés comme d'une léthargie profonde, ont rivalisé de zèle dans une étude également intéressante, par sa

nouveauté, par l'importance de ses conclusions et la dignité de l'objet qu'elle se propose (1). »

(1) La dernière phrase est ainsi exprimée dans l'original : *Ex illo tempore, quasi classico dato, ab eruditissimis passim et politissimis viris excoli certatim cœpit utilissima hæc nobilissimaque doctrina.* (Voyez l'édition de Puffendorff, *De Officio hominis et civis*, par le professeur Gerschom Carmichael, de Glasgow, 1724.) Le docteur Hutcheson regarde cet auteur comme le meilleur commentateur de Puffendorff, et il ajoute que ses notes sont beaucoup meilleures que le texte. (*Voyez* son Introduction à la Philosophie.)

Le principal ouvrage de Puffendorff, intitulé *De Jure naturæ et gentium*, fut imprimé en 1672, et réduit ensuite par l'auteur au petit volume dont nous venons de parler. L'idée que Carmichael se formait du but de Puffendorff coïncide exactement avec le texte. *Hoc demum tratactu edito, facilè intellexerunt æquiores harum rerum arbitri, non aliam esse genuinam* MORUM PHILOSOPHIAM, *quàm quæ ex evidentibus principiis, in ipsâ rerum naturâ fundatis, hominis atque civis officia, in singulis vitæ humanæ circumstantiis debita, eruit ac demonstrat; atque adeo Juris Naturalis scientiam, quantumvis diversam ab ethica quæ in scholis dudum obtinuerat, præ se ferret faciem, non esse, quod ad scopum et rem tractandam, verè aliam disciplinam, sed eamdem rectiùs duntaxat et solidiùs traditam, ita ut, quam priùs malè collineaverit, tandem reipsâ feriret scopum.* (*Voyez* le traité *De Officio hominis et civis*, édition de Carmichael, page 7.)

Ce traité continua si long-temps à être admiré dans les universités écossaises, que le savant et respectable chevalier John Pringle, ensuite président de la société royale de Londres, l'adopta pour en faire le texte de ses leçons lorsqu'il professait la philosophie morale à Édimbourg. Il paraîtrait qu'il en était de même en Angleterre. « Je vais, écrivait Gray, alors étudiant à Cambrigde, je vais assister à un cours sur un certain Puffendorff. » Voltaire s'exprime à peu près

Nous avons choisi ce passage parmi d'autres que nous aurions pu citer d'auteurs plus distingués, parce qu'il nous semble particulièrement intéressant de montrer les progrès faits dans les sciences morales et politiques, dans cette même académie d'où devaient sortir peu de temps après la *Théorie des sentiments moraux* et les *Recherches sur la richesse des nations*. L'effet qu'a produit le dernier de ces ouvrages, sur les opinions du monde civilisé, est extraordinaire; aussi croyons-nous convenable de tracer en détail ici la série d'idées qui peut avoir suggéré à l'auteur le dessein d'une entreprise si honorable à la littérature de l'Écosse.

On ne peut expliquer les louanges extravagantes que Carmichael donne ici à Grotius et à Puffendorff,

de même relativement aux écoles du continent : « On est partagé dans les écoles, dit-il, entre Grotius et Puffendorff; croyez-moi, lisez les Offices de Cicéron. » D'après le ton de mépris avec lequel Gray et Voltaire s'expriment, il paraîtrait que les anciens systèmes de jurisprudence naturelle avaient entièrement perdu leur crédit aux yeux des hommes d'un goût sain et d'une vue étendue, long-temps avant qu'ils cessassent de former une branche des études académiques. Cette remarque confirmerait ce qu'a dit Smith, « que la plus grande partie des universités n'avaient adopté que lentement les améliorations faites dans les sciences, et que plusieurs de ces savantes sociétés avaient long-temps été un sanctuaire où s'étaient venues réfugier les vieilles doctrines que la raison avait bannies du monde. » Si l'on considère les peines que Smith s'était données pendant son professorat pour remédier à ce mal, on sera porté à croire qu'il voulait parler ici de Grotius et de Puffendorff.

qu'en considérant l'état de dégradation où se trouvait la morale avec des gens qui ne l'étudiaient que pour se préparer aux discussions casuistiques introduites dans la confession, ou pour justifier les frivoles austérités d'une retraite ascétique, qu'ils élevaient au-dessus des graves devoirs de la vie sociale. Les doctrines pratiques inculquées par les écrivains sur la loi naturelle, étaient toutes favorables aux vertus actives, et quelque répréhensibles qu'elles fussent dans la forme, elles étaient non-seulement sans danger, mais même d'une grande utilité. Elles étaient en même temps ornées, particulièrement dans l'ouvrage de Grotius, de tant d'agréables citations tirées des auteurs classiques grecs et latins, qu'elles ne pouvaient manquer d'offrir un contraste frappant avec les systèmes absurdes qu'elles remplaçaient, et c'est peut-être à ces passages, liés par-là en quelque sorte en corps de doctrine, qu'il faut attribuer en grande partie les progrès que fit cette science dans le cours du dix-huitième siècle. Même aujourd'hui où le goût est si différent, le traité *De Jure belli ac pacis* n'est pas sans charme aux yeux d'un littérateur; et quoiqu'on n'attache pas un grand prix aux raisonnements de l'auteur, on ne peut s'empêcher cependant d'être ébloui et charmé des trésors de son érudition.

Mais la carrière de la jurisprudence naturelle ne devait bientôt plus être circonscrite par les limites étroites données communément à la morale. Peu à

peu le contraste entre la loi naturelle et l'institution positive qu'elle présente constamment à l'esprit, fit naître l'idée d'y rapporter toutes les questions sur le juste et l'injuste, sur lesquelles la loi positive garde le silence. De-là l'origine de deux branches de la jurisprudence. Négligées par les premiers auteurs qui en avaient parlé, elles enveloppèrent ensuite de plus en plus les questions morales qui les avaient produites. L'une se rapporte à la conduite des individus dans ces crises violentes, où tous les liens de la société se trouvent brisés; l'autre aux relations réciproques entre les sociétés indépendantes. Les questions liées avec le premier article, se réduisent à un très-petit nombre; mais on a tant écrit sur le dernier, que depuis peu on a souvent donné le nom de droit naturel et de droit des gens à ce qui était connu autrefois sous le titre de jurisprudence naturelle. Ces deux sujets peuvent aisément se ramener au système que nous considérons en ce moment.

Un membre d'un corps politique soumet nécessairement sa volonté à celle des gouvernants auxquels le peuple a confié le suprême pouvoir; il est donc de son devoir de supporter les inconvénients qui doivent lui tomber en partage par suite de l'imperfection inhérente à tous les établissements humains. Ce devoir est fondé sur la loi de nature, de laquelle, comme on le verra à la plus légère réflexion, la loi conventionnelle tire toute sa force et

sa puissance morale. Cependant comme le grand but de l'union politique est l'utilité générale, si ce but se trouvait frustré d'une manière évidente, soit par l'injustice des lois, soit par la tyrannie des gouvernants, les individus seraient obligés d'avoir recours aux principes de la loi naturelle, pour déterminer s'il est plus convenable de s'éloigner de leur pays, ou de résister par la force à leurs gouvernants. C'est donc avec beaucoup de raison qu'on a rapporté à la jurisprudence toutes les discussions pratiques sur les bornes de la soumission et le droit de résistance.

On ajoutera au domaine de cette science, par une réflexion également simple. Les états indépendants ne reconnaissant pas de supérieurs, il s'ensuit que les disputes qui s'élèvent entre eux, ne peuvent être terminées que par un appel à la loi des nations, et en conséquence, cette loi, quand elle s'applique aux états, forme une branche séparée de la jurisprudence, sous le titre de droit des nations. Quelques écrivains prétendent que les principes généraux de la loi naturelle et de la loi des nations, sont absolument les mêmes, et que la distinction qu'on établit entre elles, n'est que purement nominale. Puffendorff a donné sa sanction à cette opinion, qui est avancée avec beaucoup de confiance par Hobbes (1). Et conformément à cette idée, il se contente

(1) *Lex naturalis dividi potest in naturalem hominum, quæ sola obtinuit dici lex naturæ, et naturalem civitatum, quæ dici*

de poser les principes généraux du droit naturel, et laisse le lecteur les appliquer, selon qu'il le juge convenable, aux individus ou aux sociétés.

potest lex gentium, vulgò autem jus gentium appellatur. Præcepta utriusque eadem sunt; sed quia civitates semel institutæ induunt proprietates hominum personales, lex quam loquentes de hominum singulorum officio naturalem dicimus, applicata totis civitatibus, nationibus, sive gentibus, vocatur jus gentium. (De Cive, cap. XVI, § 4.)

Dans un ouvrage récent, où on eût pu au moins faire quelque attention aux dates, on lit que le livre de Hobbes *De Cive*, ne parut que peu de temps avant le Traité de Grotius, tandis qu'en effet il parut vingt-deux ans après. Il est vrai que Hobbes en fit imprimer et circuler secrètement quelques exemplaires dès l'année 1642, mais il ne fut publié qu'en 1647. (Voyez *Recherches sur l'origine et l'histoire du droit des gens en Europe*, par Robert Ward, avocat, Londres, 1795.) Cette inexactitude est encore fort légère, si on la compare aux erreurs que l'auteur fait dans ce même ouvrage, en cherchant à établir les doctrines caractéristiques des deux systèmes.

Comme écrivain sur le droit des nations, Hobbes aujourd'hui ne mérite aucune attention; tout ce que nous en dirons, c'est que son but est directement opposé à celui de Grotius. Celui-ci, dans tout le cours de son Traité, cherche à propager autant que possible, dans les états indépendants, les mêmes lois de justice et d'humanité qui sont universellement reconnues entre les particuliers; Hobbes, par un raisonnement contraire, fait tous ses efforts pour montrer que la répulsion morale qui existe fréquemment entre les états indépendants et voisins, est une peinture exacte de celle qui existait entre les individus avant l'origine des gouvernements. Cette induction était antilogique; car c'est l'attraction sociale des individus qui produit la répulsion mutuelle des nations, et cette attraction opère avec d'autant plus de force que l'individu est plus indépendant de

Les écrivains modernes sur la jurisprudence ont cru convenable de séparer le droit des nations de la science qui traite des devoirs des individus (1), mais sans s'inquiéter assez d'avoir avant tout une idée claire de l'objet de leurs études. Quiconque se donnera la peine d'examiner leurs systèmes, apercevra immédiatement que leur but principal n'est pas, ainsi qu'on pourrait le croire, de reconnaître les grands principes de morale obligatoires pour toutes les nations dans leurs relations mutuelles, ou d'indiquer jusqu'à quel point les règles de morale reçues par les individus, sont applicables aux corps

son espèce et ressent moins les avantages de l'union politique. Si cette attraction pouvait jamais finir par s'anéantir, ce serait dans des empires très-vastes et très-civilisés. Alors l'homme devient absolument nécessaire à l'homme, et chacun a besoin, pour satisfaire ses besoins artificiels, de l'assistance de plusieurs milliers de ses semblables.

Cette théorie; si à la mode aujourd'hui, de tout rapporter à un principe d'utilité, se rapproche plus du hobbisme qu'on ne le pense.

(1) Vattel, un des écrivains les plus estimés sur cette matière, fait honneur de cette amélioration au philosophe allemand Wolff, dont il vante beaucoup les travaux sur cette branche de la science. (*Questions de droit naturel*, Berne, 1762.) Nous ne connaissons de ce grand ouvrage que le titre, qui est peu fait pour éveiller aujourd'hui la curiosité : *Christiani Wolfii Jus naturæ methodo scientificâ pertractatum in novem tomos distributum*, Francof., 1740. *Non est*, dit Lampredi, professeur lui-même de droit, *qui non deterreatur tantâ librorum farragine, quasi vero Herculeo labore opus esset ut quis honestatem et justitiam addiscat.*

politiques indépendants ; mais bien plutôt de présenter un digeste des lois et coutumes qui, soit par des motifs d'utilité, soit par des circonstances fortuites, soit par des conventions positives, se sont peu à peu formées dans les états chrétiens, que leurs rapports fréquents peuvent faire envisager sous la forme d'une vaste république. Il est évident qu'un tel digeste n'a pas plus de rapport avec le droit naturel proprement dit, qu'il n'en a avec les règles du droit romain, ou de tout autre code municipal. Les détails qu'il renferme sont extrêmement intéressants et utiles en eux-mêmes, mais ils appartiennent à une science entièrement différente, à une science qui n'est point fondée sur les maximes abstraites du juste et de l'injuste, mais sur des antécédents, sur des coutumes reçues, et sur l'autorité des savants.

Toutefois, l'alliance intime qui se trouve ainsi établie entre le droit de la nature et le droit conventionnel des nations, a eu les plus heureux effets. Par suite des discussions sur des questions de justice et de convenance qui se trouvèrent entremêlées avec les détails du droit public, les hommes d'état philosophes conçurent par degrés des vues plus saines et plus vastes. Et de-là on en est venu insensiblement à des doctrines libérales sur la politique commerciale, et sur les rapports mutuels des états indépendants ou séparés, qui promettent une ère nouvelle de bonheur au genre humain, si jamais les gouvernants peuvent les adopter.

3° Il nous reste à considérer la jurisprudence naturelle, sous un autre point de vue distinct de ceux sous lesquels nous l'avons considérée jusqu'ici. Suivant cette manière de l'envisager, son but serait de rechercher les principes généraux de justice, qui devraient être reconnus dans tout code municipal, et auquel tout législateur devrait se conformer dans ses institutions. C'est cette manière de voir qu'a adoptée Adam Smith, dans la conclusion de sa théorie des sentiments moraux, et il paraît avoir pensé que tel fut aussi le sentiment de Grotius, dans le traité *De jure belli ac pacis*.

« On aurait pu croire que les raisonnements des légistes, sur les vices et sur le perfectionnement des lois de différents pays, les auraient conduits à rechercher quelles sont les règles naturelles de la justice, indépendamment de toute institution positive ; on pouvait espérer que leurs raisonnements les conduiraient à former un système de jurisprudence naturelle, ou une théorie des principes généraux qui doivent servir de base aux lois de toutes les nations ; mais, quoique les méditations des légistes aient produit quelque chose d'assez semblable à cette théorie, et quoique, parmi les auteurs qui ont écrit systématiquement sur les lois de chaque pays, il n'y en ait point dont les ouvrages ne fournissent quelques observations qui y soient relatives, c'est seulement dans ces derniers siècles qu'on a formé une théorie aussi générale, et qu'on s'est occupé de

la philosophie des lois en elles-mêmes, sans faire attention aux institutions particulières des différentes nations. Grotius paraît être le premier qui ait essayé de former une espèce de système des principes qui doivent se trouver dans les lois de toutes les nations, et leur servir de fondement. Son traité *De jure belli ac pacis*, malgré toutes les imperfections qu'il renferme, est, jusqu'à ce jour, ce qu'il y a de plus complet sur cette matière. »

Il est peu intéressant de décider si cela a été ou non l'objet principal de Grotius; mais si tel a été son but, il faut avouer que son entreprise a été exécutée d'une manière bien peu suivie, et que souvent même il semble entièrement perdre de vue l'objet qu'il se propose au milieu des réflexions morales, politiques ou historiques qui tiennent tant de place dans son traité, et qui se succèdent sans aucune liaison apparente (1).

Les vues de Grotius ne semblent pas toujours étendues et correctes, même lorsqu'il discute sur le point mentionné par Smith. Le système de la jurisprudence romaine semble lui avoir donné de fausses

(1) « A quel genre, dit un penseur ingénieux et original, à quel genre appartiennent les ouvrages de Grotius, de Puffendorff ou de Burlamaqui; à la morale, à la politique, à l'histoire, au genre judiciaire, délibératif? Tantôt à l'un, tantôt à l'autre; l'auteur lui-même semble n'en avoir pas une certitude bien complète. (*Introduction aux principes de morale et de législation*, par Bentham, pag. 327.)

idées sur toutes les questions qui se lient à la théorie de la législation; il aurait dû se rappeler plus souvent les sentiments philosophiques de Cicéron à ce sujet : *Non à prætoris edicto, neque à duodecim Tabulis, sed penitùs ex intimâ philosophiâ, hauriendam juris disciplinam.*

Il est vrai qu'il n'a pas poussé cet amour pour la loi romaine aussi loin que quelques-uns de ses commentateurs, qui ont été jusqu'à dire que le droit romain n'était rien autre que le droit naturel; mais il n'en est pas moins vrai que sa partialité, pour l'objet de ses études légales, lui a souvent fait perdre de vue l'immense différence qui existe entre l'état de société de l'Europe ancienne et de l'Europe moderne. On doit dire aussi, à son éloge, qu'aucun écrivain ne semble avoir mieux senti en théorie la distinction réelle qui existe entre les lois naturelles et municipales. Dans un des paragraphes de ses *Prolégomènes*, il annonce comme une partie de son plan l'intention de développer le code romain, et de réduire en un corps de doctrine les parties puisées dans la loi naturelle. « Plusieurs écrivains, dit-il, ont essayé de les coordonner, mais personne ne l'a fait jusqu'ici; il était en effet impossible de le faire dans un temps où on faisait si peu d'attention à la distinction entre les institutions naturelles et positives; les institutions naturelles, étant partout les mêmes, peuvent aisément se ramener à quelques principes généraux, tandis que les institutions positives, se montrant sous des appa-

rences différentes, suivant les temps et les lieux, sont aussi peu susceptibles d'arrangement méthodique que les objets isolés qui agissent sur nos sens. »

Ce passage de Grotius a beaucoup déplu à deux de ses plus distingués commentateurs, Henri et Samuël de Cocceius, qui ont fait tous leurs efforts pour justifier les législateurs romains de la censure indirecte renfermée dans ces paroles de Grotius. « Mon premier objet, dit le dernier de ces écrivains, a été de faire remonter l'origine de la loi romaine à la nature des choses, afin de concilier la jurisprudence naturelle et le code civil. J'ai voulu en même temps montrer l'erreur contenue dans la supposition de Grotius, erreur qui est en effet l'une des plus frappantes que l'on trouve dans son ouvrage. Le lecteur trouvera méthodiquement arrangées, dans ma douzième dissertation préliminaire, les remarques semées sans ordre dans le commentaire suivant. Mon dessein a été de réduire en système la loi romaine tout entière, et de démontrer combien elle coïncide admirablement avec la loi naturelle. » Cocceius nous a en effet laissé un supplément très-utile aux travaux de Grotius. Sa dissertation se distingue éminemment par cette méthode lumineuse qui manque au *De jure belli ac pacis*, et qui en rend la lecture si fatigante et si inutile.

On sera moins frappé de voir le respect superstitieux d'écrivains tels que Cocceius pour le code romain, si considère l'influence du même préjugé sur

l'esprit libéral et philosophique de Leibnitz. Cet écrivain a été jusqu'à comparer, comme monument du génie, la loi civile à ce qui nous restait de la géométrie grecque, et a formellement déclaré sa conviction de l'erreur de ceux qui prétendaient que le droit romain était fréquemment en opposition avec le droit naturel. Voici comme il s'exprime à ce sujet : « J'ai souvent dit, qu'après les écrits des géomètres, il n'existait rien qui pût être comparé, pour la force, la subtilité et la profondeur, aux travaux des légistes romains. De même qu'il serait presque impossible de distinguer, d'après l'évidence intrinsèque, une démonstration d'Euclide d'une démonstration d'Archimède ou d'Apollonius, le style de tous deux n'étant pas moins uniforme que si la raison parlait par leur voix ; de même les légistes romains se ressemblent tous comme des frères jumeaux, et de telle manière, qu'au style seul d'une opinion ou d'un argument il serait fort difficile d'en présumer l'auteur. Nulle part les restes d'un système fini et profondément médité de droit naturel ne sont plus visibles ni plus abondants. Même dans les cas où, soit par égard pour le langage technique consacré, soit par suite de nouveaux statuts ou d'anciennes traditions, cette législation s'éloigne des principes, même alors les conséquences que la nouvelle hypothèse force d'incorporer aux décrets de la droite raison se déduisent toujours avec la plus saine logique et avec un talent digne d'admiration. *Ces*

déviations de la loi naturelle ne sont pas d'ailleurs aussi fréquentes qu'on le pense communément. »

Dans cette dernière phrase, Leibnitz voulait sans doute faire allusion aux ouvrages de Grotius et de ses sectateurs ; car, quelque étroites et timides que paraissent aujourd'hui leurs vues, les hommes de loi les accusèrent long-temps d'innovation et d'hérésie politique.

On pourrait encore reprocher à ces écrivains un défaut plus important et plus radical, dans des systèmes de jurisprudence naturelle, considérés comme modèle de législation universelle ; c'est que leurs auteurs raisonnent d'une manière trop abstraite sur les lois, et ne considèrent jamais les circonstances particulières où se trouve la société à laquelle ils voudraient les appliquer. Bentham remarque avec beaucoup de raison que « s'il existe aucun ouvrage de jurisprudence universelle, il ne peut être vrai que pour peu de temps. » Il pousse toutefois cette idée trop loin quand il dit que, « pour être susceptible d'une application universelle, un tel ouvrage ne doit traiter que de la valeur des mots, et se borner à définir exactement les expressions qui se lient au droit : telles que pouvoir, droit, obligation, liberté, qui ont des synonymes dans toutes les langues (1). » Ses expressions sont aussi un peu hasardées quand il appelle la loi naturelle « un obscur fantôme qui,

(1) *Introduction aux principes de morale et de législation*, pag. 323.

dans l'imagination de ceux qui le poursuivent, montre tantôt les coutumes, tantôt les lois ; tantôt ce que la loi est, tantôt ce qu'elle devrait être (1). » Rien n'est plus exact et plus judicieux que cette description, si on l'applique au droit naturel tel que l'ont traité les écrivains de jurisprudence ; mais on ne peut l'appliquer au droit tel que l'ont entendu les écrivains de morale, sans abandonner tous les principes sur lesquels repose en définitive la science de la morale. En la limitant ainsi, nous sommes parfaitement de l'avis de Bentham, qu'un code de lois abstraites est aussi peu philosophique à entreprendre, qu'inutile à exécuter.

Nous ne prétendons pas par-là contester l'utilité d'une comparaison entre les institutions municipales des différentes nations. Nous doutons seulement qu'on retire aucun avantage de rapporter ces diverses institutions à la théorie abstraite, connue sous le nom de droit naturel, comme à un titre commun. Il suffirait de prendre pour base le code d'une nation quelconque, et d'en étudier les lois, non pas comme des conséquences d'aucun principe abstrait de justice, mais par leur liaison avec des circonstances particulières où se trouve le peuple chez qui elles ont pris naissance. La comparaison de ces lois avec les lois correspondantes chez d'autres peuples, eu égard aussi aux circonstances dans lesquelles ce

(1) *Introd. aux principes de morale et de législation*, pag. 327.

peuple s'est trouvé, serait une étude également intéressante et utile, non-seulement à ceux qui font leur profession des lois, mais même à ceux qui prétendent à une éducation libérale. Si l'on veut choisir un type, il faut certainement donner la préférence à la loi romaine, quand ce ne serait que parce que son langage technique est plus ou moins incorporé à tous nos réglements municipaux. L'étude de cette technologie, ainsi que celle des autres parties techniques de la jurisprudence, si fastidieuses quand on ne les considère que comme le jargon arbitraire d'une théorie philosophique, pourrait alors se faire supporter, si on ne la considérait que comme un moyen d'arriver à la connaissance du système qui a si long-temps déterminé les droits de la plus grande et de la plus célèbre des nations.

« La grammaire générale, dit le docteur Lowth, ne peut s'enseigner d'une manière abstraite. Il faut l'appliquer à une langue connue afin d'en expliquer les termes et d'en faire comprendre les règles. » Par des raisons analogues, on peut appliquer la même observation à la science de la jurisprudence naturelle et universelle.

Bacon semble avoir bien compris cette vérité, et c'est sans doute la même conviction qui engagea Montesquieu dans ses recherches historiques sur l'origine des lois, et sur les rapports qu'elles peuvent avoir en différents lieux avec les circonstances morales et physiques dans lesquelles se trouvaient

les nations au moment où elles prirent naissance. Il serait difficile de nommer, durant le long intervalle de temps qui sépara Bacon de Montesquieu, aucun écrivain qui ait attaché l'importance nécessaire aux diverses considérations que nous venons de présenter.

Dans ce que nous avons déjà dit en passant, des idées de Bacon sur la philosophie des lois, nous avons montré combien de fois dans ses divers écrits, il devance, par les plans qu'il propose, l'essor commun de la raison humaine, et s'associe ainsi plutôt aux génies du dix-huitième siècle qu'à la gloire de ses contemporains. Ces présages hardis, et bien d'autres hasardés par son imagination prophétique, sont comme autant de pierres d'attente qui invitent à ajouter à un ancien bâtiment l'aile que l'architecte aurait laissée incomplète ; on dirait des projections tracées sur une carte d'Amérique, au milieu de lieux aujourd'hui déserts, pour indiquer les enchaînements futurs des routes et des canaux. Séduits par un tel exemple, nous nous permettrons à notre tour de passer tout-à-coup, en dépit de l'ordre chronologique, du *Fontes juris* à *l'Esprit des lois*. Pour se former une idée juste des vues étroites de Grotius, il est nécessaire de considérer le plan qu'avait tracé son prédécesseur, et qu'exécuta, ou plutôt commença à exécuter, long-temps après, un de ses successeurs.

L'objet principal de l'*Esprit des lois* est de mon-

trer, non pas comme on l'a souvent supposé, ce que devrait être la loi, mais bien comment les variétés physiques et morales qui se rencontrent dans l'histoire de la race humaine ont contribué aux établissements politiques et aux réglements municipaux (1). On peut là-dessus s'en rapporter à l'auteur lui-même : « Je n'écris pas, dit-il, dans le dessein de censurer les établissements d'aucune nation en particulier. Chaque nation trouvera dans mon livre *les raisons* sur lesquelles ses maximes de jurisprudence sont fondées. » Ce plan, quand il est renfermé dans de justes limites, est très-philosophique, et tire la jurisprudence de l'état d'inutilité dans lequel Grotius et Puffendorff l'avaient plongée, pour la placer au rang des plus intéressantes et des plus agréables branches des connaissances utiles. Mais quoique Montesquieu y consacre la majeure partie de son ouvrage, ses faits à ce sujet sont si peu liés, que nous serions presque tentés de croire qu'il y a été conduit à son insu, et plutôt par une curiosité fortuite que par aucun dessein conçu d'avance, et en s'occupant de recueillir des matériaux pour ce célèbre ouvrage. C'est du moins l'aveu qu'il semble

(1) Telle a été du moins l'opinion de d'Alembert, à en juger par cette phrase : « Dans cet ouvrage M. de Montesquieu s'occupe moins des lois qu'on a faites, que de celles qu'on aurait dû faire. » (D'Alembert, *Éloge de Montesquieu.*) Ce qui, si nous comprenons bien sa pensée, est précisément le contraire de ce qu'a fait Montesquieu.



faire dans le passage suivant de sa préface : « J'ai souvent commencé et autant de fois abandonné cette entreprise. J'ai souvent continué mes observations sans aucun but fixe, et sans penser aux règles et aux exceptions ; je n'ai trouvé la vérité que pour la reperdre ensuite. »

Mais, quelle que soit d'ailleurs notre opinion sur ce sujet, Montesquieu a des droits incontestables à la gloire d'avoir lié la jurisprudence à l'histoire et à la philosophie, de manière à ce qu'elles s'éclairent l'une par l'autre. On pourrait bien, il est vrai, découvrir dans des auteurs précédents, et en particulier dans Bodin, quelques traces de semblables recherches ; mais elles sont en trop petit nombre et de trop peu d'importance pour rien enlever au mérite de Montesquieu. Quand on compare les recherches de ce dernier sur la jurisprudence, avec les systèmes reçus avant lui dans les écoles, l'impulsion qu'il donna à la science paraît telle, qu'elle justifierait presque l'épigraphe ambitieuse qu'il a adoptée, *prolem sine matre creatam*. Au lieu de se borner, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, à interpréter l'une par l'autre les différentes parties du code romain, il étudia l'*esprit* de ces lois dans les vues politiques de leurs auteurs, et dans les circonstances particulières dans lesquelles se trouva placée cette nation extraordinaire. Il combina la science de la législation avec l'histoire des sociétés politiques, et expliqua par cette dernière le but du législateur dans ces diverses

ordonnances, tandis qu'à son tour, la première lui servait à expliquer la nature du gouvernement et les mœurs du peuple. Il ne borna pas ses recherches à la loi et à l'histoire romaine; mais, convaincu que les principes généraux de la nature humaine sont partout les mêmes, il puisa de nouvelles lumières dans l'examen qu'il fit des hommes, dans tous les pays et sous tous les gouvernements; et en ouvrant ainsi une mine inépuisable et inconnue de ressources à ceux qui étudiaient la jurisprudence, il traca indirectement au législateur la limite de ses pouvoirs, et engagea le philosophe à laisser de côté les théories abstraites et inutiles, pour s'occuper entièrement des monuments authentiques qu'offrait l'histoire des hommes (1).

Cette manière de considérer la jurisprudence, dans ses relations avec l'histoire et la philosophie, a été traitée avec le plus heureux succès par plusieurs auteurs, depuis Montesquieu. Long-temps encore après la publication de l'Esprit des lois, cette étude fut tellement en vogue, en Angleterre en particu-

(1) On peut en voir des exemples dans ses *Observations sur l'origine et les révolutions du droit romain sur les successions;* dans son *Histoire du droit civil en France*, et surtout dans sa *Théorie des lois féodales chez les Francs, considérées dans leurs rapports avec les révolutions de leur monarchie.* On a depuis contesté les conséquences qu'il a tirées de la plupart de ces faits, mais tous ses successeurs ont unanimement reconnu en lui leur guide et leur maître.

lier, que quelques auteurs semblent l'avoir considérée moins comme un moyen d'arriver plus haut, que comme le point où l'on devait s'arrêter pour embrasser de là la science entière de la jurisprudence. On sera sans doute autorisé à s'en former cette idée, tant qu'on bornera son attention aux époques de l'enfance des sociétés, lorsque le gouvernement et les lois ne sont encore que le fruit du temps, de l'expérience, des circonstances et du hasard. Cependant, quand on se reporte à des siècles plus éclairés, on ne peut douter que la sagesse politique n'ait aussi sa part dans l'administration des affaires humaines. Et il y a tout lieu d'espérer que son influence ira en croissant, à mesure que les principes de la législation seront plus généralement étudiés et compris; vouloir supposer le contraire, ce serait nous réduire à contempler indifféremment les progrès et le déclin des sociétés, et mettre un terme à tous nos efforts en faveur de nos semblables.

Le but de Montesquieu, dans ses recherches historiques, était évidemment plus vaste et plus important. Souvent on dirait qu'il était convaincu avec lord Coke, que c'est réfuter une erreur que de la ramener à son origine. Bentham a justement remarqué que cette espèce de réfutation était en effet la seule qui eût quelque influence sur une foule d'individus (1).

(1) « Si nos ancêtres sont tombés dans l'erreur, comment y sont-ils tombés? Voilà la question qui se présente naturellement. Le fait est que, surtout en matière de loi, telle est la force de

L'existence seule d'un principe légal ou d'une coutume établie, est un grand argument en faveur de sa nécessité, aux yeux d'une multitude de personnes imbues d'un respect aveugle pour la sagesse des anciens, et convaincues que tout ce qu'elles voient est le résultat des savantes méditations de leurs ancêtres. La seule réplique que l'on puisse faire à un tel argument, est donc de le faire remonter à quelques préjugés reconnus et à une constitution sociale si différente de celle qui existe aujourd'hui, que les mêmes raisons qui rendent compte de son premier établissement démontrent indirectement aussi la nécessité de l'accommoder aux formes sociales présentes.

Suivant cette manière d'envisager les choses, les recherches de Montesquieu conduisaient aux mêmes conséquences que les propositions prophétiques de Bacon, et sa marche, pour être plus détournée, n'en était peut-être que plus certaine. Quelques-uns des écrivains récents sur l'économie politique, ont de-

l'autorité sur nos esprits, et telle est la puissance des préjugés qu'elle protége, que, lorsque nous ne pouvons trouver aucune raison plausible en faveur d'une institution, nous ne pouvons cependant nous empêcher de la faire remonter à quelque cause indéfinissable qui nous échappe. Mais, si au contraire nous pouvons la faire remonter à une cause connue dont la fausseté nous est démontrée, nous l'abandonnons sur-le-champ ; et ce n'est qu'alors que notre esprit est pleinement convaincu. » (*Défense de l'usure*, p. 94 et 95.)

puis combiné les plans de ces deux auteurs avec une sagacité admirable (1) ; mais nous ne nous occuperons pas dans ce moment de leur système ; nous nous contenterons d'ajouter que ces recherches sur l'histoire des lois sont particulièrement utiles pour réprimer la folie des innovations violentes et soudaines, en montrant le rapport que les lois doivent avoir avec les circonstances présentes, et la tendance constante des causes naturelles sur l'amélioration progressive de l'espèce humaine, sous tous les gouvernements qui permettent de jouir de la paix et de la liberté.

La popularité méritée de l'Esprit des lois, porta le dernier coup à l'étude du droit naturel, en partie par les preuves que cet ouvrage présentait à chaque page de l'absurdité d'un système de législation universelle, et en partie par le goût et l'éloquence avec lesquels il était écrit, et qui contrastaient d'une manière si marquée avec les systèmes reçus alors dans

(1) Adam Smith, surtout, dans ses *Causes de la richesse des nations*, a judicieusement et habilement combiné, avec l'investigation des principes généraux, les essais les plus lumineux de son Histoire théorique de la forme des sociétés politiques qui ont produit un si grand nombre des institutions et des coutumes particulières à l'Europe moderne. Les rayons éclatants de cette lumière philosophique qui, suivant Gibbon, ont paru depuis peu en Écosse, n'étaient qu'une réflexion plus brillante et plus sûre cependant des étincelles allumées par le génie de Montesquieu. Nous aurons ensuite occasion de parler de l'influence que ses écrits ont eue sur l'histoire de la littérature écossaise.

les écoles. Un fait assez curieux, c'est que Montesquieu n'ait pas cité une seule fois le nom de Grotius; il croyait, sans doute, qu'en ce cas, comme en bien d'autres, il valait mieux miner peu à peu les erreurs inconnues sur lesquelles reposaient les préjugés établis, que d'attaquer ces préjugés en face.

Ces détails pourront peut-être ennuyer quelques lecteurs, mais nous les prions de se rappeler qu'ils se rapportent à une science qui, pendant plus de cent ans, forma toute la philosophie morale et politique cultivée dans la plus grande partie de l'Europe. A l'égard de l'Allemagne, en particulier, il paraîtrait, d'après le comte de Hertzberg, que cette science continua à se maintenir jusqu'à ce qu'elle fût remplacée par le goût de la statistique, qui, depuis peu a donné une direction si différente, et à quelques égards si opposée, aux études de ses compatriotes (1).

Si d'Allemagne nous passons au midi de l'Europe, tout devient de plus en plus stérile et affligeant. Nous ne connaissons la littérature espagnole que par des traductions; avec cela il serait difficile sans doute de prononcer un jugement exact sur des ouvrages

(1) « La connaissance des états qu'on se plaît aujourd'hui d'appeler statistique, est une des sciences qui sont devenues à la mode, et qui ont pris une vogue générale depuis quelques années; elle a presque dépossédé celle du droit public qui régnait au commencement et jusque vers le milieu du siècle précédent. » (*Réflexions sur la force des états*, par M. le comte de Hertzberg, Berlin, 1782.)

qui s'adressent à l'esprit et au cœur; mais les traductions du moins nous mettent suffisamment en état de juger des ouvrages qui traitent de la science et de la philosophie. On peut assurer, sans crainte de se tromper, que tout ouvrage qui ne peut supporter l'épreuve d'une version littérale ne vaut pas la peine qu'on se donnerait pour le lire dans l'original. Nous pouvons donc dire sans crainte, que, pendant le dix-septième siècle, les progrès de l'esprit humain, en Espagne, ont été, sinon suspendus, du moins trop faibles pour mériter l'attention.

« Le seul vraiment bon livre, dit Montesquieu, dont les Espagnols puissent se vanter, est celui qui fait connaître les absurdités de tous les autres. » Il nous semble peu douteux que Montesquieu n'ait sacrifié ici l'intérêt de la vérité au plaisir de faire une antithèse; elle est toutefois digne d'attention, parce qu'elle indique fortement le mépris de ce grand homme pour la pauvreté générale des écrivains espagnols.

L'ouvrage inimitable auquel Montesquieu fait allusion, mérite lui-même une place dans cette histoire, non-seulement parce que c'est un des chefs-d'œuvre de l'imagination humaine, mais encore parce qu'il présente une force de caractère et une étendue d'esprit vraiment miraculeuses quand on les compare aux préjugés qui enveloppaient son siècle et sa nation. Ce n'est pas uniquement contre les livres de chevalerie qu'est dirigée la satire de

Cervantès, il y verse aussi le ridicule sur des folies et des absurdités plus générales et plus universelles, et jamais il n'échappe à sa plume une seule expression qui puisse offenser le moraliste le plus délicat. De-là ces contrastes si amusants par lesquels Cervantès nous attache si fortement à son héros, dont les égarements les plus extraordinaires d'une imagination en délire sont assez compensés par une vertu aussi ferme que douce, et, si l'on en excepte une seule faiblesse, par une supériorité de bon sens et de philosophie qui, dans les circonstances même les plus plaisantes, ne cesse jamais d'exciter notre vénération et notre sympathie.

Malgré les persécutions que l'on fit souffrir à Galilée, les sciences physiques et l'astronomie continuèrent cependant à être cultivées avec succès en Italie, par Torricelli, Borelli, Cassini et d'autres; dans la géométrie pure, Viviani s'éleva au premier rang pour avoir restauré, ou plutôt deviné des découvertes anciennes. Mais ce pays, autrefois si fameux, donnait les signes les plus tristes de décrépitude dans toutes les branches des sciences qui réclamaient l'esprit vivifiant de la liberté civile et religieuse. « Rome, dit un historien français, était trop intéressée à soutenir ses principes pour ne pas opposer les barrières les plus fortes à ce qui pouvait les renverser. De-là cet *Index* des livres prohibés, sur lequel furent inscrits l'histoire du président de Thou, les ouvrages qui traitaient des libertés de

l'Église gallicane, et, qui pourrait le croire! jusqu'aux traductions des saintes écritures. Cependant, le tribunal, bien que toujours disposé à condamner de respectables auteurs sur de frivoles soupçons d'hérésie, sanctionnait de son approbation les théologiens séditieux et fanatiques dont les écrits tendaient à encourager le régicide et à détruire tout gouvernement. L'histoire de l'approbation et de la censure des livres mérite une place dans l'histoire de l'esprit humain. »

Sans parler des philosophes français, la plus grande gloire du continent, vers la fin du dix-septième siècle, est d'avoir produit Leibnitz. Il naquit en 1646, et se distingua, encore fort jeune, par des talents avec lesquels il devait résister à Clarke et à Newton réunis. Nous avons déjà parlé de lui parmi les écrivains du droit naturel; mais à tout autre égard il prend plutôt sa place parmi les contemporains de sa vieillesse que de son jeune âge: nous en développerons les raisons par la suite; en attendant nous nous contenterons de remarquer que Leibnitz appartient comme juriste à un siècle, et comme philosophe à un autre.

Nous croyons convenable, une fois pour toutes, de dire que pour la manière dont nous avons distribué nos matériaux, et pour l'ordre dans lequel nous avons classé tous les faits particuliers, nous réclamons, non pas un pouvoir arbitraire, mais du moins une faculté discrétionnaire; les dates qui sé-

parent les divers degrés des progrès de la raison humaine ne sont pas susceptibles d'une précision chronologique comme celles qui se présentent dans l'histoire des sciences exactes. En fixant les droits des prétendants, dans cette région intellectuelle et sombre, l'écrivain ressemble souvent à celui qui voudrait déterminer par des lignes mathématiques les limites des couleurs variées et fondues de la toile d'Arachné,

In quo diversi niteant cum mille colores
Transitus ipse tamen spectantia lumina fallunt,
Usque adeò quod tangit idem est, tamen ultima distant.

Mais nous ne chercherons pas à réfuter d'avance la critique que l'on pourra faire de nous ; nous ne dissimulerons même pas la confiance avec laquelle, malgré nos doutes et nos fausses données, nous nous en reposons sur l'indulgence de ceux qui sauront apprécier les difficultés de notre entreprise. Nous ne dirons certainement pas avec Johnson que « nous abandonnons notre ouvrage avec la plus parfaite indifférence, et qu'un succès ou une chute ne sont pour nous que des mots sans valeur. » Nos sentiments sont plutôt conformes à ceux qu'il exprimait dans la conclusion de son admirable préface de Shakespeare. Une de ses réflexions, en particulier, rentre si exactement dans les nôtres, que nous ne pouvons nous empêcher, avant de terminer cette partie de notre travail, de la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

« Peut-être me critiquera-t-on pour avoir fait plutôt peu que mal, et pour avoir donné au public des espérances que je n'ai pas fini par réaliser. L'ignorance est illimitée dans ses prétentions, et la science souvent tyrannique ; et il est également difficile de satisfaire ceux qui ne savent que demander, ou ceux qui demandent à dessein ce qu'ils regardent comme impossible à faire. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE
DE L'HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PHILOSOPHIE.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENTS.

Le but principal de ces notes est d'éclaircir quelques-unes des plus importantes idées contenues dans l'essai historique qui précède. L'erreur où nous a fréquemment conduits notre confiance en des écrivains qui, dans leurs descriptions des systèmes philosophiques, déclarent ne donner que le résultat général de leurs recherches, sans s'appuyer par des citations des auteurs originaux, nous a depuis longtemps convaincus de la nécessité de présenter aux lecteurs les autorités sur lesquelles nous nous appuyons. Sans cette précaution, l'historien le plus fidèle est exposé à se voir soupçonner d'accommoder les faits à ses théories particulières, ou de mêler, sans s'en apercevoir, ses opinions aux opinions qu'il attribue aux autres. Ces citations, tirées principalement d'ouvrages assez rares aujourd'hui, pourront servir en même temps à faciliter les recherches de

ceux qui traiteront le même sujet avec plus de détails. Nous nous flattons qu'on ne nous blâmera pas d'avoir introduit quelques courtes digressions biographiques, comme un point de repos, après les discussions sèches et abstraites qui occupent tant de place dans cette esquisse historique; d'autant plus que ces digressions contribuent à jeter un nouveau jour sur les principes philosophiques et politiques des hommes auxquels elles se rapportent.

NOTES.

Note (A). P. 44.

Thomas Morus, qui souilla par des persécutions et des cruautés la fin d'une vie incorruptible, s'était distingué dans sa jeunesse par l'humanité de son caractère et la libéralité de ses opinions. On en trouve des preuves nombreuses dans ses lettres à Erasme, et dans ses opinions religieuses et politiques, exprimées indirectement dans l'Utopie. Il méprisait autant qu'Erasme l'ignorance et la corruption des moines, et il s'éleva, avec plus d'audace qu'on n'aurait pu l'attendre de sa place, contre diverses superstitions de l'église catholique romaine, telles que le célibat des prêtres, et l'emploi des images dans le culte. Mais son mérite ne se bornait pas là; ses idées sur la loi criminelle sont encore citées par ceux qui voudraient adoucir le code pénal anglais, et aucun publiciste moderne n'a poussé plus loin le système de tolérance que ses législateurs utopiens.

Les désordres occasionés par les progrès rapides de la réformation, l'ayant forcé de renoncer aux espérances qu'il avait conçues dans sa jeunesse, lui firent craindre la ruine des établissements existants, et en dérangeant son entendement, semblent avoir dénaturé ses idées sur la morale. Il en fut à peu près de même d'Erasme, qui, suivant Jortin, commença dans sa vieillesse à jouer de mauvaise grace le rôle de bigot et de missionnaire, et à soutenir qu'il y avait certains hérétiques qu'on pouvait mettre à mort comme blasphémateurs et perturbateurs (p. 428, 481). Il est probable qu'Erasme avait d'au-

tres motifs pour penser ainsi. Son biographe qui le justifie partout, est cependant forcé de reconnaître qu'Erasme craignait que François, Charles, Ferdinand, Georges, Henri VIII, et autres princes persécuteurs, ne soupçonnassent qu'il condamnait la cruauté de leur conduite (p. 481).

Quelque chose pourrait toutefois faire excuser ces deux illustres écrivains, non pas de leur défection impardonnable de la cause de la liberté religieuse, mais de l'abandon de quelques-uns de leurs anciens amis, qui n'hésitaient pas à regarder comme traîtres et apostats tous ceux qui, en reconnaissant l'utilité d'une réforme ecclésiastique, refusaient cependant leur approbation aux violentes mesures employées pour y parvenir. (*Voyez* dans Bayle, article Castellan, note Q, un argument solide et impartial sur ce sujet.)

Note (B). P. 47.

L'extrait suivant donnera une idée générale de l'argument de Calvin sur l'usure.

Pecunia non parit pecuniam. Quid mare? Quid domus, ex cujus locatione pensionem percipio? An ex tectis et parietibus argumentum propriè nascitur? Sed et terra producit, et mari advehitur quod pecuniam deinde producat, et habitationis commoditas cum certâ pecuniâ parari commutarive solet. Quod si igitur plus ex negotiatione lucri percipi possit, quam ex fundi cujusvis proventu: an feretur qui fundum sterilem fortasse colono locaverit ex quo mercedem vel proventum recipiat sibi, qui ex pecuniâ fructum aliquem perceperit, non feretur? Et qui pecuniâ fundum acquirit, annon pecuniâ illâ generat alteram annuam peclniam? Unde verò mercatoris lucrum? Ex ipsius, inquies, diligentiâ atque industriâ. Quis dubitat pecuniam vacuam, inutilem, omninò esse? Neque qui à me mutuam rogat, vacuam apud se habere à me acceptam cogitat. Non ergo ex pecuniâ illâ lucrum accedit, sed ex proventu. Illæ igitur rationes subtiles quidem sunt, et speciem quamdam habent, sed ubi propiùs expenduntur, reipsâ concidunt. Nunc igitur concludo, judicandum de usuris esse, non ex particulari aliquo scripturæ loco, sed tantum ex æquitatis regulâ. (Calvini Epistolæ.)

Note (C). P. 66, ligne 16.

L'idée que se formaient en général de Machiavel ses contemporains et ses successeurs immédiats, était que le traité du *Prince* était contraire aux droits de l'humanité, et que l'auteur était dénué de tout principe, ou du moins accommodait ses opinions aux circonstances diverses de sa vie, si fertile en événements. Voici ce qu'en dit Bodin, né en 1530, année de la mort de Machiavel. L'opinion de cet auteur doit avoir beaucoup de poids aux yeux de ceux qui connaissent ses principes politiques. « Machiavel s'est bien fort mesconté, de dire que l'estat populaire est le meilleur (1), et néantmoins ayant oublié sa première opinion, il a tenu en un autre lieu (2), que pour restituer l'Italie en sa liberté, il faut qu'il n'y ait qu'un prince; et de fait il s'est efforcé de former un estat le plus tyrannique du monde : et, en un autre lieu, il confesse que l'estat de Venise est le plus beau de tous, lequel est une pure aristocratie, s'il en fut oncques : tellement qu'il ne sait à quoi se tenir. » (*De la république*, l. VI, chap. IV, Paris, 1576.) Dans la version latine de ce même passage, l'auteur appelle Machiavel *homo levissimus ac nequissimus.*

Un des plus anciens apologistes de Machiavel est Albericus Gentilis, auteur italien, dont nous parlerons ensuite. « Machiavel, dit-il, était un chaud partisan et un zélé soutien de la démocratie. Né et élevé sous un gouvernement républicain, il avait la plus profonde haine pour la tyrannie. Le but de son ouvrage n'est donc pas d'instruire les tyrans, mais bien de dévoiler leurs secrets à leurs sujets qu'ils oppriment, afin de les exposer aux yeux du public dépouillés de leurs vains ornements. » Il ajoute ensuite « que le but réel de Machiavel était

(1) Discours sur Tite-live.
(2) Prince, liv. 1, chap. 9.

de profiter du prétexte de donner une leçon aux souverains, pour ouvrir les yeux du peuple; et que ce n'est qu'un masque qu'il prend afin de répandre plus aisément sa doctrine. » (*De legationibus*, lib. III, cap. IX, Londres, 1585.) La même idée fut ensuite adoptée et soutenue avec beaucoup de zèle, par Wicquefort, auteur d'un livre curieux intitulé *l'Ambassadeur*, et par plusieurs écrivains plus modernes. Bayle, dans son Dictionnaire, a présenté d'une manière savante et impartiale les deux arguments contraires; cependant son opinion est décidément en faveur des apologistes de Machiavel.

Le passage suivant de l'excellent ouvrage de M. Simonde de Sismondi, sur la littérature du midi de l'Europe, nous paraît présenter un aperçu vrai sur l'esprit du *Prince* et sur le caractère de l'auteur.

« Le vrai but de Machiavel ne peut pas avoir été d'affermir sur le trône un tyran qu'il détestait, et contre lequel il avait déjà conjuré; il n'est guère plus vraisemblable qu'il se proposât seulement de dévoiler au peuple les maximes de la tyrannie, pour les rendre plus odieuses; une expérience universelle les faisait alors assez connaître à toute l'Italie; et cette politique infernale, que Machiavel mettait en principe, était, au seizième siècle, celle de tous les états. Il y a plutôt, dans sa manière de la traiter, une amertume universelle contre tous les hommes, un mépris de la race humaine, qui lui fait lui adresser le langage auquel elle s'était rabaissée elle-même. Il parle aux intérêts des hommes et à leurs calculs égoïstes, puisqu'ils ne méritent plus qu'on s'adresse à leur enthousiasme et à leur sens moral. Il fait abstraction dans la théorie de tout ce dont il sait que les auditeurs feront abstraction dans la conduite, et il leur montre le jeu des passions humaines avec une énergie et une clarté qui suppléent à l'éloquence. »

Nous regardons, aussi bien que M. de Sismondi, ces deux hypothèses comme également fausses. Tout ce que nous ajouterons, c'est qu'en écrivant le *Prince*, Machiavel semble avoir

été plutôt conduit par le mécontentement et la mauvaise humeur, que par aucun dessein systématique et prémédité, favorable ou contraire au bonheur des hommes. Il se disait peut-être : *Si populus vult decipi, decipiatur* (1).

Suivant cette manière de le considérer, le *Prince*, au lieu d'être un système nouveau de morale politique inventé par lui, ne serait qu'un recueil des maximes politiques admises alors dans les cours italiennes. Si nous ne nous trompons pas, c'est ainsi que le jugeait Bacon. Comme son opinion est assez ambiguë dans un certain passage, quelques écrivains de marque, en particulier Bayle et Williams Roscoe, ont pensé qu'elle coïncidait exactement avec celle d'Albéricus Gentilis exprimée plus haut ; quant à nous, il nous semble que la phrase citée est plutôt contraire que favorable à Machiavel. *Est itaque quod gratias agamus Machiavellio et hujus modi scriptoribus, qui apertè et indissimulanter proferunt quid homines facere soleant, non quid debeant.* (De Augm. Scient., lib. VII, cap. II.)

Cependant le meilleur commentaire de cette phrase se trouve dans un autre passage de Bacon, où il a exprimé sa désapprobation de la morale de Machiavel, en termes aussi forts et aussi clairs qu'il est possible.

« Quant aux moyens condamnables si on est tenté de les suivre, on peut prendre pour guide Machiavel, qui prétend *qu'il ne faut pas beaucoup se soucier de la vertu même, mais seulement de cette partie de son visage qui est tournée vers le public, et qui n'est que pour les spectateurs ; attendu que, si la réputation d'homme vertueux est utile, la vertu même n'est au fond qu'un obstacle ;* et qui ailleurs veut que son po-

(1) On rencontre plusieurs traces de cet esprit misanthropique dans les ouvrages historiques et même dramatiques de Machiavel ; M. de Sismondi a observé, avec beaucoup de justesse, que « la plaisanterie de ses comédies était presque toujours mêlée de fiel, et que Machiavel ne riait de la race humaine qu'en lui marquant son mépris.

litique, pour établir sa prudence sur un fondement bien solide, commence par se dire que *pour tourner les hommes à sa fantaisie, et les déterminer à faire tout ce qu'on veut, il n'est d'autre moyen que la crainte ; qu'il faut donc prendre peine à les jeter dans toutes sortes d'embarras et de dangers et les tenir toujours sur le qui vive ;* en sorte que son prétendu politique semble n'être que ce que les Italiens appellent un semeur d'intrigues. » (*Voyez* le reste de ce passage *De Augmentis Scientiarum*, lib. VIII, cap. II.) *Voyez aussi* un passage, lib. VII, cap. VIII, commençant ainsi : *An non et hoc verum est, juvenes, multò minùs* POLITICÆ *quàm* ETHICÆ *auditores idoneos esse, antequam religione et doctrinâ de moribus et officiis plenè imbuantur ; ne fortè judicio depravati et corrupti, in eam opinionem veniant, non esse rerum differentias morales veras et solidas, sed omnia ex utilitate ? Sic enim Machiavellio dicere placet, quod si contigisset Cæsarem bello superatum fuisse, Catilinâ ipso fuisset odiosior, etc.* Après des déclarations si formelles de ses sentiments, comment des hommes, tels que Bayle et Roscoe, ont-ils pu ranger Bacon parmi les apologistes de Machiavel?

Note (D). P. 80.

Un respectable écrivain, le chevalier Filangieri, a accusé assez rudement Montesquieu d'avoir pillé Bodin. « On a cru et l'on croit peut-être encore, que Montesquieu a parlé le premier de l'influence du climat. Cette opinion est une erreur. Avant lui, le délicat et ingénieux Fontenelle s'était exercé sur cet objet. Machiavel, en plusieurs endroits de ses ouvrages, parle aussi de cette influence du climat sur le physique et sur le moral des peuples. Chardin, un de ces voyageurs qui savent observer, a fait beaucoup de réflexions sur l'influence physique et morale des climats. L'abbé Dubos a soutenu et développé les pensées de Chardin, et Bodin, qui peut-être avait lu dans Polybe que le climat détermine les formes, la couleur et les mœurs des peuples, en avait déjà fait, cent cinquante ans auparavant la base de son système, dans son livre *De la République*, et dans sa *Méthode de l'Histoire*. Avant tous ces écrivains, l'immortel Hippocrate avait traité fort au long cette matière dans son fameux ouvrage, *De l'Air, des Eaux et des Lieux*. L'auteur de l'Esprit des lois, sans citer un seul de ces philosophes, établit à son tour un système, mais il ne fit qu'altérer les principes d'Hippocrate, et donner une plus grande extension aux idées de Dubos, de Chardin et de Bodin; il voulut faire croire au public qu'il avait eu le premier quelques idées sur ce sujet; et le public l'en crut sur sa parole. » (*Scienza della legislazione*, tom. I, p. 225, 226.)

En faisant l'énumération des écrivains dont les ouvrages sont si répandus, Filangieri aurait pu se convaincre que Montesquieu en donnant son approbation à cette théorie si répandue n'avait aucune prétention au mérite de l'originalité; il est surprenant qu'il ait oublié Platon, qui finit son cinquième livre des Lois, en disant que « tous les pays ne sont pas susceptibles de recevoir les mêmes lois et qu'un sage législateur doit

considérer la diversité des caractères nationaux provenant de l'influence du climat et du sol. » Il n'est pas moins surprenant que Filangieri ait oublié Charon, qui, dans ses observations sur l'influence morale des causes physiques, déploie autant d'originalité qu'aucun de ses successeurs. (*Voyez* De la Sagesse, liv. I, chap. XXXVII.)

Note (E). P. 84.

On peut trouver de nombreux exemples de la crédulité et de la superstition de Luther, dans un ouvrage intitulé : *Martini Lutheri colloquia mensalia*, publié pour la première fois, suivant Bayle, en 1571. Cet ouvrage, *où sont recueillis les fragments des divines conversations que Luther eut à table avec Mélanchton et divers autres savants personnages*, fut donné comme recueilli *de sa sainte bouche*, par le docteur Antoine Lauterbach, et mis ensuite en ordre par le docteur Aurifaber. Quoiqu'il ne soit pas appuyé de l'autorité de Luther, nous ne pensons pas qu'aucun doute ait jamais été élevé sur sa véracité, même par ceux des partisans de Luther qui regrettaient le plus la communication indiscrète donnée au public de ses conversations familières. L'exact Seckendorff n'a pas mis en doute son authenticité, mais il l'approuve au contraire d'une manière indirecte par la qualification de *libro colloquiorum mensalium minùs quidem cautè composito et vulgato*. (Bayle, article Luther note L.) Le judicieux et impartial Jortin le cite souvent comme autorité.

Pour confirmer ce que nous avons dit de la crédulité de Luther nous donnerons ici la substance d'une de ces *divines conversations* sur le diable et ses œuvres. « Le diable, dit Luther, peut se changer en homme ou en femme pour tromper, de telle manière qu'on croit être couché avec une femme en chair et en os, et qu'il n'en est rien; car, suivant l'expression de saint Paul, le diable est bien fort avec les fils de l'impiété; mais comme il en résulte souvent des enfants ou des diables, ces exemples sont effrayants et horribles; c'est ainsi que ce qu'on appelle la *nix* attire dans l'eau les vierges ou les femmes pour créer les diablotins. Le diable peut aussi dérober des enfants; quelquefois aussi dans les six premières semaines de leur naissance, il enlève à leur mère ces pauvres créatures pour en



subtituer à leur place d'autres nommés *suppositilii*, et par les Saxons *killcrops*.

« Il y a huit ans, continue Luther, qu'étant à Dessau j'ai vu et touché un de ces *killcrops*, âgé de douze ans; il avait les yeux et tous les membres semblables à ceux d'un autre enfant, mais il ne faisait que manger, et il dévorait autant que deux maçons. Je dis au prince d'Anhalt que si j'étais le maître, je le tuerais et le jetterais dans la rivière Moldaw. J'avertis les habitants de ce lieu de prier Dieu de les débarrasser de ce diable; aussi mourut-il deux ans après.

« En Saxe, près de Halberstadt, il y avait un homme qui avait un *killcrops*. Cet enfant pouvait épuiser sa mère et cinq autres femmes en les tétant, et il dévorait outre cela tout ce qu'on lui présentait. On donna à cet homme le conseil de faire un pèlerinage à Halberstadt, de vouer son *killcrops* à la vierge Marie, et de le faire bercer en cet endroit. L'homme suivit cet avis, et il emporta son enfant dans un panier; mais, en passant sur un pont, un autre diable, qui était dans la rivière, se mit à crier : *Killcrops! killcrops!* L'enfant, qui était dans le panier, et qui n'avait jamais encore prononcé un seul mot, répondit : Oh! oh! oh! Le diable de rivière lui demanda ensuite : Où vas-tu? L'enfant du panier répondit : Je m'en vais à Hocklestadt, à notre mère bien aimée, pour me faire bercer. Le paysan très-effrayé, jeta l'enfant et le panier dans la rivière; sur quoi les deux diables se mirent à s'envoler ensemble. Ils crièrent : Oh! oh! oh! firent quelques cabrioles l'un par-dessus l'autre et s'évanouirent. » (Pag. 386, 387.)

Pour les disputes théologiques de Luther avec le diable, *voyez* Bayle, article Luther, note U.

Des faits si récents, liés à l'histoire d'un tel homme, sont consolants pour ceux que les folies et les extravagances de leurs contemporains feraient désespérer de la cause de la vérité et des progrès de la raison humaine.

NOTE (F). P. 114.

Ben-Jonson est du petit nombre des contemporains de Bacon, qui aient su apprécier son génie transcendant, et le seul que nous connaissions qui ait parlé de son éloquence judiciaire. Il se trouvait parfaitement en état d'en juger par les études qu'il avait faites lui-même. « Nous avons eu, dit-il, de notre temps un orateur plein de noblesse et de gravité. Aucun homme n'a parlé d'une manière plus claire, plus concise et plus forte. Aucun homme ne s'est permis moins d'inégalités ou d'inutiles ornements. Chaque phrase avait une valeur, une grace particulière. La moindre distraction extérieure faisait perdre une beauté à ses auditeurs; son éloquence était une puissance qui calmait ou irritait les juges à volonté; la seule crainte qu'on eût était de penser qu'il finirait de parler. » Aucun écrivain ancien ou moderne n'a fait une plus belle description de la perfection de l'éloquence.

L'admiration de Ben-Jonson pour Bacon (1), avec lequel il avait été intimement lié, semble lui avoir fait fermer les yeux sur les taches indélébiles qui souillent sa réputation, et auxquelles il est impossible encore aujourd'hui de songer sans chagrin et sans humiliation. Toutefois nous devons à la justice de dire qu'à en juger par les louanges posthumes que lui prodiguèrent Ben-Jonson et sir Kenelm Digby (2), il racheta, par un grand nombre de qualités estimables, dans le commerce de la vie intime, sa servilité comme courtisan et comme juge. Il fallait certes qu'il se distinguât bien par la beauté de sa morale et de son intelligence, pour mériter, long-temps après sa

(1) On prétend que Ben-Jonson traduisit en latin la plus grande partie du *De Augmentis Scientiarum*. Le docteur Warton, nous ne savons sur quelle autorité, regarde ce fait comme évident. (*Essais sur le génie et les écrits de Pope.*)

(2) *Voyez* ses Lettres à M. de Fermat, imprimées à la fin des *Opera mathematica* de ce dernier, Toulouse, 1679.

mort, que Ben-Jonson dît de lui ce qui suit : « Ce ne furent ni ses places, ni ses honneurs qui ajoutèrent à l'opinion que j'avais de lui; mais je l'ai toujours respecté et je le respecte encore par la grandeur qui lui fut propre; je veux dire pour avoir été par ses ouvrages un des génies les plus admirables qui aient paru depuis des siècles. Dans son adversité j'ai toujours prié Dieu de lui donner des forces; car il ne pouvait manquer de grandeur; et je n'ai jamais pu le plaindre, parce que je savais bien que loin de ternir sa vertu, ces événements ne feraient que la faire briller d'un plus beau jour. »

On trouve, dans les anecdotes d'Aubrey sur Bacon (1), plusieurs circonstances qui méritent l'attention des biographes. L'expression suivante est surtout remarquable : « En un mot tout ce qu'il y avait de grand et de vertueux l'aimait et l'honorait. » Quand on considère qu'Aubrey devait ce qu'il savait sur Bacon, particulièrement à Hobbes, qui avait été intimement lié avec eux deux, et qui avait montré par ses ouvrages qu'il n'était pas idolâtre de la philosophie de Bacon, il semble impossible après un tel éloge de ne pas se sentir disposé à considérer le chancelier, plutôt sous le bon que sous le mauvais côté, et de chercher du moins, avant de le condamner complètement, à séparer les fautes du siècle de celles de l'individu.

On trouve, dans un de ses grands ouvrages, une allusion touchante aux erreurs de sa vie publique, qui, si elle ne diminue pas ses fautes, peut du moins modérer notre censure. *Ad litteras potiùs quàm ad aliud quicquam natus, et ad res gerendas nescio quo fato contra genium suum abreptus.* (De Aug. Sc., l. VIII, chap. III.)

Ceux qui sont le mieux en état de juger des talents de Bacon dans le droit, admettent aujourd'hui que ses contemporains ne lui rendaient pas justice. Le comte d'Essex, dans une lettre à

(1) Publiées récemment sur des extraits de la Bibliothèque Bodléienne.

Bacon, lui disait : « La reine a reconnu que vous aviez beaucoup d'esprit, d'éloquence et de talents acquis; mais en fait de lois elle vous croit plus brillant que profond. »

« Si l'on vient à demander, dit le docteur Hurd, comment la reine avait cette opinion de lui, on peut répondre que c'est parce qu'il avait en effet beaucoup d'esprit, d'éloquence et de talents acquis. » (*Dialogues de Hurd.*)

Le témoignage suivant, rendu à la science légale de Bacon, est beaucoup plus décisif que les jugements de la reine Élisabeth. Après un éclatant éloge du talent déployé par Bacon, dans ses leçons *sur les Us et Coutumes,* M. Hargrave dit : « Que n'aurait-on pu attendre d'un tel homme, si son vaste génie n'eût pas embrassé l'ensemble des sciences de manière à distraire son attention des détails de la législation? »

C'est probablement à sa disgrace qu'il faut attribuer le silence que, quelque temps après sa mort, gardèrent sur lui des écrivains anglais qui profitèrent sans scrupule de la lumière qu'il avait produite. On en voit un exemple remarquable dans un ouvrage assez curieux, mais presque oublié aujourd'hui, publié en 1627, sous le titre d'*Apologie ou Déclaration du pouvoir et de la Providence de Dieu dans le gouvernement du monde;* par Georges Hakewill, docteur en théologie et archidiacre de Surrey. Cet ouvrage est évidemment dû à un esprit libéral et éclairé, abondamment fourni d'une érudition choisie avec goût dans les auteurs anciens et modernes. On peut aisément deviner son but, par son épigraphe prise dans l'Écriture sainte : « Ne dis pas quelle est la cause pour laquelle les temps anciens valaient mieux que les nôtres; car tu n'as pas assez médité sur ce sujet; » et par les mots d'Ovide que Hakewill applique si heureusement à l'erreur commune sur l'âge d'or :

> *Prisca juvent alios, ego me nunc denique natum*
> *Gratulor.*

On ne peut douter qu'il n'ait emprunté à Bacon le plan gé-

néral et plusieurs des détails de son livre, et cependant dans tout le volume nous ne nous rappelons qu'une ou deux allusions très-éloignées à ses écrits. On pouvait naturellement s'attendre que le nom de l'infortuné chancelier d'Angleterre, mort l'année précédente, tiendrait sa place dans l'énumération suivante des savants insérée dans son épître dédicatoire : « Je ne pense pas que tous les pays du monde et que tous les siècles dans le même pays présentent un égal nombre de beaux génies ; mais je pense avec Scaliger, Vivès, Budée, Bodin et autres savants, que les beaux génies de notre temps, cultivés par l'industrie, dirigés par des préceptes et réglés par la méthode, peuvent être tout aussi capables d'observations profondes et de productions mâles et durables que ceux des anciens temps. Toutefois si nous les regardons comme des géants, et nous-mêmes comme des nains ; si nous nous imaginons que toutes les sciences sont arrivées à leur plus haut degré de perfection, et que nous n'avons plus qu'à traduire et à commenter les travaux de nos prédécesseurs, il y a peu d'espoir que nous puissions jamais en approcher, et encore moins les égaler. La première condition nécessaire à l'exécution d'une grande entreprise, c'est d'être persuadé que l'on peut l'exécuter ; la seconde c'est de ne pas croire que ce qui n'a pu se faire jusqu'ici ne puisse cependant être fait ensuite. Ce n'est ni un seul homme, ni une seule nation, ni un seul siècle, mais bien la race humaine, dont les facultés réunies peuvent arriver à la connaissance de l'universalité des choses à connaître. »

Dans un autre passage, Hakewill remarque, « qu'à parler proprement, le mot antiquité doit plutôt s'appliquer à la vieillesse qu'à la jeunesse ou à l'enfance du monde. » Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la plupart de ces remarques sont copiées littéralement de Bacon.

On peut faire remonter la réputation philosophique de Bacon, dans son pays, à l'établissement de la Société royale de Londres. Suivant le docteur Sprat, collègue des premiers aca-

démiciens, il paraîtrait que les fondateurs de cette société avaient une si haute estime pour lui, qu'ils proposèrent de faire précéder l'histoire de leurs travaux de quelques-uns des écrits de Bacon, comme le meilleur commentaire de l'objet qu'ils avaient en vue. Sprat lui-même, et son illustre ami Cowley, furent du nombre des premiers panégyristes de Bacon, celui-ci, dans son ode si remarquable en l'honneur de la société royale; le premier, dans un brillant passage de son histoire, dont nous emprunterons quelques phrases pour terminer cette note.

« N'est-il pas merveilleux que celui qui avait passé par tous les degrés d'une profession qui occupe ordinairement la vie entière d'un homme, qui avait étudié, pratiqué et réformé la loi commune; qui avait toujours vécu au milieu du monde et porté l'immense fardeau de l'administration civile de son pays; qu'un tel homme ait pu cependant trouver assez de temps à donner aux études solitaires, pour y surpasser même les hommes qui se séparent du monde pour s'y mieux consacrer? Bacon était un homme d'une imagination hardie et forte; son génie scrutateur était inimitable; je n'en offrirai d'autres preuves que son style qui peint l'esprit de l'homme comme un tableau représente sa forme matérielle, et qui surtout caractérisa le sien. Son élan était vigoureux et plein de majesté; son esprit hardi et familier; ses comparaisons faciles (1), quoique extraordinaires; partout on y découvre une ame habile à-la-fois dans la connaissance des hommes et de la nature. »

(1) Par *faciles*, nous présumons que Sprat entend le développement spontané et original de l'imagination de Bacon, en opposition avec les comparaisons empruntées par chaque auteur à ses prédécesseurs.

Note (G). P. 120.

L'esprit paradoxal de Hobbes se manifeste surtout dans ses discussions physiques et mathématiques. Il s'exprime alors avec plus de confiance et d'arrogance que jamais. Il parle en ces termes de la société royale, qu'il appelle *les virtuoses*, et dont les réunions se tiennent au collége de Gresham : « *Conveniant, studia conferant, experimenta faciant quantùm volunt, nisi et principiis utantur meis, nihil proficiunt.* Et ailleurs : *Ad causas autem propter quas proficere ne paulum quidem potuistis nec poteritis, accedunt etiam alia, ut odium Hobbii, quia nimiùm liberè scripserat de academiis veritatem : nam ex eo tempore irati physici et mathematici veritatem ab eo venientem, non recepturos se palàm professi sunt.* Dans ses ouvrages anglais il s'abandonne à une bouffonnerie vraiment grossière. « Ainsi, allez vous promener, » dit-il en s'adressant au docteur Wallis et au docteur Seth Ward, deux des plus fameux mathématiciens anglais de cette époque ; « partez, ecclésiastiques incivils, *dé-docteurs* de morale, couple d'Issachars, etc., etc., etc., misérables *indices et vindices academiarum*, et rappelez-vous que, d'après la loi Vespasienne, il est illégal d'injurier le premier, mais civil et légal de rendre injure pour injure. »

Note (H). P.

Lord Clarendon rapporte une anecdote très-curieuse au sujet du *Léviathan*. « En revenant d'Espagne, dit-il, je passai par Paris. M. Hobbes venait souvent me voir. Il me dit qu'il faisait alors imprimer en Angleterre son livre qu'il voulait intituler *Léviathan ;* qu'il en recevait chaque semaine une feuille à corriger, et qu'il pensait qu'il serait terminé dans un mois tout au plus. Il ajouta qu'il savait bien que quand je lirais son livre je ne l'approuverais pas, et là-dessus il m'indiqua quelques-unes des idées qu'il renfermait ; sur quoi je lui demandai pourquoi il publiait une telle doctrine. Après une conversation demi-plaisante et demi-sérieuse, il me répondit : La vérité est que j'ai envie de retourner en Angleterre. »

Dans un autre passage, le même écrivain s'exprime ainsi : « La récapitulation du *Léviathan* s'adresse finement et indirectement à Cromwell, auquel il semble dire qu'étant hors du royaume, et n'ayant par conséquent pas été conquis, ni soumis aux devoirs d'un sujet, il pourrait cependant par son retour se soumettre à son gouvernement et s'obliger à lui obéir. » Cette récapitulation était assez courte pour qu'il pût espérer que Cromwell voulût bien la lire. Alors non-seulement Cromwell obtenait le gage de soumission d'un nouveau sujet, qui se déclarait ainsi d'avance obligé de lui obéir, mais de plus, de telles doctrines de gouvernement, publiées par un maître si habile, pouvaient déterminer des hommes auxquels il n'avait pas le droit de commander à se soumettre cependant à son pouvoir tyrannique. »

Le témoignage honorable que Clarendon, dans une autre partie du même ouvrage, rend au mérite moral et intellectuel de Hobbes, montre assez qu'il n'y a dans ces passages ni exagération, ni fausseté, ni dessein réel de nuire à son caractère. « M. Hobbes, dit-il, est un homme de grand talent, de grand

esprit, assez lettré, mais plus fameux encore comme penseur. Ayant passé plusieurs années dans les pays étrangers, il en a rapporté une foule d'observations. Aussi versé dans les langues modernes qu'anciennes, il a joui long-temps de la réputation de grand philosophe et de grand mathématicien, et s'est trouvé lié avec tout ce qu'il y a d'hommes savants et distingués. C'est de plus un de mes amis les plus anciens, et un homme pour lequel j'aurai toujours la plus grande estime, parce que, indépendamment de son érudition et de ses connaissances, il a toujours été regardé comme un homme plein de morale et d'honneur. »

NOTE (I). P. 175.

Il n'est pas facile de concevoir comment Descartes, dont la doctrine favorite était que l'essence de l'esprit consiste dans la pensée, pouvait employer si souvent le mot de substance en parlant de l'esprit. On ne peut rien imaginer de plus antiphilosophique que cette dernière doctrine, dans quelques termes qu'on la développe. Mais désigner par le mot de substance ce qu'on appelle aussi pensée dans le même argument, c'est ajouter encore à l'absurdité.

Dans le cours de cette Histoire nous avons parlé de la différence qui existe entre la notion populaire et la notion scolastique de substance. Suivant la dernière, le mot substance correspondrait au mot grec οὐσια, selon le sens que lui donne Aristote, pour marquer la première espèce. Selon ce sens technique, la substance, est, dans le langage des écoles, ce qui supporte des attributs ou ce qui est sujet à des accidents. Lorsque tous ceux qui avaient reçu une éducation libérale étaient accoutumés à ce jargon barbare, il se pouvait qu'on ne trouvât pas très-absurde d'appliquer le terme substance à l'ame humaine ou même à la Divinité; mais un écrivain qui l'emploierait aujourd'hui dans ce seul sens pourrait être assuré d'embarrasser autant ses lecteurs que le fut Crambe, dans *Martin Scribler,* quand son maître Cornélius lui en donna la définition pour la première fois (1). La phrase suivante paraîtra bien antiphilosophique au-

(1) « Quand on lui dit que substance était ce qui est sujet aux accidents : « Alors, dit Crambe, les soldats doivent être les gens les plus substantiels du monde. »

Parmi les réformateurs de la philosophie, on ne doit certainement point passer sous silence les auteurs de Martin Scribler. Tout le monde connaît la manière heureuse avec laquelle ils ont versé le ridicule sur la logique et la métaphysique des écoles; mais peu de personnes ont remarqué la sagacité qu'ils ont déployée dans leurs allusions aux pas-

jourd'hui; cependant elle est copiée d'un ouvrage publié il y a à peine soixante-dix ans, par le savant et judicieux Gravesande. *Substantiæ sunt aut cogitantes aut non cogitantes; cogitantes duas novimus, Deum et mentem nostram. Duæ etiam substantiæ, quæ non cogitant, nobis notæ sunt, spatium et corpus.* (Introd. ad Phil., 19.)

Le mot grec οὐσια dérivé du participe de εἰμι n'est pas susceptible des mêmes objections; il ne présente à l'imagination aucune image sensible, et à cet égard il a un très-grand avantage sur le mot latin *substantia.* Le premier dans son acception logique est une extension que l'on fait à la matière d'une idée originairement dérivée de l'esprit; le dernier est une extension qu'on fait à l'esprit des idées originairement dérivées de la matière.

Au lieu de définir l'esprit une *substance* pensante, il semble beaucoup plus logique et correct de le définir un *être* pensant. Il serait peut-être mieux encore de n'employer aucun substantif, et de dire l'esprit est *ce qui* pense, *ce qui* veut, etc. Les remarques précédentes nous fournissent l'occasion de montrer par un exemple ce que nous avons déjà fait observer relativement aux effets que la philosophie scolastique a eus sur la manière de penser actuelle, même parmi ceux qui ne cultivèrent jamais cette branche d'étude. Par suite de l'importance attachée aux espèces, les hommes s'accoutumèrent de bonne heure à croire que pour connaître la nature de quoi que ce soit, il suffisait de savoir à quelle espèce ou catégorie il fallait le rapporter, et que jusqu'alors nos facultés ne pouvaient que le voir avec étonnement, mais sans y rien comprendre. De-là sont venues les tentatives impuissantes pour comprendre sous un nom commun, tel que celui de substance par exemple, l'exis-

sages des Essais de Locke les plus sujets à contestation. On semble assez généralement d'accord qu'Arbuthnot fut le principal auteur de cette partie de l'ouvrage.

tence hétérogène de l'esprit, de la matière, même du vide, et de-là les disputes sans fin auxquelles le dernier de ces mots a donné naissance dans les écoles.

De notre temps, Kant et ses disciples semblent avoir cru qu'en introduisant le mot *forme* (formes de l'intelligence), qu'ils appliquent à l'espace et au temps, ils jetteraient un grand jour sur leur nature. N'est-ce pas là plutôt un retour à la folie scolastique de la généralisation verbale, et n'est-il pas plutôt évident qu'aucune classification n'est possible dans des choses uniques en leur espèce, comme le sont la matière, l'esprit, l'espace et le temps? C'est en effet une contradiction véritable que de vouloir classifier des choses qui n'ont rien de commun avec aucune autre; c'est ainsi que pensait saint Augustin lorsqu'il disait : *Quid sit tempus, si nemo quærat à me, scio; si quis interroget, nescio.* Il est évident que son idée était que, quoiqu'il attachât au mot temps une idée aussi claire et aussi précise qu'à aucun objet des pensées humaines, cependant il ne pouvait trouver aucun terme plus général sous lequel il pût le comprendre, et que par conséquent il ne pouvait s'expliquer par aucune définition.

Note (K). P. 176.

« Les méditations de Descartes parurent en 1641. C'était de tous ses ouvrages, celui qu'il estimait le plus. Ce qui caractérise surtout cet ouvrage, c'est qu'il contient sa fameuse démonstration de Dieu par l'idée, démonstration si répétée depuis, adoptée par les uns, et rejetée par les autres; et qui est la première où la distinction de l'esprit et de la matière soit parfaitement développée; car avant Descartes on n'avait pas encore bien approfondi les preuves philosophiques de la spiritualité de l'ame. » (*Éloge de Descartes*, par M. Thomas, note 20.)

Si ce que nous avons dit dans le cours de notre Histoire est juste, ce qui distingue particulièrement les Méditations de Descartes ne serait pas tant la nouveauté des preuves qu'elles présentent de la spiritualité de l'ame, sur laquelle Descartes avait ajouté peu de chose aux idées de ses prédécesseurs, que les arguments clairs et décisifs par lesquels il expose l'absurdité de prétendre expliquer les phénomènes mentaux par des analogies empruntées aux phénomènes de la matière. Thomas, Turgot, d'Alembert et Condorcet, semblent ne s'être pas aperçus de cette distinction.

La phrase suivante du dernier de ces écrivains est une preuve de plus de la confusion d'idées qni règne encore sur ce point, parmi les logiciens les plus distingués. « Ainsi la *spiritualité* de l'ame n'est pas une opinion qui ait besoin de preuves, mais le résultat simple et naturel d'une analyse exacte de nos idées et de nos facultés. » (*Vie de M. Turgot.*) Au lieu de *spiritualité* substituez *immatérialité*, et l'observation devient aussi juste qu'importante.

Note (L). P. 177.

On pourrait prendre les passages suivants de Descartes pour autant de passages du *Novum organum*.

Quoniam infantes nati sumus, et varia de rebus sensibilibus judicia priùs tulimus, quàm integrum nostræ rationis usum haberemus, multis præjudiciis à veri cognitione avertimur, quibus non aliter videmur posse liberari, quàm si semel in vitâ, de iis omnibus studeamus dubitare, in quibus vel minimam incertitudinis suspicionem reperiemus.

Quin et illa etiam, de quibus dubitabimus, utile erit habere pro falsis, ut tantò clarius, quidnam certissimum et cognitu facillimum sit, inveniamus.

Itaque ad seriò philosophandum, veritatemque omnium rerum cognoscibilium indagandam, primò omnia præjudicia sunt deponenda, sive accuratè est cavendum, ne ullis ex opinionibus olim à nobis receptis fidem habeamus, nisi priùs, iis ad novum examen revocatis, vera esse comperiamus. (Princ, phil., pars prima, lib. xxv.)

Malgré toutes ces coïncidences, on a prétendu que Descartes n'avait pas lu les ouvrages de Bacon. « Quelques auteurs assurent que Descartes n'avait point lu les ouvrages de Bacon, et il nous dit lui-même, dans une de ses lettres, qu'il ne lut que fort tard les principaux ouvrages de Galilée. » (*Éloge de Descartes*, par Thomas.) Nous n'avons pas le moindre doute sur la véracité de Descartes, et quelque extraordinaire que soit ce fait, nous le regardons comme complètement prouvé par son témoignage. Mais il faudrait un témoignage plus puissant que les assertions des écrivains dont Thomas parle, sans les nommer, pour nous convaincre qu'il n'avait jamais lu un auteur tel que Bacon, si hautement loué dans les lettres que lui adressait son illustre antagoniste Gassendi. Du reste, en supposant cela vrai, nous n'en approuverons pas davantage cette phrase de son éloquent panégyriste : « Si cela est, il faut convenir que la gloire de Descartes en est bien plus grande. »

Note (M), P. 199.

Le docteur Berkeley a tiré de cette union indissoluble entre les notions de couleur et d'étendue, un argument curieux, et, selon nous, antilogique, en faveur de son système d'idéalisme. Cet argument peut servir à éclaircir encore le phénomène en question. Le voici : « Peut-être après y avoir bien songé trouverons-nous que ceux qui, dès leur naissance, ont eu l'usage constant de la vue, sont tous irrévocablement disposés à penser que ce qu'ils voient est en effet éloigné d'eux; car tout le monde semble convenir que les couleurs qui sont les objets propres et immédiats de la vision ne sont pas en-dehors de l'esprit. Mais, dira-t-on, avec la vision nous avons aussi les idées d'étendue, de figure et de mouvement, qu'on peut supposer extérieures à l'esprit, et éloignées de lui de quelque distance, quoique les couleurs ne le soient pas. En réponse à cela j'en appelle à la bonne foi de chacun. Les limites visibles de chaque objet ne semblent-elles pas aussi rapprochées que la couleur de cet objet? Ne paraissent-elles pas plutôt occuper le même espace? L'étendue que nous voyons n'est-elle pas coloriée ? et nous est-il possible, même par la pensée, de séparer la couleur de l'étendue? Or, là où est l'étendue, là aussi est la figure ainsi que le mouvement. J'entends toujours parler des objets sensibles (1). »

Parmi les nombreux arguments dont Berkeley se sert pour soutenir sa théorie favorite, nous ne nous en rappelons aucun où le sophisme semble plus apparent; il est difficile de concevoir comment un raisonneur si pénétrant n'a pas vu que dans cet exemple ses prémisses menaient à une conclusion directement opposée à celle qu'il en a tirée. En supposant que les hommes ont une conviction irrésistible de l'*extériorité* et de la distance de l'étendue et de la figure, il est bien aisé d'expli-

(1) Essai sur une nouvelle théorie de la vision, page 225.

quer, d'après des associations d'idées, et d'après nos habitudes de l'enfance de ne prêter aucune attention aux phénomènes de la conviction interne, il est, disons-nous, bien aisé d'expliquer comment les sensations de couleur semblent à l'imagination transportées hors de l'esprit. Mais si, selon la doctrine de Berkeley, la constitution de la nature humaine porte les hommes à croire que l'étendue, la figure et toutes les autres qualités du monde matériel, n'existent qu'au-dedans d'eux-mêmes, où pourraient-ils avoir puisé l'idée d'extérieur et d'intérieur, de prochain et d'éloigné? Quand Berkeley dit : « J'en appelle à la bonne foi de chacun, les limites visibles de chaque objet ne semblent-elles pas aussi rapprochées que la couleur de cet objet? » N'eût-il pas été plus raisonnable de poser, comme un fait incontestable, que la couleur de cet objet paraît aussi éloignée que son étendue et sa figure? Rien, suivant nous, ne prouve mieux combien le jugement naturel de l'esprit est opposé à la conclusion de Berkeley, que le problème de d'Alembert qui a fait naître cette discussion.

NOTE (N). P. 208.

Le docteur Reid remarque « que nous devons à Descartes les principes fondamentaux du système adopté aujourd'hui dans l'étude de l'esprit humain, et que, malgré toutes les améliorations successives de Malebranche, de Locke, de Berkeley et de Hume, on peut encore lui donner le nom de système cartésien. » (*Conclusion des Recherches sur l'esprit humain.*)

La partie du système de Descartes à laquelle Reid fait allusion, est l'hypothèse que la communication entre l'esprit et les objets extérieurs, se fait au moyen d'idées ou d'images; ces idées, comme le supposent les aristotéliciens, ne sont pas transmises par le moyen des sens; mais elles n'en offrent pas moins, avec les qualités aperçues, un rapport semblable à celui qu'une impression sur la cire offre avec le cachet qui l'a faite. Aristote et Descartes étaient parfaitement du même avis sur ce point. La principale différence entre eux était que Descartes palliait ou dérobait aux yeux les absurdités les plus ostensibles de la théorie ancienne, en rejetant la supposition inintelligible de l'espèce intentionelle, et en substituant au mot *image* le mot plus indéfini et plus ambigu *idée*.

Mais Descartes fit un pas bien important en restreignant la théorie idéale aux qualités primaires de la matière. Suivant lui, les qualités secondaires (comme couleurs, son, odeur, goût, chaud et froid) n'ont pas plus de ressemblance aux sensations par le moyen desquelles elles sont perçues, que des sons arbitraires n'en ont avec les choses qu'ils désignent, ou le tranchant d'une épée avec la douleur qu'elle produit. (*Princ. pars 4*, pag. 197, 198.) Il revient souvent à cette doctrine dans d'autres parties de ses ouvrages.

Locke adoptait entièrement la théorie d'Aristote sur les perceptions, sauf toutefois cette modification, qu'il déclarait positivement « que les idées des qualités primaires ressemblent

à ces qualités, mais que les idées des qualités secondaires n'y ont aucune ressemblance. »(*Essai*, liv. II, chap. 8, art. 5, § 15.)

Lorsque Gassendi le pressait d'expliquer comment les images de figure et d'étendue pouvaient exister dans un esprit non étendu, Descartes s'exprimait ainsi : *Quæris quomodo existimem in me subjecto inextenso recipi posse speciem ideamve corporis quod extensum est. Respondeo nullam speciem corpoream in mente recipi, sed puram intellectionem tam rei corporeæ quàm incorporeæ fieri absque ullâ specie corporeâ; ad imaginationem verò, quæ non nisi de rebus corporeis esse potest, opus quidem esse specie quæ sit verum corpus, et ad quam mens se applicet ; sed non quæ in mente recipiatur.* (*Responsio de iis quæ in sextam meditationem objecta sunt*, § 4.)

Dans cette réponse, on voit qu'il regarde comme un principe incontestable que quand nous imaginons ou concevons les qualités primaires d'étendue et de figure, nos pensées sont des idées ou espèces de ces qualités, et par conséquent sont aussi douées des propriétés d'étendue et de figure. S'il eût appliqué (*mutatis mutandis*) à la perception des qualités primaires sa propre explication de la perception des qualités secondaires, perception obtenue par le moyen de sensations plus analogues à des signes arbitraires qu'à des impressions matérielles ou à des peintures, il aurait éludé la difficulté présentée par Gassendi, sans se trouver réduit à la désagréable nécessité de supposer que ces idées ou images existent dans le cerveau et non dans l'esprit. Les expressions de Locke se rapportent tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces hypothèses.

C'était évidemment pour échapper au dilemme proposé à Descartes par Gassendi, que Newton et Clarke adoptèrent un langage assez semblable à celui de Descartes. « Le *sensorium* des animaux, dit Newton, n'est-il pas le lieu où la substance sentante est présente, et où l'espèce sensible des choses est portée par les nerfs et le cerveau, afin de pouvoir être aperçue par l'esprit qui s'y trouve présent ? »

Le docteur Clarke dit encore avec plus d'assurance : « Si l'ame n'était pas présente pour recevoir les images des choses perçues, il lui serait impossible de les percevoir. Une substance vivante ne peut percevoir que là où elle est présente; aucune chose ne peut être active ni passive que *quand* et *où* elle est présente. » Berkeley dans le cours de son argument contre l'existence de la matière, rejeta ensuite la distinction entre les qualités primaires et secondaires; mais il continua de se servir du langage de Descartes sur les idées, et de les considérer comme les objets immédiats, « ou plutôt comme les seuls objets de nos pensées, toutes les fois que les sens extérieurs sont mis en action. » Les notions et les expressions de Hume sur ce sujet sont à peu de chose près les mêmes.

Nous avons cru nécessaire d'entrer dans ces détails pour montrer quelle attention on doit mettre à la remarque du docteur Reid, citée au commencement de cette note. Il est certainement vrai que le système cartésien forme la base de la théorie de la perception de Locke, aussi bien que des conséquences sceptiques qui en ont été déduites par Berkeley et par Hume; mais il n'en est pas moins vrai qu'il forme aussi la base de tout ce qu'on a fait depuis pour substituer à ce scepticisme un édifice de métaphysique plus régulier.

Note (O). P. 209.

Après toutes les peines que Descartes s'est données pour vérifier le siége de l'ame, on est surpris d'entendre un des plus savants théologiens anglais du dix-septième siècle, le docteur Henry More, l'accuser d'être un sectateur de la dangereuse hérésie du *nullibisme*. Le docteur More représente Descartes comme le principal auteur de cette hérésie, qui lui paraît si complètement extravagante qu'il ne sait s'il doit la traiter comme l'opinion sérieuse d'un philosophe ou la plaisanterie d'un bouffon. « Le principal auteur, le chef des *nullibistes*, nous dit-il, paraît avoir été cet agréable bel esprit, René Descartes, qui, par ses méditations métaphysiques si bouffonnes, a vicié le jugement de personnes assez sensées. » Pour peu qu'on ait étudié la philosophie de Descartes, on sait que, bien loin d'être un *nullibiste*, ce dont il se glorifiait surtout, c'était d'avoir fixé précisement l'*ubi* de l'ame avec un degré d'exactitude inconnu à ses prédécesseurs. Comme il convenait cependant que l'ame était inétendue, et que More imaginait qu'un objet inétendu ne peut se trouver nulle part, il paraît s'être cru autorisé à attribuer à Descartes, en opposition directe aux assertions de ce dernier, la première aussi bien que la dernière de ces opinions. « La véritable notion qu'on doit avoir, suivant More, du mot *esprit*, est celle d'une substance étendue et pénétrable, logiquement divisible par la pensée, mais dont on ne peut distinguer physiquement les parties. »

Quiconque aura la curiosité de parcourir les ouvrages de ce logicien distingué, si admiré autrefois, découvrira aisément que les craintes qu'il concevait sur la philosophie de Descartes, étaient dues en effet, non point à un système de *nullibisme*, mais à sa doctrine de la non étendue de l'esprit, que More ne pouvait réconcilier avec un article fondamental de sa croyance, la réalité des sorciers et des apparitions. Vouloir mettre le moins

du monde en doute l'existence de ces deux objets, lui paraissait une preuve complète d'athéisme.

Les observations de More sur « l'idée véritable d'un esprit » (extraites de son ENCHIRIDION ETHICUM), furent ensuite republiées par Glanville dans son livre sur *la Sorcellerie.* Ce dernier ouvrage, comme nous l'avons déjà remarqué, est dû au même homme qui écrivit le *Scepsis scientifica*, une des productions les plus ingénieuses et les plus originales que la philosophie anglaise eût alors à présenter.

Si quelques-uns de ces détails paraissent au premier aspect indignes de l'attention du lecteur dans un essai historique sur les progrès de la science, il faut se rappeler qu'ils appartiennent à une histoire d'une toute autre importance, et d'une toute autre dignité, nous voulons dire l'histoire des progrès de la raison et de l'esprit humain.

Note (P). P. 212.

On trouve dans les notes de l'*Éloge de Descartes*, par Thomas, une esquisse très-intéressante des principaux événements de sa vie. On y voit aussi un portrait très-animé et très-agréable de ses qualités morales. Quant aux traits distinctifs de la philosophie et surtout de la métaphysique cartésienne, c'était un sujet qui ne convenait nullement à cet éloquent mais verbeux académicien.

Nous ne savons aussi si Thomas n'a pas été trop loin sur un sujet dont il était beaucoup plus capable de juger que de plusieurs autres qu'il s'est hasardé à discuter. « L'imagination brillante de Descartes, dit-il, se décèle partout dans ses ouvrages; et s'il avait voulu n'être ni géomètre ni philosophe, il n'aurait tenu qu'à lui d'être le plus bel esprit de son temps. » Quelque opinion qu'on forme sur cette dernière assertion, aucun de ceux qui ont étudié Descartes ne niera que son style philosophique ne soit extrêmement sec, concis et sévère; son grand mérite consiste dans sa précision et sa clarté. Cette clarté toutefois ne permet pas au lecteur de diminuer d'attention; car l'auteur répète rarement ses remarques, et n'essaie presque jamais de les éclaircir ou de les confirmer, soit par des raisonnements, soit par des exemples. A cet égard, son style forme un contraste complet avec celui de Bacon.

On trouve cependant dans la correspondance de Descartes d'amples preuves de la vivacité de son imagination et de son goût. Une des plus remarquables de ses lettres est celle adressée à Balzac, dans laquelle il lui donne ses raisons pour la préférence qu'il accorde, sur tous les autres pays, à la Hollande, résidence non-seulement tranquille, mais de plus vraiment agréable à un philosophe. Il donne aussi dans cette lettre des détails fort agréables sur ses habitudes particulières. L'éloge que lui donne Thomas n'est certainement pas extravagant quand il dit: « Je ne sais s'il y a rien dans tout Balzac où il y ait autant d'esprit et d'agrément. »

Note (Q). P. 221, ligne 5.

La plupart des métaphysiciens modernes se sont imaginé à tort qu'il n'y avait point de milieu entre les idées innées de Descartes et la théorie opposée de Gassendi. On trouve la phrase suivante, dans un essai fort ingénieux de M. Trembley. (*Essai sur les préjugés*, Neuchâtel, 1790.) « Mais l'expérience dément ce système des idées innées, puisque la privation d'un sens emporte avec elle la privation des idées attachées à ce sens, comme l'a remarqué l'illustre auteur de l'Essai analytique sur les facultés de l'ame. »

Que devons-nous entendre par la remarque attribuée ici à M. Bonnet? Signifie-t-elle qu'aucune instruction ne peut faire concevoir les couleurs à un aveugle-né, et les sons à un sourd de naissance? Une telle remarque sans doute n'avait pas besoin de la sanction de Bonnet et de Trembley, et elle n'a pas en effet la moindre analogie au sujet en discussion. Il ne s'agit pas de nos idées du monde matériel, mais bien de nos idées sur des sujets métaphysiques et moraux qui puissent être également communiquées à l'aveugle et au sourd, et qui puissent les mettre en état d'arriver à la connaissance des mêmes vérités, et exciter dans leur esprit les mêmes émotions morales. Les signes employés dans les raisonnements, avec ces deux classes d'individus, exciteront sans doute, par le pouvoir de l'association, des images matérielles bien différentes dans l'esprit de chacun; mais quelle est l'origine des notions métaphysiques et morales désignées par ces signes, et pour la communication desquelles tout ordre de signes paraît également propre? Le degré étonnant d'instruction où sont parvenus plusieurs aveugles-nés, et les progrès faits depuis peu, dans l'instruction des sourds et muets, fournissent des preuves palpables et incontestables du peu de fondement de cet article de la philosophie épicurienne, et démontrent toute l'originalité et la profondeur

de ce raisonnement de Dalgarno : « L'ame peut exercer son pouvoir par chacun de ses sens : ainsi quand elle est privée de ses principaux secrétaires, l'œil et l'oreille, il faut qu'elle se contente du service des autres sens qui, pour être comme ses laquais et ses domestiques inférieurs, n'en sont pas moins, pour leur maîtresse, des serviteurs aussi vrais et aussi fidèles, quoiqu'un peu plus lents, que ne le sont l'œil et l'oreille. » (*Didascalocophus*, Oxford, 1680.)

Nous avions autrefois conçu l'espérance de jeter plus de jour encore sur ce sujet, en cherchant à vérifier, par expérience, la possibilité d'éveiller et de cultiver les facultés dormantes d'un enfant privé des organes de l'ouïe et de la vision, mais des événements subséquents nous en ont empêchés.

Nous apprenons que quelque chose d'à peu près semblable vient de se présenter récemment, avec des circonstances moins favorables cependant, dans le Connecticut, aux États-Unis, et nous avons tout lieu de croire qu'on ne manquera pas de profiter d'une occasion si rare pour les observations et les expériences philosophiques.

Note (R). P. 224, ligne 11, au lieu de note (Q).

Gassendi a laissé une preuve assez curieuse de son orthodoxie, dans un discours d'inauguration, prononcé en 1645 devant le cardinal de Richelieu, lorsqu'il entra dans sa charge de professeur royal de mathématiques à Paris. Le but principal de ce discours est de s'excuser d'avoir abandonné ses fonctions ecclésiastiques pour enseigner et cultiver la science profane de la géométrie. Il se propose de développer le mot de Platon qui, interrogé sur les occupations de la Divinité, répondit : Γεωμετρεῖν τὸν Θεόν. En poursuivant son argument, il s'exprime ainsi sur le dogme de la Trinité :

Anne proindè hoc adorandum Trinitatis mysterium habebimus rursus ut sphæram, cujus, quasi centrum sit Pater æternus qui totius divinitatis fons, origo, principium accommodatè dicitur; circumferentia Filius, in quo legitur habitare plenitudo divinitatis; et radii centro circumferentiæque intercedentes Spiritus sanctus, qui est Patris et Filii nexus, vinculumque mutuum ? Anne potiùs dicendum est eminere in hoc mysterio quidquid sublime magnificumque humana geometria etiamnum requirit ? Percelebre est latere eam adhuc, quam quadraturam circuli vocant; atque idcircò in eo esse, ut describat triangulum, cujus si basin ostenderit circuli ambitui æqualem, tum demum esse circulo triangulum æquale demonstrat. At, in hoc mysterio augustissimo, gloriosissima personarum Trias ita infinitæ essentiæ, ipsiusque fæcunditati, tanquam circulo exæquatur, seu, ut sic loquar, et veriùs quidem, penitùs identificatur ; ut cùm sit omnium, et cujusque una, atque eadem essentia, una proindè ac eadem sit immensitas, æternitas, et perfectionum plenitudo.

Sic, cùm nondum nôrit humana geometria trisecare angulum, dividereve, et, citrà accommodationem mechanicam, ostendere divisum esse in tria æqualia ; habemus in hocce

mysterio unam essentiam non tam trisectam, quàm integram communicatam in tria æqualia supposita, quæ cùm simul, sigillatimque totam individuamque possideant, sint inter se tamen realiter distincta.

Le reste du discours est exactement dans le même goût.

Voici les détails intéressants que nous donne Sorbière sur la mort de Gassendi :

Extremam tamen horam imminentem sentiens, quod reliquum erat virium impendendum existimavit præparando ad mortem animo. Itaque significavit, ut quam primùm vocaretur sacerdos, in cujus aurem, dum fari poterat, peccata sua effunderet....... Dein ut nihil prefectæ christiani militis armaturæ deesset, sacro inungi oleo efflagitavit. Ad quam cæremoniam animo attendens, cùm sacerdos aures inungens pronuntiaret verba solemnia, et lapsu quodam memoriæ dixisset : INDULGEAT TIBI DOMINUS QUIDQUID PER ODORATUM PECCASTI *reposuit statim æger,* IMÒ PER AUDITUM ; *adeò intentus erat rei gravissimæ, et eluendarum sordium vel minimarum cupidum et se sitibundum gerebat.* (Sorberii Præfatio.)

Après avoir parlé de la partialité avouée de Gassendi pour la morale d'Épicure, nous devons à sa mémoire d'ajouter que ses habitudes à cet égard étaient tout-à-fait opposées à celles qu'on suppose en général à l'école d'Épicure.

Ad privatam Gassendi vitam sæpiùs attendens, dit Sorbière, *anachoretam aliquem cernere mihi videor, qui, mediâ in urbe, vitam instituit planè ad monachi severioris normam; adeò paupertatem, castitatem et obedientiam coluit, quanquam sine ullo voto tria ista vota solvisse videatur. — Abstemius erat sponte suâ, ptisanam tepidam bibens pulmoni refrigerando humectandoque. Carne raró, herbis sæpiùs, ac maceratâ offâ manè et vesperè utebatur.* (Ibid.)

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.







